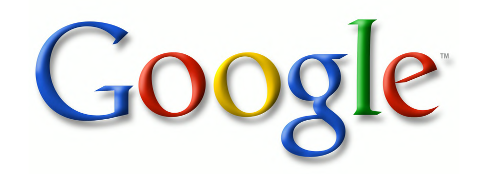
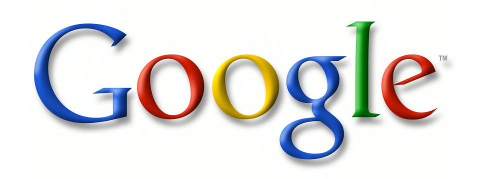
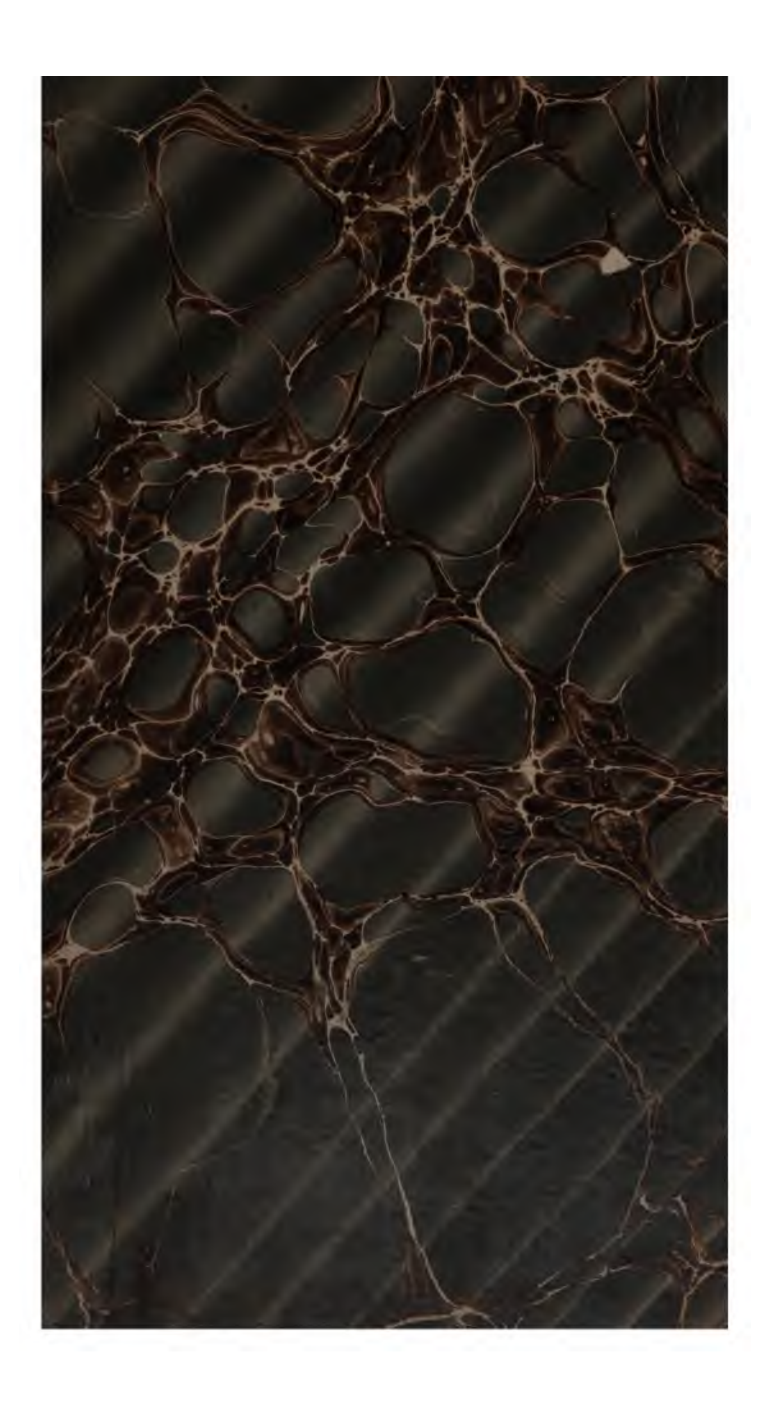





3 2044 012 613 980



# LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES

DE

# L'ENFANT

ÉTUDE

DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

---

# LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES

DE

# L'ENFANT

PAR

**BERNARD PEREZ**



PARIS

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 108

1878

1878, Dec. 12.
Walker fund.

# INTRODUCTION

Un philosophe du XVIIIe siècle, Thierry Tiedemann, a ouvert une voie, encore peu explorée, aux études expérimentales sur le développement des facultés chez les jeunes enfants. Son mémoire (1) est la biographie sommaire, mais assez précise et très-intéressante, des deux premières années de son fils, l'éminent physiologiste. Quelques extraits de ce travail original suffiront pour indiquer l'avenir que des observateurs patients et sympathiques feront à cette science du petit enfant, tout à la fois si attrayante et si utile. Rien n'est futile de ce qui concerne l'homme futur; les moindres faits, les plus humbles expériences seront ici de la plus grande valeur scientifique, et le premier venu peut recueillir ces faits, peut préparer aux observateurs proprement dits

(1) Publié en 1863, par M. Michelan, dans le *Journal général de l'Instr. publ.*

de précieux matériaux d'induction. Puisse l'exemple de Tiedemann avoir beaucoup d'imitateurs!

« Le lendemain de sa naissance, dit-il, la garde ayant placé le doigt dans la bouche de l'enfant, il le suça, mais sans persistance, seulement en aspirant; mais lorsqu'on lui mit dans la bouche quelque chose de doux, enveloppé d'un chiffon, il suça avec continuité. Le premier effort des lèvres pour aspirer n'était qu'un mouvement mécanique de la bouche, produit par le sentiment de la faim et de la soif, combiné avec l'excitation des glandes par un corps étranger; cela ne s'appelle pas encore la succion.

« ..... Les yeux se mouvaient déjà dans toutes les directions, non pas au hasard, mais comme s'ils cherchaient des objets, et ils se portaient de préférence sur les choses agitées : ce sont celles, en effet, qui attirent le plus les sens, parce qu'elles produisent une série continuelle de changements et de modifications, et qu'elles procurent le plus de distraction à l'homme purement sensible.

« ..... L'enfant aimait à se trouver libre, et ne se laissait emmailloter que malgré lui, et avec une répugnance visible; on ne remarquait cependant dans le mouvement des membres rien d'intentionnel, excepté une certaine sensation de douleur, qui, instinctivement et à dessein, mettait le corps en agitation.

« Le 28 août (il était né le 23), se montra l'apparence du rire, sans motif particulier, ainsi très-vraisemblablement sans intention ni sentiment de plaisir,

uniquement parce que le mécanisme le voulut ainsi, par hasard.

« Le 5 septembre (ainsi treize jours après sa naissance), l'enfant montrait déjà quelques traces d'idées acquises, dans des sentiments et des idées plus nettes. Quelques médecines furent prises contre son gré, après avoir été goûtées à plusieurs reprises. — On s'aperçut de l'attention soutenue qu'il portait aux gestes de ceux qui lui parlaient; leurs paroles agissaient également sur ses pleurs.

« Le 10 septembre, si l'on plaçait l'enfant, quand il pleurait, sur un des côtés, dans la position de téter, ou s'il sentait une main douce sur le visage, il se taisait et cherchait le sein. Ici, l'association d'idées est manifeste: le sentiment d'une position particulière ou d'une main douce éveillait l'idée de téter et de sein.

«...Le 28 du même mois, quand on parlait à l'enfant, il cherchait à produire des sons, simples à la vérité et sans articulations, mais cependant variés.

« Le 30, il entendit pour la première fois jouer du piano, et, à cette occasion, il se montra singulièrement vif et joyeux.

« Le 26 janvier, le désir croissant de s'instruire se signala plus visiblement. La bonne, toutes les fois que le temps le permettait, le promenait dans la rue, ce qui lui causait une joie extraordinaire, et, malgré le froid, éveillait un vif désir pour ce changement. L'enfant avait bientôt remarqué que, quand la bonne prenait son manteau, c'était un signal de sortir; aussi se réjouissait-il,

même au milieu des pleurs, chaque fois qu'elle faisait cette opération.

«... Le 28 avril, un enfant étranger, fut placé en plaisantant, sur le sein de sa mère; l'autre s'agita et chercha à l'en tirer, quoiqu'il eût tété peu auparavant.

«... Le 20 décembre, il témoigna une joie extrême, parce qu'on rit de ses jeux et qu'on le loua; il chercha même, pour faire rire, à faire toutes sortes de mouvements et à prendre diverses postures.

«... Le 27 mars, il pouvait déjà prononcer des mots de deux syllabes, connaissait presque toutes les parties de son corps, qu'il montrait exactement quand on les lui nommait. Presque tout ce qui se trouvait dans la chambre lui était également connu de nom.

«... Le 29 octobre, l'enfant prit plusieurs tiges découpées de chou blanc, et leur fit représenter diverses personnes qui se visitent mutuellement. Le premier germe de la force poétique semble donc consister à transporter des images connues à des étrangers, etc., etc. »

Un philosophe de la vieille école n'aurait prêté qu'une attention médiocre à ces menus détails de nourrisserie. Il aurait dit: « ces actes relèvent de l'instinct », et il aurait passé outre. On ne se contente plus d'explications si commodes. Dans ces simples petits faits, il faut voir désormais de véritables phénomènes, non-seulement à enregistrer, mais à interpréter, et à rattacher à leurs relations naturelles. Le seul fait de la succion, la prompte habileté que l'enfant acquiert dans l'action de téter, montrent incontestablement que les premières sensations

du tact et du goût ne se sont pas évanouies au passage. Elles ont excité dans les centres moteurs et dans les centres intellectuels, des impressions assez vives, malgré la débilité des jeunes cerveaux, puisqu'elles aboutissent à des mouvements intentionnels et progressifs. Ainsi, dès le premier instant de la vie extra-utérine, l'exercice de la sensibilité met en branle intelligence et volonté: l'être humain est complet dans l'enfant. Toutes les facultés s'y trouvent, à l'état rudimentaire, mais scientifiquement observables. Non-seulement l'enfant voit, entend, sent, touche et goûte; il regarde, il écoute, il flaire, il palpe, il savoure.

Il est capable d'idéer et de se souvenir, de vouloir et de ne vouloir pas. Jusqu'à quel point ces facultés sont-elles élémentaires, confuses, inconscientes ? Jusqu'à quel point héréditaires et personnelles, virtuelles et actuelles ? C'est à la science à répondre, et elle en est malheureusement encore à des expériences isolées, incomplètes, à des analogies arbitraires, à des hypothèses sentimentales ou métaphysiques, sur cette délicate et importante matière.

La psychologie des nourrissons est toute à faire. On peut bien recueillir çà et là des éléments sérieux d'observation infantile, dans les livres des médecins, des physiologistes, des psychologues et des pédagogues contemporains. Mais la plupart des faits ou des inductions présentés sur cette matière si hérissée d'incertitudes, outre qu'ils n'ont pas encore été suffisamment contrôlés et généralisés, ne portent ordinairement que sur une période déjà avancée du développement

intellectuel et moral, où l'enfant, déjà pourvu en partie des puissantes ressources du langage, déjà riche d'expérience, déjà façonné par les influences éducatrices, montre aux yeux de l'observateur plus souvent ce qu'il est que ce qu'il a été. Cette phase du développement primaire me paraît appeler de nouvelles enquêtes, qu'il faut faire désormais dans un but et dans des conditions vraiment scientifiques.

Pour ma part, j'ai recueilli un grand nombre d'observations sur des enfants âgés de moins de trois ans. Elles trouveront plus d'une fois place dans les analyses psychologiques qui vont suivre. Mais je saurai résister à la facile tentation de les généraliser outre mesure. Quelque intérêt que puissent offrir ces faits notés avec sincérité, une condition leur manque, pour que j'ose avec une entière confiance considérer comme rigoureusement fondées les inductions dont ils m'ont fourni les éléments : c'est d'avoir été confirmés par les travaux d'observateurs plus heureux ou plus habiles. S'il m'est donné d'attirer leur attention sur un objet beaucoup plus important qu'ils n'ont généralement paru le croire, je n'aurai pas fait une œuvre inutile. En essayant d'esquisser la psychologie du petit enfant, j'aurai du moins montré qu'elle peut et doit être faite (1).

Portant sur un tel objet, l'observation, toujours difficile, des faits psychologiques, a ses difficultés et ses dan-

1. Si l'idée de mon livre ne m'avait pas été inspirée, il y a cinq ans, par le *Mémoire* du philosophe Tiedemann, j'aurais été encouragé à ces recherches par deux notes que MM. Taine et Darwin ont récemment publiées, l'un dans la *Revue philosophique* (janvier 1876), et l'autre dans la *Rev. sc.* (14 juillet 1877), sur un sujet qui est, et sera longtemps neuf.

gers particuliers. Les difficultés de l'analyse psychologique proviennent, en général, soit du penchant qui nous porte à étudier l'esprit humain avec des idées toutes faites, reçues ou préconçues, soit surtout du défaut originel que nous avons tous de ne chercher dans les autres que ce que nous avons pu voir en nous-mêmes. Dans cette étude de l'âme naissante, nous avons aussi à nous garder de cette tendance habituelle qui porte à étudier l'homme dans l'enfant. Locke, Condillac, l'abbé Sicard, et d'autres non moins admirables observateurs de l'enfance, n'ont pas su toujours éviter ces écueils. Souvent même ils s'y sont heurtés avec complaisance : assimilant cet âge à une sorte d'état de nature ou de sauvagerie, ils ont voulu appliquer au développement intellectuel et moral de l'individu les lois, d'ailleurs si peu connues encore aujourd'hui, des évolutions historiques de l'espèce.

« L'histoire de l'esprit humain me montrait, dit Condillac, l'ordre que je devais suivre moi-même dans l'instruction de mon élève. » Penser ainsi, c'était ignorer que l'enfant au berceau, bien que dépourvu d'expérience personnelle, est l'héritier, sinon des idées et des sentiments, au moins des facultés exercées et développées par des milliers de générations antérieures. Au surplus, l'état de nature, au sens où le prenaient les philosophes du XVIII$^{e}$ siècle, loin d'être celui de l'enfant nouveau-né, n'est et n'a jamais été nulle part celui de l'homme historique. Être homme, à quelque degré plus ou moins élevé que ce soit, c'est déjà compter dans la civilisation. « Il s'en faut de beaucoup que le sauvage soit cet être simple, que les

philosophes du dernier siècle se figuraient; au contraire, sa vie est toute entrelacée de mille habitudes curieuses; sa raison est obscurcie par mille superstitions cruelles. L'esprit d'un sauvage moderne est, pour ainsi dire, complétement tatoué d'images monstrueuses; on n'y trouverait nulle part place nette (1). » Il faut donc étudier résolûment chacun en lui-même, l'enfant dans l'enfant, et ne demander à l'histoire et aux systèmes philosophiques que leur légitime apport d'analogies ou de contrastes. Sans doute, l'enfant étant à bien des égards l'homme en petit, comme la jeune pousse est la plante en raccourci, il nous arrivera souvent de trouver l'homme dans l'enfant, mais sans l'y chercher.

Enfin, on ne peut oublier que les progrès récents de toutes les sciences naturelles tendent à multiplier et à resserrer les relations physiques, intellectuelles et morales, qui rattachent l'homme à l'animal. Déjà, il y a plus de cent ans, l'ingénieux abbé Galiani écrivait que « l'éducation est la même pour l'homme et pour l'animal», ce qui supposait qu'il n'y a pas de différence essentielle entre leurs différentes facultés. Sans aller peut-être aussi loin que lui dans les conséquences pratiques de cette idée, on ne saurait nier que les théories formulées de nos jours, soit sur les origines et les affinités des espèces, soit sur la psychologie comparée, n'aient plus fait, pour la connaissance approfondie de l'homme, que les théories idéalistes ou empiriques des philosophes qui se sont occupés de l'homme enfant. L'étude de l'homme ne

1. W. Bagehot, *Lois scientifiques du développement des nations*, p. 87.

peut plus être résumée dans la vieille formule de Socrate: « Connais-toi toi-même » ; elle est désormais inséparable de celle des animaux. Or, l'assimilation entre l'homme et l'animal, c'est une vérité d'évidence, n'est jamais plus marquée, sinon plus réelle, qu'à l'époque où l'enfant, intelligence muette, n'a, comme le reptile, le poisson, l'oiseau et le mammifère, d'autre moyen d'expression et de communication, que ses mouvements, ses sons inarticulés, et les différents états de sa physionomie. C'est une vérité très-souvent mise en lumière par Houzeau, et surtout par Darwin, qui auront fourni beaucoup de matériaux à la future science du petit enfant.

Un dernier mot. Mon étude étant exclusivement expérimentale, je suppose que le lecteur est déjà au courant des problèmes philosophiques que nos psychologues contemporains ont si magistralement élucidés ou résolus. Je serai très-sobre de définitions, et je ne hasarderai guère d'explications personnelles, préférant m'en tenir, quand les exigences du sujet le demanderont, à des citations empruntées aux philosophes proprement dits, comme Spencer, Huxley, Bagehot, Taine, ou aux anatomistes philosophes, comme notre éminent M. Luys.

Quant aux divisions de mon livre, si elles paraissent rappeler un peu trop fidèlement les cadres classiques, ce n'est là qu'une question de forme, sur laquelle le lecteur sérieux ne saurait s'arrêter. Il eût été, sans contredit, plus intéressant et plus conforme à la réalité, de mettre en évidence, dans leur multiple unité, les trois formes de la vie psychologique se développant, progressant et se combinant dans une éclosion graduelle

et synthétique. J'ai dû, à regret, adopter un plan morcelé, et renoncer à rendre cette unité qui est dans nos facultés, et que nous aimons à reproduire dans nos œuvres. Cette unité si complexe ne m'aurait-elle pas ramené, bon gré mal gré, vu le grand nombre et la diversité des phénomènes étudiés, à un éparpillement d'exposition, plus contraire à la clarté, sinon peut-être à l'intérêt, que le plan que j'ai cru devoir adopter? Cela dit, j'aborde mon sujet, et je vais successivement étudier dans le jeune enfant, depuis sa naissance jusqu'à l'époque où il commence à se servir de la parole, les manifestations de la sensibilité, de la volonté et de l'intelligence.

# LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES

DE

# L'ENFANT

## CHAPITRE PREMIER

### SENSIBILITÉ. — PLAISIRS ET PEINES DES SENS.

Les premières manifestations de la sensibilité se montrent dans les mouvements que le fœtus exécute plus ou moins automatiquement, à l'âge de trois mois et demi ou de quatre mois: « Dès les premières phases de la vie fœtale, il est bien difficile de préciser à quelle époque la sensibilité, en tant que force mobile, se manifeste d'une façon précise; néanmoins, dès le quatrième mois, on peut reconnaître que le système nerveux commence à réagir et à révéler la vitalité des différents appareils qui le constituent. On sait, en effet, que dès ce moment le fœtus est sensible à l'action du froid, qu'on peut développer ses mouvements spontanés en appliquant la main refroidie sur le ventre de la mère; on sait aussi qu'il opère des mouvements spontanés pour se soustraire à

des pressions qui le gênent et qui mettent en jeu sa sensibilité... On peut donc légitimement induire que ce sont là les lueurs premières de la sensibilité qui s'éveille et que dès ce moment, grâce au système nerveux, elle est transmise par ses voies naturelles, et déjà réglée suivant le mode dont plus tard elle se manifestera à travers l'organisme. A la naissance, c'est la sensibilité cutanée tout entière mise subitement en éveil par l'éruption du jeune être dans une atmosphère froide, qui détermine ses premiers cris de saisissement et ses premières inspirations. C'est donc des régions périphériques sensitives que sortent les premières étincelles qui vont développer le jeu des rouages organiques et ces excitations du nœud vital qui, une fois mis en mouvement, ne s'arrêtera plus qu'à la fin de la vie (1). »

C'est une rude expérience, pour l'enfant, que celle de son premier contact avec les réalités extérieures. Ses poumons sont envahis par de libres torrents d'oxygène, qui déterminent sur ses organes respiratoires des effets analogues à ceux d'une asphyxie partielle : c'est pourquoi les premiers bruits qu'il fait entendre sont des cris ou des sortes d'éternuement. Son délicat épiderme est tout-à-coup enveloppé d'une atmosphère très-froide relativement à la température du séjour qu'il vient de quitter. Ses membres, arrachés à la molle pression dont ils avaient l'habitude, reçoivent une liberté d'extension douloureuse; nos mains, dont les caresses les plus légères sont pour lui une

1. Luys, le *Cerveau et ses fonctions*, p. 100.

torture, froissent, compriment, secouent ces tendres organes, souvent meurtris encore par le travail de la naissance. Tous les sens sont battus, coup sur coup, d'impressions insolites et choquantes. Le nouveau-né est aveugle et sourd : les traits éblouissants de la lumière n'en frappent pas moins ses yeux de sensations indistinctes, mais blessantes ; des tourbillons étourdissants d'ondes aériennes n'en heurtent pas moins son tympan de rudes vibrations. Faut-il s'étonner que cette brutale prise de possession par la nature extérieure, détermine chez l'enfant les cris plaintifs, les vagissements pénibles, que le poète a si énergiquement dépeints : « L'enfant à sa naissance, comme le nautonier jeté sur le rivage par les ondes en courroux, est étendu à terre, nu, ne parlant pas, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment où il aborde aux plages de la lumière, arraché du sein maternel par les efforts de la nature ; et il remplit de vagissements lugubres le lieu où il vient de naître : douleur bien légitime ! il lui reste à traverser une vie si durement affligée de maux (1) ! » Ce dernier trait, un des plus admirés par les amateurs de poésie sentencieuse, est dénué, faut-il le dire, de toute portée philosophique. L'enfant ne pressent ni les maux, ni les joies, qui se partageront sa courte ou longue carrière. Mais il souffre des premières impressions de sa vie désormais individualisée. Il palpite, il se tord, il se lamente, comme crient les jeunes animaux qui viennent de naître, sous l'influence des multiples impressions qui irritent leur sensibilité.

1. Lucrèce, *De Nat. R.* Liv. V, Vers 223 et suivants.

A peine a-t-il fait connaissance, par la douleur' avec la vie extérieure, qu'un besoin presque entièrement nouveau pour lui se fait sentir : c'est la faim. « La tendresse maternelle va répondre à cet appel et lui offrir son premier présent. Il va trouver de la joie à humecter sa bouche d'une liqueur douce et sucrée, qu'il puisera au sein sur lequel sa tête reposait mollement. Première peine éprouvée à son début, aussitôt effacée par une douce et première compensation. L'enfant rassasié s'endort de nouveau avec ce sentiment de bien-être que produit la satiété ; il semble retourner à cette vie d'isolement, qui était son état normal dans le sein maternel, et dont l'organisme n'a pas encore dépouillé l'habitude. Il en sortira toutes les fois que le besoin de nourriture reviendra, de nouveau, troubler sa quiétude. Les premiers jours s'écoulent ainsi. A mesure qu'à plusieurs reprises il revient à satisfaire ce besoin, le sentiment obscur d'un développement de forces se révèle à lui, il en distingue le but et le résultat (1). »

*Sensations du goût.* — Les premières manifestations du plaisir, dans le petit enfant, sont relatives au goût. L'enfant paraît très-sensible aux impressions sapides, de quelque espèce qu'elles soient. Il reste collé au sein, sans que son attention fortement sollicitée puisse l'en détacher, quand son appétit n'est pas satisfait. Il faut aussi toutes sortes de précautions et de supercheries, pour l'amener à prendre une médecine désagréable au goût. Cependant il est certain que, lorsqu'il a passé quel-

1. Richard (de Nancy). *Éducation physique des enfants.*

ques minutes à téter, il le fait machinalement, sans rien ressentir que par intervalles, étant donnée l'inaptitude forcée des organes à éprouver une sensation trop répétée : cette sensation a bientôt cessé de déterminer une réaction de la part des nerfs soumis à son influence, et, au bout d'un certain temps, il faut, pour qu'une réaction se produise, l'intervention d'un excitant plus énergique. Aussi, la gourmandise est chez lui chose aussi facile que légitime. Il savoure bientôt avec un vif plaisir les aliments plus excitants que le lait, qui, par réciprocité, rafraîchissent son appétence pour son premier aliment. Il change même littéralement de goûts : il se prend de bonne heure à savourer l'âcreté de certaines substances, pour peu qu'on l'y habitue. — J'ai vu un petit enfant, âgé de sept mois, boire avec dégoût et même repousser de l'eau qu'on ne lui avait pas sucrée, et boire avec plaisir une décoction de fleurs d'oranger à peine adoucie par quelques gouttes de sirop. — J'ai vu un petit enfant âgé de deux mois et demi, refuser énergiquement le biberon, avec un étirement des lèvres et une grimace caractéristique, parce que le biberon était rempli d'eau, et une autre fois parce que le lait n'était pas sucré. La sensation du dégoût est très-prononcée chez quelques enfants tout jeunes.

*Sensations tactiles.* — Le sens du tact, si important au point de vue de la perception des réalités extérieures, est essentiellement le principe des sensations de pression. « Mais on lui attribue parfois des fonctions qu'il ne remplit pas. On dit, par exemple, qu'il nous donne les notions du dur et du mou, du fluide,

du visqueux et du solide, du poli et du raboteux. C'est une erreur, qui provient de ce que le tact est un précieux auxiliaire de la motilité: nous jugeons de la qualité de l'objet, ou suivant l'effort qu'il nous faut faire pour obtenir par lui une certaine pression, ou suivant la vitesse avec laquelle nous le traversons quand nous faisons un effort déterminé, ou encore suivant la résistance qu'il présente au glissement de nos doigts, par exemple, sur sa surface. Ce sont là des pseudo-sensations tactiles (1). » L'intensité de la pression peut produire chez l'enfant des sensations douloureuses : des sensations de contact qui nous paraissent insignifiantes lui causent des inquiétudes, le font grimacer, crier, agiter les bras, remuer le corps, porter automatiquement les mains vers le visage. Les barbes d'une plume passée sur les yeux et sur le nez d'un enfant âgé de quinze jours lui ont fait froncer le sourcil, contracter obliquement le nez, fermer les yeux; j'en ai vu d'autres, même plus âgés, se montrer insensibles à ces excitations.

Quant aux sensations agréables du tact, je n'en ai pas aperçu trace dans les enfants âgés de moins de deux mois. Les pressions délicates et légères l'effleurement d'une peau douce ou d'une étoffe moelleuse, ne déterminaient sur leur visage, aucun signe appréciable de plaisir, ni sourire ni agitation des yeux : je ne nie pas cependant que la peau fine et tendre du nourrisson ne lui fasse éprouver quelque vague et rapide sensation de bien-être, quand il est

1. *Théorie générale de la sensibilité.* S. Delbœuf, *Revue scientifique*, n° du 31 juillet 1875.

soumis à l'influence de ce genre d'impressions. Plus tard la comparaison lui fait distinguer ces sensations des autres sensations tactiles plus excitantes, de celles qui lui causent gêne ou mal. Mais, lorsqu'à deux mois, ma main passée sur le dos de la main d'un enfant, sur son front et sur ses joues, a l'air de commencer à lui plaire, est-il bien sûr que ce soit la douceur de l'épiderme en contact avec le sien, qui le fasse sourire, ou l'idée du sein que ce contact rappelle, ou le plaisir qui est le résultat de la sensation de température ? Bientôt aussi la signification sympathique qu'il ne tarde pas à attacher à ces sortes de caresses, contribuera, à propos des sensations tactiles, à lui procurer un certain plaisir très-manifeste. Quoi qu'il en soit, et malgré l'absence des signes indicateurs du plaisir résultant des impressions tactiles, je serais porté à croire que ce plaisir existe de très-bonne heure. Il existe, à n'en pas douter, pour les animaux. Si je passe le doigt, doucement et à plusieurs reprises, sur la tête d'un moineau âgé de dix jours, il ne tarde pas à clore aux trois-quarts ses yeux à aplatir sa tête et à prendre une position favorable à la continuation de cette sensation par lui très-agréablement ressentie. La même chose a lieu pour les petits chats et pour les jeunes chiens.

*Sensations de température.* — Le tact est un sens multiple, inégalement distribué à la surface du corps, donnant lieu à des organes adventices, mais ayant spécialement à son service des organes permanents. On a donc tort de rattacher à ce sens celui de la température, sens général qui est répandu sur toute la

surface du corps, et qui ne s'exerce que par l'intermédiaire d'organes adventices. La sensation de la chaleur et celle du froid dépendent essentiellement de la différence de température entre nos organes et le milieu ambiant, entre le corps rayonnant et le corps en contact. Quand la disproportion est modérée, dans un sens ou dans l'autre, il y a sensation agréable de chaleur ou de fraîcheur; quand elle dépasse certaines limites, il y a douleur, en même temps que troubles plus ou moins graves dans les profondeurs de la vie organique. L'enfant paraît prédisposé à une très-forte impressionabilité à la température, malgré le développement incomplet de ses plexus et de ses centres nerveux, par la délicatesse de ses tissus épidermiques, sinon par sa facilité d'accommodation au milieu ambiant. Il doit être particulièrement très-sensible aux basses températures, la combustion physiologique étant chez lui très-peu active. Le fœtus humain ou félin témoigne, nous l'avons dit pour l'enfant, par des mouvements qui paraissent spontanés, de sa sensibilité à la température haute ou basse.

On sait que les enfants et les jeunes animaux meurent très-facilement de froid, à l'ombre, même en été. Cependant, malgré sa susceptibilité organique aux impressions de température, je n'affirmerais pas que le tout jeune enfant souffre en réalité autant que l'adulte du chaud ou du froid excessif. Les sensations de cette nature sont ordinairement modifiées dans le sensorium de l'adulte par des jugements, des habitudes, des sentiments très-divers, qu'un abaissement ou une élévation de quelques degrés peut réveiller en lui. Un soldat de faction par une forte

gelée pourra éprouver des sentiments qui contrebalanceront les vives sensations de froid, ou pourra faire des réflexions, des comparaisons, combiner des souvenirs, former des conceptions, qui auront pour résultat de lui rendre le froid plus pénible qu'à un enfant de deux mois et surtout de quelques semaines, qui sera exposé, à quelques pas de la guérite, sous une porte cochère. Je ne fais là qu'une hypothèse gratuite, et je n'ai, je l'avoue, aucun fait à enregistrer en sa faveur. Inutile, d'ailleurs, d'insister sur ce fait évident pour tous, que la constitution individuelle, comme l'état accidentel de la santé, augmentent ou diminuent, pour les enfants comme pour les grandes personnes, la susceptibilité dont nous parlons.

*Sensations visuelles.* — Les impressions visuelles ne produisent pas chez l'enfant les mêmes émotions agréables ou désagréables, ni peut-être en aussi grand nombre, que chez l'adulte. Toutes les couleurs, il est vrai, le séduisent, l'attirent; les couleurs ternes ne le laissent pas toujours indifférent, et lui causent même un plaisir évident, pour peu qu'elles soient rares, qu'elles tranchent sur des couleurs plus claires, comme le noir sur le gris, et même le gris sur le blanc, pour peu surtout qu'il ait une organisation impressionable. — Une petite fille de trois mois, un enfant de cinq mois, étaient charmés par des dessins de couleur uniformément grisâtre; celui-ci était particulièrement friand des gravures lithographiées en noir, et il suffisait de lui dire le mot « *tableau* », pour que son regard se tournât vers les cadres disposés le long du mur de mon appartement. — Un autre enfant de six mois ne mani-

festait quelque plaisir que devant les images, les fleurs ou les étoffes voyantes ; mais ces brillantes couleurs paraissaient lui plaire autant qu'aux deux autres. J'en conclus ou qu'il y avait une énergie moindre dans ses fonctions visuelles, ou que son sensorium n'était pas, soit par le fait de l'hérédité, soit par le fait des habitudes personnelles, aussi apte que celui de ses deux camarades à s'émouvoir sous l'action des sensations de couleur.

Il ne serait pas bien aisé de distinguer dans l'enfant d'un jour à cinq mois, des émotions pénibles produites par certaines couleurs. Quoiqu'il soit incontestablement établi que les organes visuels ont des adaptations et sans doute aussi des appétences et des répulsions spéciales, je n'ai pas réussi à trouver trace, chez les enfants de cet âge, ni même chez des enfants plus âgés, de ces prédispositions affectives de la vue, résultat des différences d'organisation, et qui se traduisent inconsciemment chez les adultes par des préférences marquées pour telle ou telle couleur. On ne saurait considérer comme émotions de couleur ces douleurs particulières que de fortes excitations lumineuses occasionnent dans les organes de la vue, et qui vont jusqu'à interrompre leur exercice normal.

Le plaisir et le déplaisir des yeux sont peut-être, chez l'adulte, des phénomènes en grande partie artificiels. Comme l'enfant n'a pas de longtemps des idées distinctes sur l'utilité ou la nocuité des objets, il ne voit primitivement en eux que des couleurs mobiles, qui toutes lui plaisent, quand il y est sensible, pour peu qu'elles soient vives, ou les objets agités. L'harmonie ou la discordance

des couleurs et des formes, le défaut de proportion, la laideur, exigent, pour être sentis, des jugements et des sentiments déjà très-complexes, dont l'enfant âgé de deux et même de quatre mois est plus ou moins incapable. Quoique j'aie vu des enfants de cet âge préférer les jolis visages aux laids, les jeunes aux vieux, ce qui dépendrait jusqu'à un certain point des prédispositions naturelles, je ne sais pas s'il ne faudrait pas aussi attribuer en partie ces distinctions sentimentales à des habitudes et à des expériences personnelles, les quelques enfants chez lesquels j'ai fait cette observation ayant pour mères ou pour nourrices des femmes jeunes et au visage agréable.

J'ai vu, qu'en général, des objets plaisent aux enfants, que l'adulte ne voit qu'avec peine, dégoût ou horreur. Un petit enfant de trois mois et demi était très-fortement alléché par la vue d'un serpent empaillé; il cherchait à s'approcher du monstre inanimé, à le saisir à deux mains et même (*infandum !*), à le soulever vers sa bouche, comme il faisait de tous les objets maniables. A huit mois, il connaissait des objets pour lui pénibles, et très-pénibles à voir, les braises du foyer, une brosse piquante, le martinet, même le vase indispensable, et sa physionomie exprimait les émotions les plus désagréables en présence de tels objets : les idées qu'il y rattachait déterminaient en lui de pareils sentiments, entièrement distincts des sensations visuelles qui les réveillaient par une association fatale.

*Sensations auditives.* — Les petits enfants sont de très-bonne heure agréablement excités par des airs joués ou chantés. Le trente septembre, près de quarante jours après

sa naissance, le fils de Tiedemann entendit pour la première fois jouer du piano, et, à cette occasion, il se montra singulièrement vif et joyeux.» Un de mes jeunes parents aimait, dès l'âge d'un mois, entendre jouer ou chanter. Ayant fait, à l'âge de six mois, un séjour chez d'autres parents, ses tantes lui causaient une émotion très-vive, qui se peignait par l'éclat de ses yeux, l'immobilité et la rougeur de son visage, quand elles lui chantaient quelque air. La première fois qu'il entendit la plus jeune, il l'écouta avec un ravissement manifeste: ce que voyant, l'autre accompagna de sa voix plus vibrante et plus mélodieuse; l'enfant se tourna aussitôt vers celle-ci, l'écoutant avec un plaisir mêlé de je ne sais quelle admiration ou surprise. — Tous les enfants ne sont pas également sensibles à la mélodie ; mais il paraît que tous les sons, clairs, tintants, et surtout réitérés plus ou moins rhythmiquement, les amusent, quand ils ne leur heurtent pas trop fortement le tympan. J'en ai vu plusieurs, à l'âge de deux, trois et quatre mois, que des bruits de médiocre intensité, un bruit de porte fermée, un bruit de pas, un bruit de voix, un aboiement rapproché, n'avaient l'air d'émouvoir en aucune façon. Mais à l'âge de quatre ou six mois, presque tous aiment qu'on leur chante, et un grand nombre cherchent à gazouiller, d'instinct et par imitation. On peut donc dire qu'il y a des sons agréables ou désagréables pour l'oreille des enfants, soit que leur tonalité corresponde à certaines conformations de l'appareil acoustique ou à certains états intimes de la personnalité, soit que leurs oreilles soient organiquement charmées ou blessées, selon

l'expression vulgaire, soit que le sentiment instinctif d'un rhythme présent ou absent éveille des émotions concordantes dans les replis mystérieux de leur *sensorium* héréditaire.

Quoi qu'il en soit, les enfants s'habituent avec la plus grande facilité aux bruits qui avaient, pour une raison ou pour une autre, à un certain moment, pu leur impressionner désagréablement le tympan. Les bruits choquants, aigus, glapissants, grondants, ne leur sont pas désagréables de la même manière qu'aux grandes personnes. Ils tressaillent à leur audition, quelquefois pleurent, si le bruit est très-brusque et très-rapproché; mais très-peu de bruits leur déplaisent pour des raisons morales, et en vertu des associations d'idées qui les font se représenter certains objets connus comme désagréables. Ils ne sont d'ailleurs pas plus difficiles pour la mélodie que les abeilles, les serpents, les singes, et tant d'autres animaux auxquels un rhythme grossier et assourdissant tient lieu de musique. Tout leur est bon pour faire du bruit, aussitôt qu'ils peuvent se servir de leurs mains pour tenir les objets retentissants, et, s'ils paraissent quelquefois étonnés du vacarme qu'ils font, ils sont manifestement heureux de faire ainsi acte de force et de puissance. Je ne puis voir un bambin, de huit mois à trois ans, s'évertuer à s'assourdir lui et les autres, sans me rappeler les singes musiciens d'Afrique, dont parle Houzeau. « Le bruit des animaux n'est pas toujours le simple résultat accidentel du jeu de leurs organes: il est produit quelquefois avec intention. En d'autres termes, l'animal fait le bruit pour le bruit; il y

voit un moyen de s'étourdir et de s'exciter. Je ne parle pas de cette multitude de cris qui font retentir les forêts tropicales, des branches qui se cassent, des coups de bec sur les arbres, ni des noix croquées sous la dent. Ce tumulte des bois est inhérent à l'existence et aux occupations des habitants. Je parle de sons produits pour eux-mêmes, avec une intention aussi déterminée que celle d'un sonneur de cloches ou d'un joueur de tambour. Il arrive, par exemple, que les chimpanzés noirs de l'Afrique se réunissent au nombre de vingt, trente, ou cinquante, et qu'ils s'animent alors non-seulement en jetant des cris, mais en battant sur du bois mort, au moyen de baguettes qu'ils tiennent avec les mains et les pieds (1). »

*Sensations olfactives.*—Les enfants paraissent, en général, et assez longtemps, insensibles aux bonnes comme aux mauvaises odeurs. Il est probable seulement qu'ils en sont moins impressionnés que nous, et que leurs appareils olfactifs, organes si délicats et qui sont en connexion multiple avec différentes régions du cerveau, ne sont pas très-développés dans les premiers mois, ce qui n'aurait rien d'étonnant, puisque le sens olfactif paraît n'être d'aucune utilité pour le petit enfant. Peut-être aussi que, les odeurs étant par nature variables et fugitives, il faut un jugement déjà exercé pour en distinguer les sensations et les rapporter à leurs objets comme à leurs causes. Connaître la provenance d'une sensation, c'est être capable de la préciser en l'isolant des sensations concomi-

1. Houzeau. *Les Facultés mentales des animaux*, etc., t. II, p. 106.

tantes. — Le petit enfant de quinze jours, d'un mois, de deux mois, ne manifeste que des sensations visuelles ou tactiles en présence et au contact d'une rose, d'un lys, d'un géranium, d'un bouquet; je n'affirmerais pas qu'il n'en éprouve point d'autres. — J'ai soumis un certain nombre d'enfants âgés de dix à quinze mois, à des expériences touchant les sensations olfactives. Ils ont tous, excepté un seul, qui ne sentait aucune odeur, pas même celle du tabac et de l'éther, ressenti très-vivement les différentes impressions olfactives que je les mettais dans la nécessité d'éprouver. Un enfant de dix mois me parut très-sensible aux bonnes odeurs, et très-offusqué par les mauvaises. Quand je l'empêchais de saisir une rose ou un bouquet de violettes, que je lui avais d'abord rapproché du nez, il me les demandait par sa mine et par ses gestes ; je rapprochais de nouveau la fleur ou le bouquet de son nez, et alors il ouvrait la bouche, et restait immobile un certain temps, souriant de plaisir ; en un mot, il paraissait apprécier et savourer les bonnes odeurs. Il est des aliments qui n'impressionnent pas seulement le goût, (qui nous fournit les sensations de saveurs douces, sucrées, salines, âcres, acides, amères), mais qui nous procurent aussi des sensations olfactives, comme le chocolat et le café : cet enfant les aimait à la folie, bien plus que le sucre ; il appréciait certainement, tout comme nous, le fumet du cacao et du moka. — J'en ai vu deux autres du même âge, que l'odeur de la rose ou du réséda, qui n'arrive point par l'aliment, laissait plus indifférents que le fumet du chocolat. L'odeur-aliment, et cela se conçoit, usurpe sur la sensibilité inexpéri-

mentée de l'enfant les droits de l'odeur simple, tandis que le contraire arrive très-fréquemment chez l'adulte. Les anciens se couronnaient de roses dans leurs festins; nous mettons souvent des fleurs dans nos salles à manger, et, dans tous les cas, nous y apportons d'ordinaire avec nous des parfums délicats, qui ne font pas tort au fumet des vins et des viandes.

## CHAPITRE II

### SENSIBILITÉ. — SENTIMENTS ET PASSIONS.

Le jour de sa naissance, Marie prenait le sein de sa mère, « automatiquement, en vertu des forces vives héréditaires qui existaient déjà à l'état latent dans son système nerveux (1). » Mais quand on rapprochait son visage du sein, elle mettait un certain temps à le trouver ; elle est maintenant plus adroite, ce qui indique qu'elle a gardé souvenir des impressions qui accompagnent l'action de téter. Je ne sais si je me trompe, mais il m'a paru se manifester (à six jours) sur sa physionomie et dans ses yeux encore aveugles, je ne sais quelle satisfaction, quand elle vient de trouver le sein cherché. Elle a ri ou semblé rire hier avant de s'endormir : faut-il croire avec Tiedemann que ce rire était produit « sans intention ni *sentiment* de plaisir, uniquement parce que le mécanisme le voulut ainsi, par hasard ? » Évidemment, l'automatisme a fourni les mouvements organiques, mais la liaison entre ces mouvements et les émotions correspondantes n'existe-t-elle pas aussi dans l'enfant à titre de faculté héréditaire ? Il se peut que l'agréable souvenir des satisfactions données à son appétit ait eu

1. Luys, ouvr. cit. p. 101.

le rire pour contre-coup, c'est-à-dire pour expression inconsciente. Pendant la première semaine, une petite enfant observée par M. Taine, « sans doute aussi, dit-il, par action réflexe, remuait les doigts, et serrait même assez longtemps l'index qu'on lui donnait(1). » Ce sont là des mouvements automatiques, mais naturellement appropriés aux circonstances qui les déterminent. Si l'objet placé dans les doigts de l'enfant avait été froid ou piquant, au lieu d'être chaud et doux, l'enfant aurait bien vite cessé de le serrer, et peut-être même aurait pleuré en secouant ses membres. Avec les barbes d'une plume, je provoquai sur le visage de Paul, âgé de sept jours, et sur quelques autres parties de son corps, des excitations pénibles; il commença par pleurer, agita les bras dans tous les sens, et exécuta des soubresauts violents. A dix-huit jours, j'essayai de lui ôter son biberon avant que son appétit eût été complétement satisfait : il fit effort de la bouche et des mains pour le retenir. Un objet en contact avec sa peau si impressionnable le fait-il souffrir, (vingt jours), ses petites mains se meuvent convulsivement , avec des efforts inconscients pour écarter, mais qui paraissent devenir intentionnels, quand ses mains, au moment de la souffrance, se heurtent à quelque objet. En un mot, les attractions et les répulsions, largement automatiques, très-facilement conscientes et intentionnelles, indiquent chez l'enfant des souvenirs de sensations, c'est-à-dire des sentiments, vagues et confus, mais réels.

Je ne puis me résoudre à ne voir dans le petit enfant,

1. Taine, *Note sur l'acquisition du langage, Rev. philos.* janvier 1876, p. 5.

même quand il ne compte à peine que quelques jours de notre existence, qu'un pur automate. Un savant, à qui j'avais exposé, sans le convaincre, mes idées sur la direction à imprimer aux facultés du jeune enfant, m'envoyait, en guise de réfutation, cette étrange, mais caractéristique miniature de son fils âgé de près de deux mois : « C'est une vraie petite bête, vorace à l'excès, qui n'a de véritable repos que dans le sommeil ou au sein. Je n'aurais jamais cru qu'un petit enfant fût si absolument un animal, sans autre instinct que la gloutonnerie. Il faut, pour en supporter le dégoût, se dire que, dans quelques mois, il y aura quelques lueurs d'intelligence, que cela commencera à ressembler à un petit homme. » Tout d'un coup, n'est-pas ? par je ne sais quel miracle de la nature ! Mon ami reçut de moi des observations plus nombreuses, qui n'eurent pas plus de succès auprès de lui. Il ajouta : « Je crois toujours à la pure animalité du petit enfant, et, pour donner une véritable idée de la voracité de cet âge, je ne peux le comparer qu'à une larve toujours mangeant sans trêve ni repos. » Sans relever quelques détails qui me paraissent doublement calomnieux pour le petit enfant et pour l'animal, je reconnais que mon ami a bien observé et bien décrit cet état du petit enfant soumis au tyrannique besoin de la nourriture. M. Luys a vu aussi la même chose, mais il a vu, comme moi, quelque chose à côté, et ce quelque chose est de la plus grande importance. « Ses appétitions organiques sont flattées par le lait qu'il suce, et il se nourrit organiquement comme une cellule organique qui emprunte au milieu ambiant les matériaux qui lui

agréent. *Mais*, en même temps, cette satisfaction qu'il éprouve, il la traduit à sa manière, il sourit en voyant le sein qui lui donne la nourriture et la vie, et dès lors, sa sensibilité *intime* est mise en émoi, son *sensorium* est ému. Il se réjouit, parce qu'il se souvient, parce qu'il a gardé le souvenir des satisfactions données à ses appétitions physiques (1). »

*Sentiments relatifs au goût.* — Les plus vifs sentiments de l'enfant sont longtemps ceux qui se rapportent au goût. Le besoin de manger domine longtemps tous les autres, même le besoin de mouvement : il est le premier à se manifester, et le plus persistant. Les plus importantes de ses émotions, les plus agréables, sont, pour l'enfant, celles qui se rapportent à cet incessant et impérieux besoin. C'est à travers les satisfactions de son appétit, qu'il se met à connaître et à aimer successivement le sein de sa nourrice ou son propre biberon, et ensuite les mains, le visage, la voix, les yeux, le rire, les caresses, la personne tout entière de sa nourrice. Ses premières amours sont celles d'un gastronome; sa première gratitude est la reconnaissance de l'estomac; ses premières expériences tactiles, sont toutes, autant qu'il est possible, rapportées au goût. Quand on met un objet quelconque dans les mains d'un enfant d'un à six mois, il le palpe un instant, il le serre, sans avoir l'air de s'arrêter aux impressions tactiles, et, s'il a la force de le porter à sa bouche, il l'expérimente avec les organes du goût. Votre doigt, un chiffon, un bâton, une boîte, un fruit, une fleur, un ani-

1. Luys, ouv. cit., p. 100.

mal, un vase, les objets grands ou petits, propres ou dégoûtants, tout y passe. Après s'être emparé de la belle gravure dont les couleurs l'avaient d'abord séduit, il n'a rien de plus pressé que de la porter à sa bouche. Le beau et le bon paraissent pour lui une seule et même chose. Lors même que de très-nombreuses expériences lui ont appris que tous les objets ne sont pas d'une dégustation agréable, il ne se défie, à première vue, que des objets notoirement offensants pour son goût : ainsi un enfant de trois mois, à qui l'on avait fait prendre des remèdes amers dans une tasse bleue, détournait la tête, grimaçait et pleurait, à la vue de la tasse bleue. — Un enfant de six mois, à qui l'on présenta pour la première fois un porte-plume, un petit cadre, une paume, un livre, les porta successivement à sa bouche. Le besoin de combattre le picotement continuel de leurs gencives est, sans doute, pour quelque chose dans ces mouvements, lorsque les enfants ont plus de quatre mois ; mais la raison principale en est la surexcitation des fonctions du goût, et des idées et sentiments qui s'y rapportent.

Les sentiments de joie et de peine qui se rapportent au goût restent dominants pendant les premiers mois, mais ils ne sont pas les seuls que le petit enfant éprouve. Nous l'avons vu, à l'âge de trois mois, très-sensible au charme des couleurs, et même à celui de certains sons. L'enfant aime, dès les premiers temps, tout ce qui lui fait plaisir, et déteste tout ce qui lui est pénible. Maintenez-le debout devant une lampe, un bouquet de fleurs, une fleur brillante, un animal, un chien, un chat, un

oiseau un autre enfant, il tend les bras, ouvre la bouche et les yeux, baragouine son petit chant de joie ou d'admiration, et se penche tout entier vers l'objet, avec des mouvements de jambes montant et descendant qui paraissent les essais inconscients de la marche. C'est là le germe du sentiment esthétique, combiné avec le sentiment du désir.

*Crainte.* — Le petit enfant est de très-bonne heure, et sans doute par action réflexe, accessible aux impressions de la crainte. — On crie très-fort, on éternue devant un petit enfant de deux mois, qui est tenu sur les bras: il grimace, crie, et recule sur le sein de sa nourrice. — Je mets tout à coup mon chapeau en présence d'un enfant de trois mois, avec lequel je jouais: il se rejette en pleurant sur le sein de sa mère. — Une petite fille de sept mois entendit tout à coup un gros chien aboyer auprès d'elle: elle se mit à crier et se cacha à plusieurs reprises dans les bras de sa mère: le chien, très-caressant du reste, ne fut renvoyé qu'un quart d'heure après, et la frayeur de l'enfant n'était pas encore calmée: on ne put jamais la décider à rester auprès de l'animal, qui essayait cependant de lui lécher le visage et les mains. Quinze jours s'étant écoulés, le chien revint chez elle, cette fois sans aboyer: l'enfant ne parut pas le reconnaître, et ne manifesta d'autre émotion que celle qu'elle éprouve à la vue d'animaux se mouvant autour d'elle. — Cette même enfant eut aussi un étonnement voisin de la frayeur, en voyant son frère enfoncer sa tête jusqu'aux yeux dans un chapeau noir. Mais quelques jours plus tard, l'expérience ayant été répétée plusieurs fois par diverses per-

sonnes, ce jeu la fit rire comme les autres : elle avait fait connaissance avec le chapeau, et elle ne tarda pas à le demander pour le tâter.—Les animaux tout jeunes sont aussi très-faciles à la frayeur. J'ai en cage un friquet, qui avait quinze jours ou trois semaines quand je l'acquis; dès cette époque, il manifestait une grande joie pour les objets blancs, et la vue des couleurs vertes, d'une canne, d'un parapluie, d'un chapeau sur la tête, le faisait pirouetter comme un écervelé dans sa cage. Cet oiseau, à demi apprivoisé, est quelquefois lâché dans la chambre close : il voltige, s'abat, et trotte partout sans défiance. Un jour un petit chat de six semaines s'introduisit dans la chambre, et grimpa comme d'habitude sur le lit ; Friquet vola vers le lit, et se posa devant le chat : celui-ci perdit la tête de frayeur, il lâcha deux ou trois *frrrf !* d'épouvante, et se blottit sous l'édredon, d'où il ne sortit que plusieurs heures après.

Ainsi, la joie et la tristesse, l'amour et la haine, le désir et l'aversion, l'espoir, l'admiration, la crainte, sont des sentiments connus du petit enfant comme du jeune animal.

*Jalousie et colère.* — La jalousie et la colère sont si manifestes chez le petit enfant, même âgé de moins de deux mois, qu'il est à peine utile d'en citer beaucoup d'exemples. Le fait signalé par Tiedemann chez son fils âgé de sept mois se montre au moins très-fréquemment après l'âge de trois mois. — La petite Marie, vers cet âge, ne pouvait souffrir aucun autre enfant sur le sein de sa mère, sans froncer le sourcil, grimacer, devenir pourpre, trépigner, et enfin pleurer : c'étaient là tout à la fois des marques de jalousie et de colère. Personne autre que sa mère, qui

l'allaitait en partie au biberon, ne pouvait porter à sa bouche ou retenir dans ses mains le biberon, sans exciter chez elle les mêmes sentiments. — Une autre petite fille de trois mois et demi, s'exaspérait et devenait rouge jusqu'au cou et au sommet de la tête, lorsqu'elle ne pouvait pas prendre le sein avec facilité, qu'une étoffe le recouvrait, ou que, placée à côté du sein, elle empêchait ses yeux de le bien voir et ses mains de le palper à l'aise ; mais la vue du sein complétement nu produisait chez elle un vif plaisir, accusé par un joyeux sourire ou par des soubresauts folâtres. — Un autre enfant, du sexe masculin, n'a cessé de se mettre en rage, ou tout au moins en désolation, qu'à l'âge de dix mois, quand on l'habillait. Dès le second jour, il gesticula d'une manière pénible à voir, quand on lui mit sa robe, et surtout quand on lui passa les bras dans les manches. Il est, d'ailleurs, d'un caractère fort doux, et médiocrement jaloux, quoique très-vif. L'autre jour (il a un an et treize jours), nous l'avons mis, pour rire, dans un grand sac de papier ; il a ri tout d'abord avant de s'être rendu bien compte de la plaisanterie ; mais à peine s'est-il senti empaqueté, qu'il a froncé le sourcil, s'est agité de tous les membres, est devenu violacé, et il a donné de tels coups de pied dans le sac, qu'il l'a crevé. Je l'ai pris par les épaules, et, pendant que je le retirais, son visage subitement rasséréné exprimait comme de la reconnaissance.

*Sentiments plus distincts.* — Lorsque l'expérience du petit enfant lui a signalé un certain nombre d'objets comme pouvant lui procurer des sensations agréables ou

pénibles de la vue ou du tact, ses heures de veille se partagent de plus en plus entre ses repas et ses jeux. Au besoin toujours dominant, mais non plus exclusif, de la faim ou de la gourmandise s'ajoutent de nouveaux besoins, que les Ecossais appelaient des besoins intellectuels, parce qu'ils supposent un certain progrès de l'intelligence.

*Curiosité.* — Voici un enfant de huit mois, d'une intelligence ordinaire. Il s'intéresse à une foule d'objets indifférents à son goût, et il ne les porte plus qu'accidentellement à sa bouche. Ils sont désormais pour lui des jouets ou des objets d'étude, et l'un et l'autre tout à la fois. Il les manie, les tourne, les retourne, les abat, les redresse, les jette, les reprend, les poursuit à quatre pattes quand il ne peut les atteindre, les attire à lui, les frappe les uns contre les autres, les met les uns dans les autres, fouille dans leurs profondeurs, les entasse et les sépare, enfin joue et s'instruit par eux de mille manières. La vue et le tact, qui paraissaient autrefois le plus souvent de simples auxiliaires du goût, fonctionnent pour eux-mêmes; à la synthèse primitive des fonctions succède une analyse de plus en plus puissante et délicate; les cercles concentriques des sensations, des perceptions, des jugements, des sentiments, vont s'élargissant, et désormais, le savant dont j'ai parlé plus haut admire la *petite bête* s'élevant de jour en jour, d'heure en heure, au rang de *petit homme.*

*Sentiments variés suivant les objets.* — Voici un petit enfant de onze mois. Il est passionné pour son

biberon, qui lui représente une source de jouissance exquises ; mais il a fait connaissance avec un certai nombre d'aliments agréables, la soupe, le pain, l viande, les gâteaux, les fruits, le vin sucré, qu'il paraî aimer autant que sa première nourriture. Cependant quand, son appétit satisfait, vous le mettez à ses jouets on voit qu'il en jouit tout autant, sinon de la même manière, que de la nourriture ; il montre les mêmes tendances à s'en emparer, la même attraction vers eux, la même peine si on l'en prive, la même joie sur le visage, dans les gestes et les attitudes, à leur demander des sensations agréables. D'autre part, je le vois aimer tendrement sa mère, sa bonne, sa sœur, sa tante, les personnes qui le nourrissent, le choient, le caressent, lui parlent, l'amusent. Il paraît même faire quelque différence, au point de vue de l'affection, entre telle et telle de ces personnes. Il paraît plus joyeux d'aller dans les bras de sa mère et de sa bonne, qui sont pour lui d'une douceur et d'une gaîté extrême, que dans ceux de sa petite sœur, qui l'étreint si maladroitement, qu'elle le fait quelquefois pleurer, et surtout de sa tante, qui se croit très-aimante et très-caressante, mais qui n'en a pas l'air, et qui joint une voix criarde à un visage revêche. Cet enfant est égayé par un jeune ou joli visage, et montre très-peu d'empressement pour les visages laids ou vieux, ou cachés par une voilette. Il a ses affections variées suivant les objets, ou les sensations qu'ils lui procurent, suivant le caractère, le visage, les procédés des personnes : mais il a aussi ses haines, et pour les personnes et pour les choses. Il s'exaspère, quand un

voisin, âgé de sept ans, qui lui a fait plus d'un tour, et surtout plus d'une grimace, fait mine de l'embrasser. Un de ses oncles amène souvent un petit chien noir des plus aboyeurs, dont la vue assombrit l'enfant, et dont l'approche l'effraie ou l'irrite. Le martinet, le clysopompe, la serviette à laver, sont pour lui des ennemis personnels. Ainsi, les objets inanimés ont déjà une large part dans l'amour et dans la haine du petit enfant. Le plaisir et la peine que ces objets font éprouver à quelqu'un de ses sens sont le germe de toutes ces affections et de toutes ces répulsions. Mais la curiosité, le besoin incessant d'émotions vives, c'est-à-dire nouvelles, sert d'excitation et fournit un aliment quotidien à sa sensibilité morale.

Les affections de l'enfant, comme la curiosité qui les surexcite, sont à fleur d'esprit. Elles glissent des objets aux objets, des personnes aux personnes. Par suite de sa profonde ignorance et de son attention vite lassée, il ne peut pas s'occuper longtemps d'une personne ou d'un objet, qui ne sauront pas se varier, se métamorphoser, au gré de sa mobile et fugitive curiosité. — Voici un enfant de dix mois : il confond les fleurs avec les autres objets inanimés; un morceau de papier rose excite en lui un sentiment de curiosité, une attraction, un plaisir, de même vivacité et de même durée qu'une magnifique rose. Quand je flaire ostensiblement cette fleur devant lui, et que je l'invite à m'imiter, en lui disant: « elle sent bon », il aspire, il a l'air content, il est sensible à la bonne odeur de la rose: mais les parfums excitent en nous des sensations si vite émoussées, qu'il faut avoir l'habitude tout artificielle de l'adulte (de l'adulte même animal,

car j'ai vu souvent des chats se fourrer le nez dans des violettiers, en vrais gourmets d'odeurs), pour savourer ces sensations en les renouvelant méthodiquement, pour les apprécier, et pour aimer les fleurs à cause de leurs parfums. Le charme des nuances végétales, si profondément ressenti par l'adulte, a vite fatigué l'enfant. Vis-à-vis de ces êtres si fragiles, et surtout dans ses mains, son plaisir est encore plus fragile. Il tressaille d'aise à les voir, à les flairer, et bientôt il les délaisse pour autre chose. Son organisation, plus faible que la nôtre, subit presque sans réaction l'effet de cette loi naturelle, qui veut que les sensations les plus vives soient le moins longtemps ressenties. C'est pourquoi les objets, qui excitent dans l'enfant les sensations les plus agréablement ou péniblement vives ne lui plaisent, ni ne l'attristent jamais longtemps. Ils lui replaisent ou l'attristent souvent, et les sensations agréables sont les bien-venues, les sensations contraires sont mal reçues, quand elles se répètent après des intervalles suffisants.

*Sympathie animale.* — Les êtres animés ont, un peu plus que les objets inanimés, le don d'arrêter l'attention, d'éveiller la curiosité, et partant d'exciter l'affectibilité de l'enfant. Les chiens, les chats, les moutons, les oiseaux, les papillons, voilà, par excellence, ses instruments récréatifs, instructifs et affectifs. Est-il étonnant qu'il en soit ainsi? Ils réunissent pour lui tous les plaisirs de la vue et de l'oreille, les jouissances multiples du tact, et cette volupté incessante qui suit les satisfactions de l'appétit du mouvement. Au renouvellement continuel de la curiosité, qui s'opère grâce à eux, s'ajoutent aussi les

influences non moins puissantes de la sympathie animale. Quelle fête, quand l'enfant étreint une de ces bêtes complaisantes de ses petites mains convulsives! C'est sa propre vie, sa propre personnalité, qui se répercute vaguement pour lui dans ces organes agités des mêmes mouvements que les siens. Ce sentiment, plus héréditaire qu'acquis de la sympathie, a quelquefois chez lui des phases d'excitation supérieure: les jeux, les caresses, les cris de joie, les doux grognements, les plaintes, les gémissements du chien ou du chat, tout cet ensemble de sensations vives et agréables, renforcent la curiosité, et surexcitent les affections produites par les larges satisfactions de la vue, de l'ouïe, du tact, du mouvement, que la présence de ces animaux lui procure.

Cette sympathie pour l'animal ne va guère, d'ailleurs, chez l'enfant, jusqu'à la sympathie morale. Un enfant de dix mois, mon voisin, qui joue toute la journée avec le chien et avec le chat, les aime, mais plus pour lui que pour eux, pour le plaisir qu'ils lui font que pour celui qu'il peut leur procurer lui-même. Il n'a pas l'air de se douter que ces animaux jouissent et souffrent. Leurs ébats, leurs voix joyeuses le charment; leurs cris ou leurs colères l'étonnent, l'effraient, l'attristent, voilà à peu près tout. Comme le chien est plus doux que le chat, il n'est pas d'épreuve à laquelle il ne soumette sa patience: il se jette de tout son poids sur lui, le tire par la queue, par les pattes, par les oreilles, lui mord même la queue, crie à l'assourdir, lui fourre divers objets dans la gueule, éparpille sur lui ses jouets, lui fait tomber une chaise dessus, le bat avec sa pelle de bois, etc. L'autre

jour, dans le jardin, la bonne l'a assis sur le gazon, et, pour l'amuser, a mis une tortue près de lui : il observa tout d'abord le pauvre chélonien avec une assez grande curiosité ; ce que voyant, la bonne le laissa seul quelques minutes ; à son retour, la tortue avait une patte à demi arrachée, et l'intéressant observateur était occupé à en tirer un autre de toutes ses forces. Du reste, ce mépris de la douleur chez l'animal, lorsqu'elle ne se traduit pas par des signes extérieurs très-sensibles, est commun à l'enfant et à un grand nombre d'adultes : résultat de l'éducation mauvaise plutôt que d'un défaut naturel de sensibilité. J'ai bien souvent vu des gens sans instruction, des bonnes, par exemple, convaincus que tel animal ou tel insecte ne souffre pas. Les partisans outrés de l'automatisme des bêtes, et Malebranche entre autres, n'ont-ils pas professé que « cela ne sent pas? » Il est même bien remarquable qu'un savant, le célèbre Lamark, le précurseur de Darwin, ait donné à une partie du règne animal le nom d'animaux *apathiques*.

*Sympathie humaine.* — Un enfant de douze mois, qui revint dans la maison paternelle après un mois d'absence, vit avec indifférence un chat bien connu se frotter sur sa robe en ronronnant. Il fit à peine attention au chien qu'il avait vu tous les jours dans la cour, avec lequel on l'avait laissé jouer quelquefois, et dont il disait très-souvent le nom. Il fallut bien une dizaine de minutes, pour qu'il redevînt familier à l'un et à l'autre. Mais à peine vit-il une bonne vieille servante venir de son côté, avant même qu'elle l'eût appelé par son nom, il rit et lui tendit les bras, en faisant de joyeux soubresauts. C'est que le

petit enfant, qui paraît souvent aimer le chien ou le chat presque à l'égal de ses parents, oublie plus facilement les animaux que les personnes. L'affection qu'il a pour les personnes est nécessairement plus profonde. En mettant de côté les penchants à la sympathie qui résultent de l'organisation et de l'hérédité, l'homme est encore plus pour l'homme, et surtout pour l'enfant, cet « être ondoyant et divers », objet d'une curiosité toujours nouvelle, toujours attrayante, toujours satisfaite. Le petit enfant est, dans toute la rigueur du mot, suspendu aux regards, attaché aux lèvres, enchaîné aux gestes de ceux qui l'approchent. La parole est par elle-même, et à part les idées et les sentiments, variés comme elle, qu'elle exprime, une musique dont le rhythme et les intonations sont proportionnés aux facultés esthétiques du petit enfant. Le regard joint aux charmes et à l'utilité de son expression universelle les éclairs de la passion, les effluves magnétiques de la volonté : l'œil est le plus intéressant et le plus captivant des spectacles : cette vivacité de la prunelle enchassée dans un ovale d'un blanc mat, cette limpidité, ces chatoiements, ces rayons, ces caresses, ces profondeurs, attirent, éblouissent, fascinent l'œil du petit enfant, comme les contours fuyants et arrondis d'une magnifique agathe : c'est son enchantement continuel. Quoique l'enfant ne soit que grossièrement sensible aux délicates impressions du beau, les formes douces, les nuances claires et bien assorties du visage humain, doivent être aussi d'un puissant attrait pour lui. Ajoutons-y le jeu si varié de la physionomie, qui a des liens si intimes avec l'organisation des êtres sensibles, que

les animaux qui ne vivent pas habituellement dans la société de l'homme, paraissent y deviner et y rechercher une signification. A tous ces objets d'incessante et intense curiosité, sont associés pour l'esprit de l'enfant, les idées de caresses, de jeux, d'amitié, de plaisir, de nourriture, toutes les excitations de l'esprit, toutes les jouissances du cœur, toutes les habitudes corporelles.

On remarque chez l'enfant surtout, vers l'âge de dix mois, de ces attachements subits pour des visages nouveaux, qu'il n'est pas toujours facile d'expliquer. Un jeune parent, âgé de onze mois, est venu visiter ma famille. A première vue, son père étant présent, il m'a appelé: « papa, papa! » Je lui ai tendu la main, il s'est emparé de mes doigts, et m'a tiré le bras en avant, en disant: « papa, mené, mené... » J'ai compris qu'il désirait que je l'aidasse à marcher, et je me suis exécuté, à sa grande joie. Il a continué, depuis huit jours qu'il est avec nous, à me témoigner une préférence marquée sur toutes les personnes. Il quitte souvent sa mère, et surtout son père, pour venir à moi. Souvent, sa mère le tenant sur ses genoux au bout de la table, et à une assez longue distance de moi, il me regarde fixement, émet son *papa, papa*, se glisse en gesticulant en bas de sa mère, et, à quatre pattes, il rampe, sous la table, à travers les chaises et les jambes, jusqu'à mes pieds, pour que je le prenne. Cette prise soudaine en affection méritait d'être analysée dans son principe, et je crois que j'ai trouvé la clef du mystère. Dès le premier jour, me voyant fumer un cigare, il s'est mis à souffler bruyam-

ment, comme s'il exprimait de la fumée avec ses lèvres. Il fait de même avec son grand-père ; or, ce dernier, qu'il appelle aussi *papa*, porte la barbe longue comme moi. Cette ressemblance, et quelques autres peut-être, comme celles de la taille, des gestes, du son de voix, des attitudes, m'ont peut-être fait bénéficier, dès le premier rapprochement entre nous, de l'affection dès longtemps acquise à son grand-père. Mais il certain que maintenant, il m'aime aussi pour moi-même, je veux dire pour les amusements de mon invention que je lui ai appris, et qu'il ne veut goûter qu'avec moi.

La personne humaine est donc pour le petit enfant, comme elle paraît l'être pour les animaux apprivoisés, l'objet de l'affection la plus intense. Il est rare cependant qu'il manifeste jamais ces sentiments avec ce degré supérieur d'énergie, qui mérite aux sentiments le nom de passion. L'amour exalté, la passion, est le fait des adultes : elle implique un élément de réflexion, sinon toujours raisonnable, et une forte impulsion, sinon toujours réglée, de la volonté, qui font encore défaut au petit enfant. Il n'a pas des passions, mais, comme les animaux, des attachements, des habitudes. Il ne faut non plus chercher en lui autre chose qu'un germe de la sympathie humaine proprement dite : l'enfant n'a pas encore fait une épreuve suffisante des biens et des maux, pour être capable de les imaginer dans ses semblables. Il ne connaît pas assez la vraie signification de certains faits qu'il observe, il ne possède pas à un assez haut degré la faculté d'induction et de jugement, pour être atteint dans sa sensibilité par les manifestations

extérieures des sentiments complexes. Il n'éprouve pas ces peines morales, qui quelquefois sont plus dures pour l'adulte que les souffrances organiques. Il peut souffrir de la privation d'un être ou d'un objet aimé, mais sans se dire à lui-même qu'il en souffre. On ne souffre, pour lui, que lorsqu'on pleure ou gémit.

Cet âge, si plein de sympathies irréfléchies, est sans pitié, selon le mot du fabuliste, par défaut d'expérience et faiblesse de jugement. On voit tous les jours des enfants, même de trois ou quatre ans, insulter innocemment, par leurs jeux inopportuns ou leurs propos cruels, aux douleurs les plus sacrées de ceux qui les aiment. Je me rappelle que, vers l'âge de cinq ans, ayant perdu une jeune sœur, je fus amené par ma tante devant le lit de la pauvre défunte. Sa pâleur excessive, son immobilité, ses yeux à demi fermés, sa bouche grimaçante, le désordre de ses cheveux blonds maculés de sang (elle avait été tuée par le croup), me firent une impression très-profonde; mais en même temps, je fus frappé de sa ressemblance actuelle avec un petit garçon très-pâle, que j'avais souvent remarqué, à cause de son teint décoloré, en allant à l'école : je n'eus rien de plus pressé que d'aller trouver ma mère, pour lui parler de cette ressemblance. — Un enfant de quatre ans avait aussi perdu un de ses plus chers compagnons; on le conduisit dans la maison de son ami; le père le prit dans ses bras, et le tint quelques instants sur ses genoux, pleurant et sanglottant : que de choses, pour un adulte, dans cette grande douleur muette ! L'enfant n'y comprit rien : il se hâta de quitter les genoux du

père affligé, fit quelques gambades par la chambre, et, tout à coup, revenant vers lui : « Maintenant que Pierre est mort, s'écria-t-il, tu me donneras son cheval et son tambour, n'est-ce pas ? » Mot horrible d'un chérubin !

Voici encore des faits qui prouvent combien la sympathie est inégalement développée, dans ses différents modes, chez le même enfant. Ces observations me sont fournies par un ami. « Depuis que je m'hydrothérapise, il est arrivé deux fois à l'enfant (16 mois) d'assister à l'opération. Tant que je n'ai été que déshabillé, tout a été intérêt pour lui ; mais lorsque j'ai commencé à m'asperger, soit qu'il se rappelle la sensation fort désagréable qu'il éprouve quand on le lave, ou quand on le baigne, il s'est mis à pleurer à chaudes larmes. La première fois, j'ai dû cesser mon opération pour le mettre à la porte, hors d'une vue aussi pénible ; la seconde fois il est resté, mais tout en pleurant très-fort ; il est allé à la chaise où étaient mes vêtements, et il a pris ma chemise dans la main, pour me la faire mettre. Cette sensibilité sympathique m'a profondément touché.

« L'enfant est fort affligé, quand son père lui dit, et sa mère surtout : « Je suis fâché, bébé. » Il en pleure souvent. Quand on le gronde, l'air mécontent lui fait la plus grande peine, et il en pleure. Si la gronderie n'est pas bien marquée, on le voit hésitant ; la bouche fait tantôt le pli du rire, tantôt celui des pleurs, et il se décide suivant notre physionomie définitive. Quand il pleure bien, pour avoir été grondé, sa mère le console toujours en lui disant : « *pas fâché, ami de*

*maman, fais ami à maman* », et alors il se présente, déjà consolé, pour se faire embrasser. »

Mais le revers de la médaille est toujours là.

Ce même enfant, à la même époque, et encore un an plus tard, était la terreur des chats. Pendant un séjour qu'il fit chez nous, un jour j'entrai tout à coup dans une chambre où il se trouvait seul avec un petit chat ; à ma vue, il s'écria : « Je ne fais pas de mal au chat. » C'était vrai pour le moment où il parlait, car je trouvai le petit animal blotti sous une armoire, épouvanté.

## CHAPITRE III

### MOTRICITÉ (PREMIÈRE PÉRIODE)

### *Motricité instinctive, réflexe et spontanée.*

« Où finissent les actions réflexes sensitivo-motrices, directes ou indirectes? Où commencent les phénomènes instinctifs? C'est là une des grandes difficultés de l'étude de l'instinct, et la définition des degrés ne nous donne aucun moyen de la surmonter. Les paupières se rapprochent au moment où l'on s'endort ; l'enfant nouveau-né ferme les mains au même moment ; l'oiseau cache la tête sous son aile : est-ce là de l'instinct? Pour moi, je ne le crois pas ; il y a peut-être un passage progressif des actes sensitivo-moteurs aux actes instinctifs, et la limite qui les sépare les uns des autres est, comme je le disais tout à l'heure, des plus difficiles à tracer (1). »

*Éternuement.* — Une des premières actions réflexes à noter chez l'enfant, et qui paraît, au premier abord, ne pouvoir guère être distinguée de l'instinct, c'est, au dire

1. Vulpian, *Physiologie du système nerveux*, p. 894.

de Darwin, l'éternuement qui accompagne le premier acte respiratoire. « Nous voyons, dit-il, la différence qui existe entre les mouvements réflexes et volontaires chez les très-jeunes enfants : ils ne sont pas capables, me dit sir Henry Holland, d'accomplir des actes analogues à l'éternuement et à la toux; ils sont notamment incapables de se moucher (c'est-à-dire de presser le nez et de souffler violemment à travers l'orifice rétréci), et ils sont incapables de débarrasser leurs gosiers des crachats. Il faut leur apprendre à accomplir ces actes, bien que, lorsque nous sommes un peu plus âgés, ils nous soient presque aussi faciles que des actions réflexes. L'éternuement et la toux ne sont cependant que peu ou point soumis à la volonté, tandis que les actes de nous gratter la gorge et de nous moucher sont entièrement volontaires (1). » Le nouveau-né éternue.

*Cris et pleurs.* — Ne craignons pas d'abuser des citations d'un observateur si sérieux et si intéressant. Celles qui suivent sont relatives aux cris et aux pleurs du petit enfant. « Lorsqu'il est soumis à une douleur même légère, à une faim modérée, à une simple contrariété, le petit enfant pousse des cris violents et prolongés. Pendant ce temps, ses yeux se ferment énergiquement et s'entourent de plis; son front se ride; son sourcil se fronce. La bouche s'ouvre largement, et les lèvres se rétractent d'une manière particulière, qui donne à cet orifice une forme à peu près quadrangulaire; les gencives ou les dents se découvrent plus ou moins. La respiration se précipite et devient spasmodique. Il n'est pas difficile

1. Darwin, l'*Expression des émotions*, p. 37 et suiv.

de faire ces observations sur un enfant pendant qu'il crie. » Chez les enfants âgés de deux à trois mois, j'ai aussi souvent observé les actes préliminaires de l'action de crier ou de pleurer : c'est d'abord une moue plus ou moins prononcée, et immédiatement après un plissement de la partie interoculaire du front, puis une contraction plus ou moins oblique des sourcils, ensuite une grimace de la bouche qui fait contracter et se relever la lèvre supérieure avec un abaissement convulsif des commissures, et enfin l'ouverture plus ou moins oblique ou carrée de la bouche, les cris clairs, saccadés, les sanglots et les larmes, lorsque l'enfant est arrivé à l'âge d'en produire.

J'ai peut-être noté à tort comme sanglots de petits soulèvements de la poitrine auxquels correspondait une sorte de hoquet plaintif, chez le petit enfant qui pleure. Je cite une interprétation en désaccord avec la mienne : « Chez le petit enfant, les cris consistent en expirations prolongées, entrecoupées d'inspirations courtes et rapides, presque spasmodiques ; à un âge plus avancé, on voit apparaître le sanglot. Suivant Gratiolet, c'est la glotte qui joue le principal rôle dans l'acte du sanglot, lequel s'entend au moment où l'inspiration surmonte la résistance de la glotte et où l'air se précipite dans la poitrine. Toutefois, l'acte tout entier de la respiration est également spasmodique et violent. En général, les épaules se soulèvent, mouvement qui rend la respiration plus facile. Chez l'un de mes enfants, les inspirations étaient, à l'âge de soixante-dix-sept jours, si rapides et si fortes, que leur caractère approchait du sanglot; c'est

à l'âge de cent trente-huit jours seulement, que je remarquai pour la première fois un sanglot distinct; à partir de ce moment, chaque accès violent de pleurs était suivi par des sanglots. Les mouvements respiratoires sont, comme on sait, en partie volontaires et en partie involontaires, et je présume que le sanglot est dû, au moins partiellement, à ce que l'enfant acquiert, peu de temps après sa naissance, une certaine puissance pour commander à ses organes vocaux et pour arrêter leurs cris, tandis qu'il a une puissance bien moindre sur les muscles respiratoires qui continuent quelque temps encore à agir d'une manière involontaire, lorsqu'ils ont été violemment mis en jeu.

« Le sanglot paraît particulier à l'espèce humaine; en effet, les gardiens du Jardin zoologique m'ont affirmé n'avoir jamais rien observé de pareil chez aucune espèce de singe, bien que les singes poussent souvent des cris aigus, lorsqu'on les poursuit ou qu'on les saisit, et qu'ils restent ensuite haletants pendant longtemps. Ainsi il existe entre le sanglot et l'émission abondante des larmes une étroite analogie; en effet, le sanglot ne commence pas dès la première enfance, mais apparaît postérieurement et presque subitement, pour suivre dès lors chaque accès de pleurs, jusqu'à ce que cette habitude soit réprimée avec les progrès de l'âge (1).

« Dans les premières semaines, l'enfant ne répand pas de larmes, comme le savent bien les nourrices et les médecins. Ce n'est pas seulement parce que les glandes lacry-

1. Darwin, ouvr. cité, p. 164.

males sont incapables de sécréter, ainsi que je l'ai vu pour la première fois, après avoir accidentellement effleuré du revers de mon paletot l'œil ouvert d'un de mes enfants, âgé de soixante-dix-sept jours : il en résulta un larmoiement abondant ; et, bien que l'enfant poussât des cris violents, l'autre œil resta sec, ou du moins ne s'humecta que très-légèrement. J'avais observé cette effusion de larmes sur les deux yeux, dix jours auparavant, pendant un accès de cris. Les larmes ne coulaient pas encore sous les paupières et ne descendaient pas le long des joues, chez ce même enfant, à l'âge de cent vingt-deux jours. Cela arriva pour la première fois dix-sept jours plus tard, c'est-à-dire à l'âge de cent trente-neuf jours. J'ai fait observer quelques autres enfants, et l'époque de l'apparition véritable des larmes me paraît être très-variable. Dans un cas, les yeux s'humectèrent légèrement à l'âge de vingt jours seulement ; dans un autre, à soixante-deux jours. Chez deux autres enfants, les larmes ne coulaient pas encore sur le visage à l'âge de quatre-vingt-quatre et de cent-dix jours. On m'a affirmé avoir vu chez un enfant les larmes couler à l'âge remarquablement précoce de quarante-deux jours. Il semble que les glandes lacrymales aient besoin d'une certaine habitude acquise avant de pouvoir entrer aisément en action, de même à peu près que les divers mouvements et goûts consensuels transmis par l'hérédité réclament un certain exercice avant d'être fixés et amenés à l'état définitif. Cette hypothèse est surtout vraisemblable pour une habitude comme celle des pleurs, qui doit avoir été acquise postérieurement à l'époque où

l'homme s'est séparé de l'origine commune du genre homme et des singes anthropomorphes, qui ne pleurent pas (1). »

*Rire.* — Le rire, qui se montre de si bonne heure chez l'enfant, est manifestement un acte réflexe. Chez le fils de Tiedemann, le 28 août (il était né le 23), « se montra l'apparence du rire sans motif particulier, ainsi très-vraisemblablement sans intention ni sentiment de plaisir, uniquement parce que le mécanisme le voulut ainsi, par hasard ». « Soit que nous considérions le rire comme le complet développement du sourire; soit (ce qui est plus probable), qu'un faible sourire représente le dernier vestige de l'habitude fortement invétérée pendant de longues générations de témoigner notre joie par le rire, nous pouvons suivre chez nos enfants le passage graduel du premier de ces phénomènes au second. Ceux qui soignent des enfants jeunes savent bien qu'il est difficile de reconnaître sûrement si certains mouvements de la bouche expriment quelque chose, c'est-à-dire de reconnaître s'ils sourient réellement. J'ai soumis mes propres enfants à une observation attentive. L'un d'eux, se trouvant dans une heureuse disposition d'esprit, sourit à l'âge de quarante-cinq jours, c'est-à-dire que les coins de la bouche se rétractèrent, et en même temps ses yeux devinrent très-brillants. Je remarquai le même phénomène le lendemain; mais le troisième jour, l'enfant étant indisposé, il n'y eut plus trace de sourire, fait qui rend probable la réalité des précédents. Pendant

1. Darwin, ouvr. cité, p. 169.

les quinze jours qui suivirent, ses yeux brillaient d'une manière remarquable, chaque fois qu'il souriait, et son nez se ridait transversalement. Ce mouvement était accompagné d'une sorte de petit bêlement, qui représentait peut-être un rire. A l'âge de cent-treize jours, ces légers bruits, qui se produisaient toujours pendant l'expiration, changèrent un peu de caractère : ils devinrent plus brisés ou saccadés, comme dans le sanglot ; c'était certainement le commencement du rire.

« Cette modification du son me parut liée à l'accroissement de l'extension latérale de la bouche qui se produisait à mesure que le sourire s'élargissait.

« Chez un second enfant, j'observai pour la première fois un véritable sourire à quarante-cinq jours, c'est-à-dire à un âge peu différent, et chez un troisième un peu plus tôt. A soixante-cinq jours, le sourire du deuxième enfant était bien plus net, bien plus large que celui du premier au même âge ; il commençait même à ce moment à émettre des sons analogues à un véritable rire. Nous trouvons dans ce développement graduel du rire chez l'enfant quelque chose d'analogue, jusqu'à un certain point, à ce qui se passe pour les pleurs. Il semble que, dans l'un et l'autre cas, un certain exercice soit nécessaire, aussi bien que pour l'acquisition des mouvements ordinaires du corps, tels que ceux de la marche. Au contraire, l'habitude de crier, dont l'utilité pour l'enfant est évidente, se développe parfaitement dès les premiers jours (1). »

1. Darwin, ouvr. cité, p. 227.

J'ai vu le sourire se produire chez beaucoup d'enfants avant l'âge d'un mois. Mais il ne faut pas confondre avec cette expression, dès lors inconsciente, de la joie, certains mouvements de rétraction des lèvres, spasmodiques et saccadés, que la douleur vive produit chez eux, comme chez les grandes personnes. Tous les enfants de deux mois que j'ai observés riaient effectivement, soit de plaisir, soit qu'on les chatouillât, et cela, plus ou moins fréquemment, et d'une manière plus ou moins nette, et plus ou moins avec le hoquet brisé du rire, suivant les organisations. Mais ils ignoraient complétement que leur rire ou leur sourire exprimât quelque chose, et j'en ai vu très-peu à cette époque qui répondissent par le sourire au seul sourire de la mère; il fallait, en outre, qu'il y eût plaisir ou provocation à jouer. — S'ils souriaient spontanément, sans motif apparent, l'intention en était bien faible.

*Sons.*— L'enfant produit de bonne heure des sons comme un automate. « Le 28 du mois de septembre (il avait un mois et sept jours), quand on parlait à l'enfant, il cherchait à produire des sons, simples à la vérité et sans articulation, mais cependant variés (Tiedemann). » M. Taine parle ainsi des sons qu'émettait, vers trois mois et demi, la petite fille étudiée par lui: « Vers trois mois et demi, on la mettait au grand air sur un tapis dans le jardin; là, couchée sur le dos ou sur le ventre, pendant des heures entières, elle s'agitait des quatre membres et poussait une quantité de cris et d'exclamations variées, mais rien que des voyelles, pas de consonnes; cela dura ainsi plusieurs mois. » De mon côté, j'ai connu une

petite fille de trois mois, qui gazouillait lorsque sa mère chantait, comme pour l'imiter. A cette époque, elle exprimait depuis longtemps par des sons particuliers le besoin de téter : était-ce héréditaire, ou bien acquis, comme elle était fort impressionnable et fort intelligente, par une simple association ? A sept mois, un petit garçon exprimait un autre besoin par une intonation gutturale et saccadée : sa mère m'affirmait qu'elle ne lui avait pas appris ce signe important. Il chantait aussi, à sa façon, lorsque sa mère chantait. En présence d'un chat, d'un oiseau, ou même à la vue d'une mouche qui volait, il poussait un petit cri prolongé, un demi-chant, qui était peut-être pour lui un appel ou une caresse. Du reste, ces sons avec ou sans articulation, n'ont pas une très-grande importance, puisque le langage appris du geste ou de la parole commence à les rendre inutiles, aussitôt que l'enfant en comprend la valeur expressive. Ils seraient, par contre, très-intéressants à étudier chez un enfant qui se trouverait, si cela était possible, dans une situation telle, qu'on le laissât réinventer le langage, sans l'y aider autrement que par le geste. L'expérience se fera peut-être un jour.

*Mouvements divers.* — Qui saura démêler les actions conscientes, à quelque degré qu'elles le soient, des actions automatiques et instinctives, au milieu de tous ces mouvements sans cohésion, sans liaison, sans signification apparente, que le nouveau-né exécute dès le premier jour ? « L'enfant, dit Tiedemann, aimait à se trouver libre, et ne se laissait emmailloter que malgré lui et avec une répugnance visible ; on ne remarquait, cependant, dans le

mouvement des membres rien, excepté une certaine sensation de douleur, qui, instinctivement et à dessein, mettait le corps dans l'agitation.» Interprétation bien sommaire et bien vague tout à la fois. M. Taine, qui a fait sur sa petite fille des observations excellentes, relativement à l'acquisition du langage, ne trouve pas grand'-chose à dire de plus sur ces mouvements si peu étudiés du petit enfant. « Dès la première heure, dit-il, probablement par action réflexe, elle a crié incessamment, gigotté, remué tous ses membres, et peut-être tous ses muscles. Pendant la première semaine, sans doute aussi par action réflexe, elle remuait les doigts, et serrait même assez longtemps l'index qu'on lui donnait. » Là se bornent les remarques de M. Taine sur la période primaire, et le savant observateur passe incontinent à l'époque du troisième mois. Le sujet est donc neuf, et je le signale aux observateurs sérieux, qu'il ne peut manquer de tenter. La preuve qu'il y a de véritables découvertes à faire sur ce terrain, c'est que je crois en avoir fait une ou deux. — Un petit enfant de six jours, à qui on laissait les bras libres dans le berceau, et surtout quand sa mère le faisait dormir dans son lit à côté d'elle, portait machinalement la main vers son visage et réussissait à la placer presque sous sa tête. Son père reconnut là une des positions qui lui sont habituelles quand il s'endort. Voilà donc évidemment un acte automatique, héréditairement transmis à l'enfant, et qui, pour cette raison, facilite peut-être, pour lui, l'arrivée du sommeil. — Un mouvement très-fréquent et très-curieux chez les petits enfants, est celui qu'ils produisent, sans nécessité,

sans utilité apparente, et d'une manière plus ou moins accusée, avec leurs deux bras, ou avec un seul, en leur imprimant une impulsion de bas en haut, comme s'ils battaient la mesure à deux temps, ou comme s'ils parlaient à quelqu'un en lui faisant des recommandations sérieuses. De même, quand leurs jambes sont libres, elles vont et viennent, montent et descendent, avec une régularité automatique, et qui rappelle certains mouvements spasmodiques des adultes. Ne faut-il voir dans ces mouvements qu'une décharge d'un surplus d'activité nerveuse, qui n'a pas et ne cherche pas d'emploi spécial, mais qui n'en a pas moins son effet utile sur l'ensemble général des fonctions vitales ? Quoi qu'il en soit, il est intéressant d'observer ces mouvements encore inexpliqués, comme je l'ai fait récemment sur un petit garçon d'un mois et sur une petite fille de six semaines.

Pendant les trois premiers mois, les mouvements de tête, soit vers le côté gauche, soit vers le côté droit, soit de haut en bas, longtemps faibles et incertains, se dessinent peu à peu davantage. Déjà, chez un enfant d'un mois et demi, j'ai noté un mouvement de la tête, qui suivait le regard dirigé de mon côté, tandis que l'oreille paraissait tendue pour m'écouter. Mais je n'ai remarqué aucun mouvement d'expression, même inconsciente, pas le moindre rudiment des mouvements qui signifient plus tard *oui* et *non*. Cependant, dans le cas d'une médecine prise et refusée, à sept semaines, j'ai vu un enfant faire à deux reprises le geste du dégoût, avec une grimace de circonstance, secouer la tête, et puis la rejeter en arrière.

Ces mouvements des quatre membres, des bras et des jambes, et de tout le corps, de tous les muscles sont-ils aussi, comme le soupçonnait Tiedemann, des mouvements automatiques, mais à demi conscients que l'enfant, gêné par des impressions douloureuses provenant des organes intérieurs de la vie végétative ou par les impressions, soit de l'air, soit des étoffes soit des mains qui le touchent, soit peut-être par les excitations des vibrations sonores ou lumineuses sur ses faibles et irritables organes d'audition et de vision produit pour leur échapper ou les repousser? Ils exprimeraient, par conséquent, à leur manière, la douleur et la répulsion, comme l'immobilité exprimerait l'acquiescement aux impressions de bien-être ou simplement l'absence de déplaisir. Parmi ces mouvements confus, désordonnés, ébauchés, qui paraissent défier toute analyse il en est encore quelques-uns dont j'ai essayé de comprendre la nature et la signification. J'ai remarqué chez un grand nombre d'enfants nouveau-nés une tendance persistante à porter leurs mains vers le visage et jusque sur les yeux, en même temps qu'à replier leurs jambes vers le corps : ces deux mouvements n'ont-ils pas pour cause unique et commune le besoin qu'ont leurs membres, encore peu habitués à l'extension qui d'ailleurs leur est plus ou moins pénible, de revenir à la molle flexion dont ils avaient pris l'habitude dans le sein de la mère? Cette tendance est si forte chez quelques-uns, que, pour les emmailloter, on est obligé de leur entourer les bras d'un linge, afin d'empêcher les mouvements d'ascension de leurs mains vers le visage. Comme leur

membres inférieurs sont ordinairement enveloppés dans le sens de leur extension naturelle, les mouvements de flexion que je viens de signaler sont ici moins faciles à observer. Mais l'observation me paraît tout aussi concluante que pour les membres supérieurs.

Les considérations qui précèdent s'appliquent également aux autres mouvements de la tête, des bras et des jambes, que l'enfant exécute dès le premier jour, et qui méritent d'être comparés à des actes analogues que le jeune animal produit aussi en vertu de l'automatisme ou de l'instinct. L'insecte qui vient d'éclore marche et vole dans une direction utile à sa sécurité ou à son alimentation. « Le mammifère et l'oiseau ingèrent avant de sortir de leurs enveloppes : le poulet consomme le blanc de l'œuf, l'enfant boit l'eau de l'amnios, et il en est de même du veau et de la plupart des mammifères. Cette alimentation fœtale est l'origine des selles souvent copieuses des animaux nouveau-nés. Mais le veau fait plus encore. Il est démontré qu'il se lèche dans le corps de sa mère ; on trouve dans son estomac, avec l'eau de l'amnios, des paquets de son propre poil (1) ». Le poulet, au sortir même de l'œuf, becquette les graines qu'il trouve sur le sol : dès la naissance, il court, ainsi que le canard, très-ferme et très-agile sur ses pattes. Les petits chats, à peine léchés par leur mère, en criant, et en rampant sur les quatre membres, le ventre et la tête, cherchent instinctivement les mamelons. Il n'est donc pas surprenant que le petit enfant, à peine mis au con-

1. Houzeau, ouvr. cité. T. I, p. 193.

tact du sein, fasse avec la tête et la bouche, instinctivement et automatiquement, les mouvements tendant à la préhension du sein et à la succion. Nous avons vu, par l'exemple du jeune Tiedemann, l'instinct assez fort pour lui faire exécuter ces mouvements, quand on approche de sa bouche tout autre objet que le mamelon du sein. « Le lendemain de sa naissance (j'ai vu le même fait le jour même de la naissance), la garde ayant placé le doigt dans la bouche de l'enfant, il le suça, mais sans persistance (ce qui prouve l'infusion de la conscience dans ces actes instinctifs), seulement en aspirant, mais lorsqu'on lui mit dans la bouche quelque chose de doux enveloppé d'un chiffon, il suça avec continuité (confirmation de l'induction précédente). Le premier effort des lèvres pour aspirer n'était qu'un mouvement mécanique de la bouche produit par le sentiment de la faim et de la soif combiné avec l'excitation des glandes par un corps étranger ; cela ne s'appelle pas encore la succion. »

Les mouvements des yeux dans plusieurs directions, que Tiedemann a observés dès le second jour, et qu'on peut observer chez quelques nouveau-nés, ne peuvent être considérés que comme des actions purement réflexes, puisqu'il est prouvé que l'enfant ne voit pas avant au moins trois semaines, ou quelquefois, si j'en crois mes observations et le rapport de plusieurs nourrices, avant deux semaines. Il se peut toutefois que le contact des vibrations lumineuses ait pour effet d'exciter les yeux ces jeunes aveugles, à s'agiter automatiquement, au hasard, comme s'ils avaient l'air de suivre des objets. Il peut y avoir là une ébauche de la faculté visuelle, une

vague correspondance entre la lumière et les tissus des organes destinés à la vision, puisque de telles correspondances s'observent même où il n'y a que peu ou point d'organe visuel. « L'œil rudimentaire qui consiste, comme celui des *planaires*, en un petit nombre de grains colorés placés sous le tégument, peut être considéré comme n'étant simplement qu'une partie de la surface plus irritable à la lumière que le reste (1) ». A plus forte raison doit-il en être ainsi pour l'œil du petit enfant, chez lequel existe un organe spécial de sensibilité à la lumière. Les mouvements automatiques que leur irritabilité organique aux impressions lumineuses fait produire à ses yeux, ne doivent, du reste, et cela est de toute évidence, que très-vaguement éveiller sa conscience, surtout dès les premiérs jours.

1. Spencer. *Principes de psychologie*, p. 321

# CHAPITRE IV

## MOTRICITÉ (2e PÉRIODE).

Passons, faute d'observations plus nombreuses o tout au moins plus décisives, à l'époque où M. Tain reprend les observations rédigées sur les faits et geste de sa petite fille. « Vers le troisième mois, dit-il, ell commence à tâter avec ses mains, à avancer ses bras mais elle ne sait pas encore diriger sa main, elle palp et remue vaguement ; elle essaie les mouvements de membres antérieurs, et les sensations tactiles et muscu laires qui en sont l'effet ; rien de plus. A mon avis c'est de cette multitude énorme de mouvements perpé tuellement essayés, que se dégageront par sélectio graduelle les mouvements intentionnels ayant un but e atteignant ce but. Depuis quinze jours (deux mois e demi), j'en constate un qui est visiblement acquis entendant la voix de sa grand'mère, elle tourne la têt du côté d'où vient la voix. » Tout cela est exactemen vu et décrit. Je me permettrai d'ajouter que ces perpé tuels mouvements ne sont pas seulement des essai spontanés que la sélection adaptera de plus en plus à u but déterminé. Il y en a de spontanés, résultat des impres sions actuelles, contrôlés et dirigés par la conscience

il y en a d'autres, et sans doute les plus nombreux et les plus importants, qui sont des mouvements automatiques, voulus par l'organisation, et qui font graduellement ou tout d'un coup leur apparition, lorsque l'exercice a suffisamment développé les facultés dont ils dépendent, et que les circonstances extérieures et intérieures qui en devaient favoriser la formation se sont produites. Ainsi, le mouvement qui consiste à tourner la tête du côté d'où vient une voix ou un son quelconque, est un mouvement essentiellement automatique, qui, le développement organique et les circonstances aidant, a pu évoluer de la phase inconsciente au moment conscient, et même volontaire, pour retomber ensuite dans le vaste réservoir des habitudes réflexes.

Entre quatre et huit mois, l'individualisation de l'enfant se tranche de jour en jour : il franchit peu à peu l'intervalle qui sépare la motilité de la locomotilité : il ne s'agitera bientôt plus sur place comme une sensitive, rivé aux bras de sa mère ou de sa nourrice ; il va se porter lui-même dans les différents points de l'espace. Des émissions en quelque sorte végétatives de sa voix il va passer à la savante et expressive faculté du langage organisé, qui affranchit sa personnalité de celle des êtres qui l'entourent en lui fournissant les moyens de signifier ses besoins, ses plaisirs, ses peines, ses désirs, ses craintes, ses prières et ses injonctions. Rien d'intéressant comme d'assister aux premiers progrès de la marche et de la parole. Devant parler de ces derniers lorsque je traiterai la question du langage enfantin, je ne m'occuperai ici que des premiers.

« La locomotilité est l'expression la plus élevée du mouvement spontané des êtres (1). » Aussi les premiers essais de la marche, pour l'enfant, de même que pour les animaux qui ne possèdent pas la faculté de progression complète au moment de la naissance, offrent une matière inépuisable d'observations intéressantes. Je transcris ici quelques notes extraites d'un *Journal de deux Jeunes Chats*, que je publierai. Le petit chat qui vient de naître, peut se traîner, sinon marcher, et ses essais de progression sont peut-être bons à placer à côté de ceux de l'enfant.

Le second jour (12 mai), ils étaient en perpétuel mouvement, changeant de place sur le ventre de la mère ou à côté d'elle, ici donnant du front, là du museau, furetant, dégringolant, rampant l'un sur l'autre ou sous l'autre; mais leurs jambes titubantes s'aplatissaient sous le poids de leurs corps, et, quand ils avançaient de quelques centimètres, ils étaient rendus de fatigue; ils s'agitaient quelques secondes, et ne tardaient pas à se fixer l'un sur l'autre dans une immobilité complète.

Le 13 mai, quand la mère les laissait un moment seuls, ils tournaient, en gastéropodes assez rapides, l'un autour de l'autre, se hissant l'un sur l'autre, s'ils le pouvaient, manifestement heureux de leur contact mutuel, et de la chaleur qui en résultait. L'un d'eux me parut très-vif, entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Il cherchait un téton qu'il ne réussissait pas à

1. Houzeau, *Facultés des animaux*, p. 196.

trouver, et, pendant plus de dix minutes, il louvoyait, à côté de son frère, non sans lui donner quelques coups de patte, chaque fois qu'il se heurtait à lui. A dix heures du soir, la chatte fit une absence de cinq minutes. Pendant ce temps, le même chat fit trois fois le tour de son frère qui dormait : il cherchait sans doute le corps de sa mère, car il était encore en train de se démener, quand la mère revint.

(14 mai). Cela grandissait à vue d'œil et se fortifiait du matin au soir, du soir au matin. Le plus vif des deux s'était avancé jusqu'à l'un des coins de la boîte qui est leur nid.

(16 mai). J'ai remarqué chez le plus mou des deux, ou cru remarquer, l'apparition du jeu : couché, par hasard, sur le dos, il tricote avec ses quatre pattes, la bouche entr'ouverte, d'un air satisfait, et comme cherchant à toucher quelqu'un ou quelque chose. — Il est huit heures du soir. La fenêtre est ouverte, l'oiseau chante dans sa cage, nous parlons et rions autour de la boîte. Tous ces bruits exercent-ils quelque influence sur le sensorium de nos deux chats? Le fait est qu'ils s'agitent depuis plus d'un quart d'heure ; ils voyagent l'un sur l'autre, ils passent sur le ventre, sur les pattes, sur la tête de la mère. Cet exercice a duré vingt minutes. Le plus lourd, plus tôt fatigué, ou par hasard, a été le premier à reprendre le téton. Le retour de son frère au ventre maternel a été un voyage long et accidenté : il a été jusqu'à un coin de la boîte, il a fait presque entièrement le tour de sa mère, franchissant un étroit défilé formé par l'arrière-train de la chatte et la paroi de la boîte. Il est

retourné par le même chemin, il piétine le museau de s mère, qui lui donne deux ou trois coups de langue sur l tête, ce qui peut-être le détermine à téter.

(18 mai). La mère, se couchant en tourteau, pèse u peu sur le corps du plus vif, qui fuit, de la tête à l queue de la mère, avec une rapidité que je ne lui avai pas encore vue...

(2 juin). Leurs yeux se sont ouverts et ont vu clai progressivement, depuis le 20 mai. Ils distinguent ils connaissent leur mère, les personnes ; ils jouen déjà fort bien, se donnent des coups de patte à plat se font tomber, se lèchent, se roulent l'un sur l'autre L'un d'eux, avec ses quatre pattes toujours titubantes, a essayé de faire un saut en jouant.

(3 juin). Je les pose sur le parquet. Ils se mettent à trembler, effrayés, puis étonnés, du moins à ce qu'il m semble. Ils font sur place quelques mouvements d tête et de pattes très-incertains. L'un d'eux aperçoit s mère, à un mètre à peu près d'eux, sous une chaise, qu les regarde. Il va droit à elle, mais très-lentement et e titubant considérablement ; tout-à-coup il s'arrête : il entendu la voix de son frère, que ma main avait touch pour le tirer de son immobilité persistante ; il tourne l tête de notre côté, il me distingue, se retourne, et arriv à moi avec beaucoup plus de rapidité et d'assuranc qu'il n'en avait en allant vers sa mère : c'est que le che min vers moi était plus court et plus sûr. Je les remet dans la boîte, et ils recommencent à jouer avec entrain Celui qui n'avait bougé que faiblement sur le parque marche, et même saute beaucoup mieux que ce mati

Cette sortie paraît l'avoir excité à faire un effort, qui est un progrès.

Ils grimpent jusqu'à mi-boîte.

(4 juin). Quand ils sont à jouer, sous le ventre de la mère, c'est un mélange de pattes blanches, de nez roses, de petits yeux luisants, de queues battantes. — Je les ai mis sur mon lit. Ils y marchent beaucoup mieux que dans leur boîte, et surtout que sur le parquet. Ils étudient tout pendant quelques minutes, marchent, trottent, grimpent, redescendent, glissent, roulent. L'un d'eux, arrivé au bord du lit, a failli tomber : je l'ai retenu. Son frère, plus avisé, dans la même position, a penché sa tête, examiné, et, comme s'il se défiait d'un danger plus ou moins entrevu, il est revenu vite à la ruelle.

(11 juin). Ils auront un mois demain. Ils se tiennent plus fermes sur leurs jambes, plus redressées et plus agiles, quoique fléchissant encore sous leur poids. Ils sautent, s'élancent, essaient de grimper partout, le long du mur, le long des pieds du fauteuil; tous les coins de la chambre où est leur boîte et d'une chambre attenante à celle-ci, ont été visités, frôlés, grattés. Le monde est à eux : ils ont accompli les progrès les plus essentiels en moins d'un mois, tandis qu'il faut près de deux ans à un enfant pour faire des progrès analogues.

— Voici un petit enfant de dix mois, qui, depuis quelque temps, apprend à marcher. Ses premiers efforts ont été laborieux; quoiqu'on le tînt avec soin par la robe, il échouait souvent dans ses tentatives pour faire quelques pas sérieux; il lui arriva même plus d'une fois de rouler sur lui-même, et de pleurer. Assez longtemps il en est

resté à l'ABC de la marche, c'est-à-dire à piétiner sur place, comme un soldat novice à qui l'on enseigne à tendre en avant une jambe, puis une autre. Maintenant ses jarrets sont solidifiés, il sait faire sept ou huit pas sans broncher. Mais, comme il tourne la tête du côté de celui ou de celle qui le maintient debout! Il sent qu'il ne se tient droit que grâce à l'appui qu'on lui prête ; il se souvient de ses nombreuses chutes, ou, peut-être comme les chats mis pour la première fois sur le parquet, a-t-il un sentiment instinctif de la difficulté de son entreprise: quoi qu'il en soit, il montre souvent qu'il a peur. Mais, les succès et les encouragements aidant, il finit par oublier ses appréhensions, il s'échauffe, il s'égaie, et fournit quelques pas plus ou moins bien formés avec un entrain manifeste. Je n'oserais même pas nier qu'il ne s'éveille alors en lui quelque chose de semblable à de la fierté, au sentiment heureux de la difficulté vaincue. Il doit, en effet, avoir ce sentiment, et même accompagné d'une certaine exagération ; car il apprécie l'importance de ses efforts à la peine qu'ils lui coûtent, et la distance parcourue lui est connue par la comparaison des objets environnants avec ses propres dimensions.

L'éminent philosophe Herbert Spencer a donné une excellente explication de ces deux sortes de faits psychologiques. Il dit d'un côté : « Le sentiment d'effort qu'éprouve un enfant en soulevant un poids excède de beaucoup en intensité le sentiment d'effort qu'il éprouve à soulever le même poids avec les mêmes muscles trente ans plus tard. Dans l'âge mûr, une quantité égale de sensation a pour corrélatif une quantité

égale de mouvement produit. De même, ce rapport varie quantitativement, selon l'état constitutionnel. Après une maladie qui a causé de la prostration, le sentiment d'effort qu'on éprouve à soulever un membre est aussi grand que celui qui, en santé, accompagne une grande dépense de force. » Il dit d'autre part : « Les dimensions de notre corps (1) et les espaces parcourus par notre corps servent comme points de comparaison avec les dimensions environnantes, et nos idées de grandeur ou de petitesse se forment suivant que ces dimensions environnantes sont beaucoup plus grandes ou plus petites que les dimensions organiques. Par suite, la conscience du rapport donné de deux positions dans l'espace doit varier quantitativement avec la variation de la masse du corps. Il est clair qu'une souris qui doit parcourir plusieurs fois sa propre longueur, pour traverser l'espace qu'un homme traverse d'un pas, ne peut avoir la même conception de l'espace qu'un homme. Chacun peut suivre dans sa propre histoire mentale, de l'enfance à l'âge mûr, des changements quantitatifs dans ces rapports composés de coexistence. Les distances qui semblaient grandes à un enfant semblent médiocres à un homme, et des édifices qu'on trouvait importants par leur hauteur et leur masse, deviennent insignifiants. » Cela est si vrai, que, pour donner un exemple pris dans l'histoire de mes propres idées, j'ai peine à ramener mes souvenirs d'enfance aux proportions de mes sensations actuelles, à l'égard de cer-

1. H. Spencer, p. 207.
2. H. Spencer, p. 217.

tains lieux, de maisons, de places, de ponts, de rivières de collines, que je revois toujours avec mes yeux d'enfant, lorsque j'y pense à distance. Ainsi, l'effort et la distance qui équivalent à une vingtaine de pas ébauchés doivent souvent paraître considérables au petit enfant, et on comprend son effroi, avant de tenter cette aventure, et sa joie triomphante, après qu'il l'a faite avec succès.

Il en est de même de tous les efforts conscients que fait l'enfant, et que l'habitude transforme si promptement en actes réflexes. Je suppose que l'enfant, dont j'ai eu occasion de parler, qui, ayant saisi en même temps deux biberons, les soulevait tous les deux avec notre aide, pensait soulever deux objets d'un poids énorme. De même, lorsque, vers trois mois et demi, l'enfant commence à palper et à retenir les objets avec un peu moins de maladresse, il est évident que la joie de la difficulté vaincue se joint au plaisir qu'il a de les toucher et de les regarder. Il est un âge où, tenir une simple feuille de papier qu'on a désirée, et qui fait du bruit sous vos doigts frémissants, et qui s'étale toute large sous vos yeux ébahis, doit être considéré comme une prouesse accomplie. Un des triomphes les plus vivement ressentis par l'enfant est, plus tard, de pouvoir imiter avec une lointaine ressemblance quelques-uns de ces mots que ses éducateurs lui répètent avec tant de patience, et que, malgré la vive impressionnabilité de son cerveau, il se fatigue tant lui-même, non pas à graver dans sa mémoire, mais à fixer sur ses organes vocaux si rebelles. Aussi, quand il est parvenu à les prononcer tant bien que mal,

il prend bien sa revanche, et il s'en assourdit avec un plaisir qui paraît toujours nouveau.

A un an, l'enfant commence à *marchoter*, à se *lâcher*, d'une personne à l'autre, à ne plus craindre autant les chutes, et à les parer en s'appuyant des mains à terre : bien plus, le rôle de quadrupède ne lui paraît pas à dédaigner, puisqu'il lui est utile. Il est curieux à voir, s'appuyant du ventre contre une chaise ou un banc, et restant des demi-heures dans cette station verticale, rangeant et dérangeant ses jouets, faisant ses petits repas avec les mets qu'on lui donne, jouant avec le chien ou le chat qui veut bien se laisser torturer, se retournant du côté des personnes présentes, leur tendant les bras avec une mimique sérieuse, si elles s'éloignent ou refusent de lui apporter un objet montré, se tournant et retournant au gré de ses impressions mobiles, faisant avec précaution et en se cramponnant, le tour de la chaise ou du banc, se baissant avec les mêmes précautions pour s'asseoir par terre, et puis se relevant avec un peu plus de peine, enfin livrés à lui-même, et n'ayant presque plus besoin de personne pour se mouvoir à volonté et se tenir dans la position la plus naturelle à l'homme. Encore quelques mois, quelquefois quatre ou cinq, quelquefois deux ou trois, et le petit être avancera tout seul, avec cette démarche boîteuse et empêtrée, qui lui fait lever les genoux avec un visible effort, comme s'il traînait des souliers de plomb à ses pieds.

Vers cette époque de quinze mois, l'enfant exécute, avec une adresse et une précision relativement considérables, quantité de mouvements appris ou perfectionnés.

On peut juger des immenses progrès accomplis, par le petit nombre d'actes que je vais citer. La tête se lève ou s'abaisse, penche à gauche, à droite, en arrière, s'immobilise par la tension du cou, se secoue pour dire *non*, se balance de haut en bas pour dire *oui*, frétille dans la joie ou dans l'épanchement de tendresse, s'enfonce dans les épaules ou se cache dans les mains pour jouer, dodeline gracieusement au milieu des caresses, et se mutine drôlement pour exprimer l'espièglerie. L'oreille et l'œil se sont accommodés aux distances : l'oreille se tend avec célérité vers le point d'où le son provient : elle entend plus de choses, sait quelquefois ne se prêter qu'aux sons qui lui plaisent, les écouter, les appeler, et se fermer à certains autres : elle connaît un grand nombre d'êtres et d'objets aux bruits qu'ils produisent. L'œil a acquis un riche ensemble d'adaptations : l'aveugle de Cheselden est très-avancé déjà dans l'éducation double et réciproque de la vue et du tact. Cet œil n'a plus l'expression vide d'autrefois : il plonge parfois son regard dans l'intérieur de la personne, il se meut avec une rapidité électrique à toutes les impressions venues de l'extérieur quelles qu'elles soient : il exprime avec force et délicatesse les diverses nuances de la pensée, du sentiment et de la volonté : il sait qu'il les exprime, et il les exprime intentionnellement de temps à autre. Il y a quelque chose de grand et de respectable, pour ainsi dire, dans l'étonnement heureux que cause à cet œil la découverte d'un fait nouveau, et surtout dans cette attention confiante et soutenue qu'il prête aux moindres paroles, aux moindres gestes, aux moindres regards de la personne qui parle.

Le rire et les pleurs, aussi fréquents qu'il y a quelques mois, sont plus souvent et plus complétement expressifs; ils le sont avec intention, quoiqu'ils n'expriment pas toujours les sentiments, et surtout les nuances de sentiment, qu'ils sont destinés à traduire plus tard.

Quant aux progrès accomplis par la main, cet organe humain par excellence, ils échapperaient en grande partie à l'analyse de l'observateur, qui voudrait les enregistrer; car les mouvements presque tous compliqués, et si délicatement combinés, qu'elle exécute, représentent des efforts et des acquisitions, des perfectionnements accumulés pendant de longs mois, et d'heure en heure. Elle palpe déjà avec une certaine sûreté d'analyse et d'appréciation ; elle mesure souvent l'effort à faire à la nature de la difficulté connue ou induite; les doigts toujours agités, souvent se recourbent pour apprécier le poli ou la rugosité des objets, pour discerner en les effleurant leur degré de chaleur. Le poing ne se ferme plus avec une indifférence automatique : il exprime la colère, il marque l'intention de frapper, de battre ou de masser; souvent l'index en émerge, et le bras se tend en avant pour montrer ou nommer les choses : les doigts se détendent, et la main se renverse et s'agite gracieusement pour saluer, énergiquement pour repousser ce qui gêne ou déplaît. Enfin elle prend, retient, soulève, porte des fardeaux appropriés aux forces ou aux besoins de l'enfant; elle est maîtresse des jouets qui composent ses trésors ; et, progrès qui n'était ni le plus facile ni le moins précieux, elle apporte tant bien que mal à sa bouche, deux instruments essentiels, la cuiller et le verre.

# CHAPITRE V

## MOTRICITÉ VOLONTAIRE.

La volonté, chez le petit enfant ou le jeune animal, comporte du plus et du moins. Qu'est-elle au début? Simplement une appétence automatique, irrésistible, absorbante, qui concentre en elle toute la personnalité naissante, sous la forme d'un désir bientôt faiblement conscient. Ce désir est caractérisé par deux tendances en sens contraires, celui d'atteindre, de ressentir, de s'incorporer des impressions bienfaisantes, et celui d'éviter, d'éloigner des impressions désagréables. Cette double tendance est nécessairement en rapport de développement avec l'état des facultés et la nature des besoins de l'animal nouveau-né. Elle se rapporte presque exclusivement à l'instinct de se nourrir, de se réchauffer, de se mouvoir ou de reposer librement.

Les poussins se mettent à becqueter et à gratter la terre, à peine au sortir de la coquille; les canards couvés par des poules se jettent à l'eau dès qu'ils peuvent l'apercevoir. J'ai fait une expérience concluante sur ces deux espèces de volatiles. J'ai pris dans mes mains un jeune poulet âgé de trois jours, que je réchauffais de

mon haleine et flattais avec la main, pendant que ses camarades trottaient dans la cour cherchant leur nourriture; il me fut impossible de l'empêcher de piailler en poussant la tête et les ailes en avant, du côté où les autres s'agitaient : il se mit quoique tenu, à frapper le sol avec son bec. Un petit canard, qui avait déjà fait connaissance avec l'eau, me fournit une expérience analogue : l'ayant posé dans le creux de ma main, je lui lissais le duvet de la tête, et cherchais à le retenir par mes caresses, à deux pas d'un ruisseau où il venait de barboter; il me fut impossible de le garder en repos, tant que je ne tournai pas le dos au ruisseau; il fit alors attention à la douce chaleur de ma main et se laissa vaguement apprivoiser par mes caresses : il cessa de *désirer* l'eau.

J'ai vu de jeunes mouches nouvellement écloses dans un fumier, y retourner avec une obstination fatale, aussitôt que j'avais cessé d'agiter une branche au-dessus des détritus où elles faisaient leur repas, et même chercher à s'y reposer pendant que je faisais cette opération.

J'ai déjà noté l'agitation fiévreuse de mes deux petits chats, lorsque le premier ou le second jour, ils cherchaient les tétons de la mère, ou que, la mère absente, ils cherchaient la chaleur de son corps, et tournaient l'un autour de l'autre, passaient l'un sur l'autre, jusqu'à ce que, las d'efforts et à bout de désir, ils se contentaient de leur chaleur mutuelle, et s'arrêtaient collés l'un à l'autre. Voilà la volonté dans sa tendance appétitive.

Quand je retournais sur le plat de ma main des petits chiens nés d'un jour, afin de constater leur sexe, cette po-

sition anormale et cette contrainte musculaire excitaient chez eux le désir instinctif et violent de s'y soustraire, et les efforts instinctivement adaptés à ce besoin.

Un papillon, sorti de sa chrysalide depuis deux heures, et dont les ailes molles commençaient à atteindre leur largeur normale, les agita violemment avec des efforts maladroits pour s'envoler, au passage d'un bourdon qui le heurta assez lourdement dans son vol ; quelques instants après, je lui pinçai et tirai très-doucement l'une des ailes, et aussitôt il voleta dans mes doigts, ce qui le fit tomber sur le sol : dans les deux cas, il cherchait instinctivement à défendre son indépendance et à échapper à des sensations nuisibles.

Mes petits chats, lorsque la mère appuyait sur eux et leur pressait le corps, qu'elle les laissait seuls, qu'elle leur faisait la toilette à coups de langue peu modérés, quand ils cherchaient trop longtemps un téton sans le trouver, ou qu'ils se gênaient mutuellement dans cette laborieuse recherche, quand je les prenais trop vivement, ou que je les renversais dans ma main, poussaient leur *mi* significatif, et manifestaient le désir, accompagné d'efforts appropriés, de se soustraire à cette gêne, de satisfaire ce besoin, de terminer cette incertitude fort désagréable pour eux. Ce sont là des exemples de volonté caractérisée par des mouvements de répulsion.

L'enfant nouveau-né manifeste d'une manière identique ses impulsions irrésistibles par certains mouvements ayant un but déterminé et dont certaines sensations sont naturellement le *processus* initial. Quand le besoin de la faim ou du sommeil se fait sentir, quand

des impressions tactiles excitent désagréablement son *sensorium*, quand on emprisonne ses jeunes organes faits pour le mouvement et l'extension libre, quand ses coliques ou différents états douloureux de ses viscères intérieurs le reprennent, il exprime le désir soit de téter, soit de dormir, soit d'échapper à la contrainte ou à la douleur, par ses efforts convulsifs et par ses cris. Tous ces mouvements, comme les mouvements analogues que nous avons observés chez les jeunes animaux, sont évidemment automatiques et instinctifs : il n'y a rien d'appris, dans le sens absolu du mot, dès les premières heures. Mais qui oserait soutenir qu'il n'y a pas déjà une participation de la conscience, dans un degré utile à la direction et au perfectionnement de cette activité organique ? Le contraire est prouvé par les progrès que l'enfant fait presque immédiatement dans la succion, et ensuite dans la recherche du mamelon, et qui ne peuvent pas s'expliquer par le développement simple et brut des organes ; il est prouvé par le désir, croissant de jour en jour en force, de téter, résultat d'expériences accumulées et coordonnées, et par les développements de l'intelligence correspondant aux développements de la sensibilité, que l'on peut constater avec évidence chez un chien ou un chat, âgés de dix ou douze jours, et avec plus que de la probabilité chez un petit enfant âgé d'un mois.

Contentons-nous d'interpréter les faits dominants, irréfragables, et menons au pas de course cette étude des phénomènes enfantins, qui devra se faire du jour au jour, de détail en détail, avec une rigueur systématique.

Lorsque l'enfant est entre deux et trois mois, personne ne sera assez téméraire pour reconnaître en lui une volonté s'exerçant avec les mêmes caractères d'intensité, sinon de précision, et surtout d'abstraction, que chez l'adulte. Mais il veut, déjà, énergiquement.

Une petite fille de trois mois, à qui l'on avait donné l'habitude de la bercer pour l'endormir, se réveilla pendant une courte absence de sa nourrice, qui était allée faire une commission chez un voisin. Son absence avait duré un quart d'heure. Elle retrouva l'enfant dans un véritable accès de désespoir; son visage était d'un rouge cramoisi, et ses yeux pour la première fois mouillés de larmes; elle criait à être entendue à cinquante pas. La bonne se hâta d'approcher du berceau, et de présenter le sein à l'enfant; celle-ci n'eut pas d'abord l'air de s'en apercevoir, elle cria de plus belle, et de ses petites mains parut repousser la nourrice. Il fallut à cette dernière plus de dix minutes de caresses, de tendres appels, de chansons, pour calmer l'enfant et la décider à téter: mais, comme elle venait de satisfaire son appétit, juste au moment où la nourrice s'était absentée, elle ne resta pas au sein plus de six ou sept minutes; à peine l'eut-elle lâché, que son front se plissa, ses yeux se voilèrent à demi sous les paupières contractées, sa bouche grimaça, et, sans motif apparent, elle recommença à pleurer. La nourrice se demandait si l'enfant n'était pas indisposée; mais tout à coup, en tournant machinalement les yeux du côté de son lit, elle aperçut, tout au pied du lit, une certaine quantité de platras provenant d'un trou qui s'était fait au plafond de la chambre. Elle fut tout ahurie

de la découverte; mais il fallait avant tout s'occuper de l'enfant, qui continuait à pleurer et à se tordre convulsiment; ses pensées revinrent à leur premier objet, et elle se dit : « A coup sûr, l'enfant a été effrayée par le bruit que la chute de ce lambeau de plafond a dû faire, et c'est la peur qui la faisait tant pleurer. » Elle embrassa l'enfant à plusieurs reprises, la câlina, et se mit bientôt à la bercer pour l'endormir. Les pleurs de l'enfant, ses cris, son air désolé, se calmèrent par degrés en trois ou quatre minutes, et elle s'endormit d'un sommeil bienheureux. Aussitôt qu'elle la vit en repos, la nourrice, qui était seule dans la maison, s'occupa d'enlever les débris qui encombraient les abords de son lit, et elle descendit les jeter dans la cour. Un voisin du rez-de-chaussée avait entendu le bruit peu considérable que le platras avait fait en tombant, il avait vu aussi la nourrice sortir et la croyait avec l'enfant; il lui raconta que ce bruit s'était produit presque immédiatement après sa sortie. Ce n'était donc pas la peur qui avait fait si longtemps pleurer l'enfant, mais le bruit l'avait réveillée en sursaut, elle s'était trouvée seule, ayant besoin de dormir; elle s'était d'abord chagrinée, puis désolée, puis irritée, de ne pas se sentir bercée comme d'habitude avant de s'endormir; la nourrice était survenue au dernier moment de cette fureur, qu'elle avait eu tant de peine à apaiser, n'en connaissant pas la véritable cause. Elle comprit aussitôt son erreur, et, me racontant l'aventure, elle dit: « j'avais donc fini par où j'aurais dû commencer: c'est que les enfants sont entêtés, monsieur, dans toutes leurs habitudes ! »

Qui n'a pas élevé ou vu élever des enfants peut seul ignorer l'ennui caractéristique, les scènes de colère, les cris, les trépignements, dont le débarbouillage est l'occasion. Ils ne veulent pas se laisser toucher par l'eau même attiédie. Les mêmes scènes se reproduisent chaque jour, pour certains enfants, quand on ne s'y prend pas adroitement pour les glisser endormis dans le berceau. J'en ai connu un qui, à l'âge de quatre ou cinq mois, nécessitait l'emploi de plusieurs personnes pour être couché : une jambe enfoncée, l'autre sortait; on devait tenir une main, pour couvrir l'autre (on était obligé de l'emmailloter, pour qu'il ne s'écorchât pas le visage en dormant); et c'étaient des cris, des hurlements, des contorsions d'exorcisé. Quand il eut six mois, sa mère, voulant éviter le retour presque quotidien de ces scènes désagréables pour l'enfant comme pour elle-même, se décida à le déposer sur son lit pour l'y laisser dormir une heure ou deux dans l'après-dîner. Mais ce furent alors des colères bien plus terribles, quand on le remettait dans son berceau : le lit l'avait gâté, il ne voulait plus du berceau; on dut lui permettre le lit autant que cela était possible, et l'on s'habitua à ne le rendre à son berceau que le soir, après l'avoir profondément endormi sur les bras, et en prenant des précautions infinies. Se réveillait-il, la lumière vacillante et adoucie de la veilleuse, dont la sensation s'était fortement associée dans son esprit à l'idée et au besoin du sommeil, avait sur lui cette influence bien constatée de l'empêcher de crier et de l'inviter à se rendormir, quoique dans son berceau.

J'ai revu cet enfant, quand il avait à peu près un an. Fort entêté, *volontaire*, comme disait sa nourice, pour cinq ou six détails importants de sa vie d'enfant, il était, en général, d'une humeur gaie et même facile. Quelque personne qui lui sourît, il lui répondait par un sourire ; il était à l'aise sur les genoux de tout le monde, avait appris à *n'essuyer* les baisers de personne, restait des heures entières à se laisser amuser chez des voisins, ou même chez des étrangers qu'il voyait pour la première fois. Mais il ne fallait pas que sa mère et sa nourrice fussent là, quand on le prenait sur les genoux, pour qu'il y restât tranquille ; dès que l'une ou l'autre paraissait, il lui souriait de loin, lui tendait les bras, et faisait des efforts pour descendre, si elle ne venait pas le chercher, ou si on ne l'apportait pas vers elle ; on le laissait faire quelquefois, on lui laissait croire qu'il échappait à la personne qui le tenait, et on le déposait à terre : alors il s'asseyait, et par toutes sortes de mines provoquantes, il invitait *ma ma ma* (c'était le nom commun à la mère et à la nourrice), à venir le rejoindre. Si l'on tardait trop, il se mettait à quatre pattes, et poussait en avant, s'aidant des genoux, et quelquefois du ventre. C'était un agréable entêtement, dont il riait comme les autres. Le matin, quand sa mère l'avait fait déjeuner, il était porté sur le lit du père, où il faisait mille jeux et mille espiégleries, se tournant et retournant, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, enfonçant la tête dans le coussin, se glissant sous les draps dans toutes les directions, se tordant comme un serpent, avec des cris d'oiseau, et des éclats de rire déjà bien accen-

tués. Cette fête matinale était pour lui chose due. Si, le déjeuner pris, sa mère tardait trop à l'emporter dans la chambre voisine, même quand il n'entendait pas la voix de son père, il criait: *papa*, et, si l'on n'avait pas l'air de comprendre ses gestes et ses mines cependant très-éloquents, il mêlait bientôt des cris furieux et des sanglots aux sons hurlés plutôt que prononcés de *papa*.

Une petite fille, maintenant grandelette, et d'une amabilité et d'une douceur extraordinaires, a été bien difficile à élever, me disait sa grand'mère, qui en savait quelque chose. Jusqu'à l'âge d'un an, on avait toutes les peines du monde à la mettre dans son berceau. Le moindre mouvement l'éveillait, quand, après avoir longtemps épié le moment favorable, on s'enhardissait à la poser dans son berceau : si elle ne s'éveillait pas pendant ce mouvement, elle criait, comme un automate mû par un ressort, et toute endormie encore, au contact odieux de ce berceau : ses cris inconscients la réveillaient aussitôt, et il fallait la reprendre, si on voulait éviter des larmes et des cris qui faisaient toujours craindre à sa mère pour sa santé. Même difficulté pour lui faire prendre des bains cependant très-nécessaires. Elle se raidissait comme un ver, me dit sa grand'mère, elle poussait des *cris de feu ;* on s'y prenait de toutes les façons pour la décider à rester dans la baignoire : on faisait semblant de s'y mettre avec elle, on apportait là ses plus chers jouets, on tapotait sur l'eau en riant, on y plongeait son bras, et on restait accroupi à côté d'elle, quelquefois très-longtemps, avant que la douce température de l'eau l'eût calmée. Mais il ne fallait pas avoir l'air de bouger, quand

elle était s'oubliée à trouver l'immersion agréable : elle jetait les hauts cris au moindre mouvement. A deux ans, mais peu à peu, et, grâce au développement de la raison, à l'expérience qui lui a fait juger le sommeil agréable dans son petit lit, et le bain agréable quand elle y a passé quelques secondes, au désir de paraître sérieuse et obéissante, et de ne pas faire de la peine à sa mère, elle est arrivée à se laisser coucher sans trop de difficulté, et, si elle fait quelquefois la grimace ou laisse perler quelques larmes en entrant dans le bain, cela ne tire plus à conséquence.

Encore un exemple pris dans la période parlante. Juliette a vingt-deux mois. Sa mère lui a défendu de toucher aux fleurs de la fenêtre; on lui permet seulement de les arroser avec un petit arrosoir d'enfant. Elle s'acquitte de cette besogne avec un zèle qui n'a d'égal que sa maladresse. Mais il faut qu'elle en demande l'autorisation à sa mère : les fleurs seraient noyées chaque jour, si on l'écoutait. Quand elle a désobéi, c'est la bonne qui arrose les fleurs. Aussi l'entend-on répéter plusieurs fois par jour : « petit fille biè sâ, rosé fleu. » L'autre jour sa mère était au salon avec quelques dames, et l'enfant avait un moment disparu avec ses jouets. Elle revint après dix ou douze minutes d'absence : sa robe et son tablier étaient littéralement imbibés d'eau. « Petit fille biè sâ, rosé fleu », furent ses premiers mots en entrant. On ne s'aperçut pas tout d'abord de l'état dans lequel elle s'était mise, et ce ne fut qu'en l'embrassant qu'une dame le remarqua. La mère se précipita dans la chambre voisine : l'eau coulait partout. Voici ce qui

était arrivé : comme Juliette avait été désobéissante table, on l'avait punie en lui défendant d'arroser le fleurs, et on avait même caché son petit arrosoir. Mai la tentation avait été plus forte que la crainte d'être ré primandée en désobéissant une seconde fois. Elle avai pris l'arrosoir de la bonne, elle avait essayé de le rempli en ouvrant le robinet de la fontaine, et elle n'avait réus qu'à produire une inondation, dont sa robe avait ét atteinte. Sa déconfiture était si grande, et elle parut humiliée, que sa mère ne la gronda qu'en riant. Ell aurait peut-être aimé mieux être grondée que moquée Le soir en soupant, elle dit à son père : « petit fille ve pa êt sà, non, plu sâ ; pâque veu plus rosé fleu ; veu plu tout mouillée. » Le fait est que le lendemain matin, l bonne ayant pris l'arrosoir, la petite la regarda san manifester aucune envie de l'imiter ; la bonne lui mit so petit arrosoir dans les mains ; Juliette le jeta, en disant « pas sâge rosoi, pas sâ, mouillé petite, plu rosé fleu. Mais sa résolution ne tint pas à la vue des blancs petit filets d'eau qui s'échappaient par les cent trous de l'ar rosoir de la bonne. « Petit fille, biè sâ, rosé fleu », dit elle, et elle ramassa son petit instrument.

Il n'est pas un des exemples énumérés ci-dessus, qu ne montre que, soit sous forme de désir automatique, so sous forme de désir conscient, ou de détermination volon taire, l'action est toujours, chez l'enfant, subordonnée a sentiment. Ce qu'il veut, c'est ce qui lui plaît actuelle ment ou qui lui plaît par souvenir ; ce qu'il ne veut pas c'est ce qui lui déplaît ou lui a déplu. Il n'en est pa autrement, quoi qu'il en pense, de la volonté chez l'hom

me. C'est une vérité qu'il est utile de mettre en relief. Aristote l'avait nettement exprimée, il y a des siècles, et elle a peut-être été trop négligée par les psychologues modernes. « Le point le plus important, dit-il, par rapport à la vertu, est, ce semble, qu'on aime ce qui doit plaire, et qu'on haïsse ce qui est digne d'aversion ; car ces sentiments s'étendent sur l'existence tout entière, et ont une grande influence sur la vertu et le bonheur de la vie, puisqu'on préfère ce qui donne du plaisir, et qu'on fuit ce qui cause de la peine (1). » La volonté est toujours déterminée par un sentiment, qu'il soit ou non clairement aperçu par la conscience : pour influer sur nos déterminations, il faut que l'idée, qui est un motif d'action, se transforme en mobile, c'est-à-dire en force excito-motrice. « Le jugement le plus évident, s'il laissait notre cœur sans émotion, ne parviendrait pas à triompher de la plus faible passion. C'est là une vérité d'expérience. Rousseau nous la rend sensible, quand il nous représente le froid et impassible Volmar, vaincu, dans son âge mûr, par une légère fièvre d'amour, qui surpassait à peine la chaleur de l'amitié, et ne pouvant trouver, dans les conseils de sa raison, assez de force pour renoncer à un mariage qu'il regardait comme une imprudence (2). » Cette influence directe et toute-puissante de la sensibilité sur la volonté, ne doit jamais être oubliée par quiconque prétend donner une sage direction à ses propres facultés, ou à celles des personnes dont l'éducation lui incombe.

1. *La Morale*, traduction Thurot, p. 449.
2. Gibon, *Cours de Philosophie*, T. I. p. 311.

Qu'est-elle donc cette volonté, que l'on proclame le plus bel apanage de l'homme, ce gouvernail de son activité, cette ancre de salut de sa moralité? Elle est tout autre chose que ce que le vulgaire et les philosophes, j'entends les philosophes non physiologistes, ont pensé. Ce qu'elle est, MM. Vulpian, Herbet Spencer, Luys, etc. vont nous le dire.

« Les volitions sont donc des manifestations exclusivement cérébrales. C'est bien du cerveau que part l'incitation primitive dans les actes dits volontaires ; et, de même qu'il se passe plusieurs phénomènes successifs dans le mécanisme de la sensibilité, à partir de l'impression jusqu'à la transformation en sensation et à l'élaboration cérébrale de cette sensation, de même il y a, dans le mécanisme du mouvement volontaire, plusieurs phénomènes successifs. En premier lieu, il y a volition, mais ce n'est pas cette manifestation de l'activité cérébrale qui met en jeu le nerf moteur. La volition fait entrer en activité les diverses parties de l'encéphale d'où doit partir l'excitation coordonnée nécessaire à l'exécution du mouvement voulu. Cette excitation est transmise aux divers points de la moelle épinière d'où naissent les nerfs destinés à agir, puis ces nerfs sont excités et déterminent, à leur extrémité périphérique, la contraction des muscles qui vont exécuter le mouvement (1). »

La localisation de la volonté dans le cerveau est donc un fait indiscutable; mais à quels enchaînements de phénomènes cérébraux donne lieu la production d'un acte volontaire?

1. Vulpian, *Physiologie du système nerveux*, p. 684.

1° « Dans sa phase préparatoire ou d'incubation, le processus de la volonté n'est autre chose que la période ultime, plus mûrie, plus avancée, d'une opération antérieure du jugement. La personnalité humaine a été saisie par l'arrivée de l'incitation émanée du monde extérieur, elle est devenu participante, elle s'y est associée, et, de ce conflit intime est résulté un véritable rayonnement automatique intra-cérébral qui a suscité l'apparition d'une série d'idées secondaires agglomérées. Mais les choses n'en sont pas restées là; cette personnalité intime, par cela même qu'elle a été saisie, que sa sensibilité a été touchée d'une manière quelconque, en vertu des forces qui vibrent à l'état latent en elle, cette personnalité a réagi, elle a été émotionnée suivant le sens de ses affinités les plus profondes, et, fatalement, cette période réactionnelle se traduit par une appétence inconsciente vers tel ou tel autre objet déterminé, et par un effort répulsif vers tel ou tel autre. Le désir, l'attraction, l'aversion, l'éloignement, sont donc les modalités nouvelles qui éclatent nécessairement dans le *sensorium* par le fait naturel du cours des choses, et qui deviennent ainsi les éléments primordiaux destinés à constituer un processus d'activité volontaire.

2° « De là, comme conséquence naturelle, on arrive à dire que l'acte de motricité volontaire qui se développe dans les régions psychiques, n'est qu'un fait subordonné, un phénomène secondaire, résultat direct du choc de la sensibilité en émoi, et de la réaction spontanée du *sensorium*. La motricité n'est donc physiologiquement que la sensibilité transformée. C'est dans ce conflit intime

où la personnalité humaine impressionnée est saisie que l'incitation volontaire prend vie ; c'est à la suite de cette réaction de la sensibilité, qu'elle émerge, comme une conséquence naturelle et comme une force vive en évolution ; c'est comme un processus excito-moteur irradié des régions sensitives, de l'axe spinal vers les régions antérieures, qui progresse *motu proprio*, se développe, s'amplifie, se perfectionne fatalement tout le long de son parcours, et s'épanouit, dans sa dernière période en manifestations motrices coordonnées, satellites fidèles des incitations sensitives qui lui ont donné naissance (1).

Dans la plupart des circonstances, le processus d'émission extérieure de l'émotivité du *sensorium* s'opère au dehors d'une façon rapide et instantanée. « Dans une foule d'autres circonstances, la décharge ne se fait pas d'une façon rapide et immédiate ; il y a en quelque sorte *macération à froid* de l'impression incidente dans la trame du *sensorium*, en vertu de laquelle cette impression est mûrie et modifiée par l'action même du milieu où elle séjourne. Lorsqu'en effet nous avons besoin de réfléchir, de mûrir un projet, avant de prendre une résolution, l'idée-mère, l'incitation première n'est pas arrivée dans le *sensorium* sans éveiller une foule de réactions ambiantes... Bien plus, les idées d'autrui, sous forme de conseils oraux, de conseils écrits, et d'impressions auditives et optiques interposées par l'intellect, sont venues se mettre de la partie, se grouper autour de l'incitation primordiale, et apporter un poids

1. Luys. *Le cerveau et ses fonctions*, p. 252 à 255.

nouveau à l'opération en train de s'effectuer. Ces réflexions, qui sont soit puisées en nous-mêmes, soit inspirées par le milieu ambiant, se convertissent alors en motifs ou en pensées agglomérées, destinés à influer sur la direction du processus volontaire et à diriger sa route. C'est la sensibilité donc qui, d'une façon constante, est en émoi au début de toute activité volontaire qui se développe ; c'est elle qui s'érige, qui suscite les opérations du jugement et de la réflexion. C'est elle qui, partout présente, partout vibrante, inspire nos paroles, nos écrits, nos actes, et, quelle que soit la puissance des motifs destinés à la solliciter dans un sens opposé à ses inclinations intimes, suit ses appétitions fatales vers ce qui lui convient, ce qui lui agrée, et s'éloigne de ce qui lui répugne » (1).

L'opinion exprimée ci-dessus sur l'évolution du processus volontaire est ni plus ni moins que la négation de la liberté volontaire. Si ces théories sont vraies, l'homme qui a si longtemps refusé le libre arbitre aux animaux, devra reconnaître qu'il n'est pas lui-même aussi libre qu'il se l'était figuré. Or, ces théories risquent fort d'être fondées, car elles sont de nos jours défendues par une légion d'intelligences supérieures, et, entre autres, par l'Aristote de notre époque, Herbert Spencer.

« Que chacun ait la liberté de faire ce qu'il désire faire (supposé qu'il n'y ait pas d'empêchement extérieur), c'est ce que tout le monde admet... Mais que chacun ait la liberté de désirer ou de ne pas désirer, ce qui est

1. Luys. *Le cerveau et ses fonctions*, p. 252 à p. 255, passim.

la proposition réelle impliquée dans le dogme du libre arbitre, c'est ce qui est en désaccord avec la perception interne de chacun, aussi bien qu'avec le contenu des précédents chapitres. De cette loi universelle que, toutes choses égales, la cohésion des états psychiques est proportionnée à la fréquence avec laquelle ils se sont suivis l'un l'autre dans l'expérience, résulte comme corollaire inévitable que toute action quelconque doit être déterminée par ces connexions psychiques que l'expérience a engendrées, soit dans la vie de l'individu, soit dans cette vie générale antérieure dont les résultats accumulés ont passé dans sa constitution à l'état organique. »

La conclusion de toutes ces savantes théories, est, à l'égard du sujet qui nous occupe, que si, selon l'opinion d'Aristote, la vertu, de même que le bonheur, est affaire d'habitude, c'est-à-dire de sentiments accumulés dans le *sensorium*, la période infantile n'est pas la moins importante au point de vue de ces prédispositions acquises qui doivent alimenter l'activité volontaire toute la vie durant. C'est à nous, gardiens et éducateurs de l'enfant, à entourer sa naissante personnalité d'impressions saines et heureuses, et à éloigner d'elle, autant qu'il est en nous, les impressions tristes et nuisibles. De cette façon, et de cette façon seulement, nous pouvons avoir prise indirectement sur sa volonté.

## CHAPITRE VI.

### Facultés intellectuelles. — Conscience. — Attention

*Conscience.* — Notre mémoire, le premier langage, ne sauraient rien nous révéler sur le nombre et la nature des idées dans le petit enfant. Les hommes doués de la plus heureuse mémoire croient à peine reconnaître quelques-uns des souvenirs de l'âge de trois ou quatre ans. Ces souvenirs, sans liaison, sans précision, sans certitude, ne peuvent fournir aucun renseignement utile à notre psychologie. Quant aux expressions plus ou moins conscientes du langage naturel, aux gestes, aux cris, aux sons inarticulés, il ne faut les interpréter qu'avec la plus scrupuleuse réserve. Il faut se garder d'attribuer à des mouvements mécaniques et à des actes purement réflexes une signification qu'ils n'ont pas, et ne pas perdre, en se hâtant de généraliser, le bénéfice des rares observations qu'on a pu faire sur cette délicate et complexe matière.

Voici un enfant de trois jours : il tette depuis un quart d'heure, les yeux ouverts, immobiles, stupides : il ne voit rien, car j'ai beau agiter devant ses yeux, en haut,

par côté, mon doigt, une poignée de canne en métal un ruban rouge, bleu, vert, blanc, ou jaune, une allumett enflammée, un miroir exposé aux raisons obliques d soleil, son œil ne sort pas de son immobilité atone e indifférente : je ne remarque d'autres mouvements dan les paupières que ceux qu'y détermine de temps à autr le contre-coup de la succion. Je passe sur les joues, su le lobe de l'oreille, sur le nez, tantôt mon doigt, tantô les barbes d'une plume : pas de mouvement indiquan une sensation de contact nettement perçue. Je parle très haut, je crie : rien ne témoigne de sensations auditives Toute l'activité psychique est-elle concentrée dans cett agréable occupation de téter, qui procure au petit enfan une série presque continue de petites sensations délicieu ses, dont il a conscience ; ou peut-être au milieu de ce acte, en grande partie automatique, la conscience elle même des sensations affaiblies par leur répétition s'est elle évanouie, et l'enfant fonctionne-t-il sans s'en douter dans une sorte d'ivresse endormie ? J'opère un change ment dans cet état physique et moral. Je prie sa bonn de lui retirer le sein : l'enfant continue cinq ou six secon des les mouvements de succion, puis son front se plisse sa lèvre supérieure se relève et se recourbe, sa lèvr inférieure s'abaisse et se crispe, sa bouche s'ouvre, et i crie. On peut ne voir dans ces modifications physiologiques que des mouvements inconscients amenés par la privation d'une nourriture qu'on était en train de prendre : mais il y a au moins aussi un acte de conscience qui a révélé la cessation des sensations de contact et de saveur, et un autre acte de conscience qui équivaut

à la production d'une émotion désagréable, ou à la privation ressentie d'un bien-être occasionné par les sensations susdites. Mais il y a plus encore : l'enfant, tiré du sein, continue à vide les mouvements de succion, et il cesse bientôt ces mouvements : croit-on que ce soit simplement un arrêt automatique produit sur les lèvres par l'absence de l'objet sur lequel s'opérait la succion ? Je ne le crois pas : la preuve qu'il s'ajoute à tous ces mouvements mécaniques quelque chose de la conscience, c'est que l'enfant cesse bientôt de geindre, en reprenant le mamelon ; par degrés sa figure malheureuse se calme, et le voilà de nouveau grave et appliqué, d'un air indifférent à tout le reste, à cette succion qu'il opère en automate de temps en temps réveillé par un ou quelques chocs de conscience rapides. « Ses appétions organiques sont flattées par le lait qu'il suce, et il se nourrit organiquement comme une cellule organique qui emprunte au milieu ambiant les matériaux qui lui agréent (1). » Cela est vrai, je le suppose, en général, mais avec leur part faite aux aperceptions de la conscience soit réflexe, soit spontanée.

Je parlerai aussi d'une petite fille nouveau-née. Dès la fin de la première semaine, ses yeux, encore ternes et peu mobiles, sortaient souvent de cette fixité qui fait ressembler le nourrisson à un vieillard idiot ou à un aveugle. Ils prenaient des mouvements rotatoires, comme pour chercher à voir, mais ils ne tardaient pas à rentrer dans leur immobilité béante. Quand une per-

1. Luys, le *Cerveau et ses fonctions*, p. 101.

sonne parlait ou que certains objets faisaient un grand bruit, il y avait comme de l'étonnement et de l'attention, et comme une direction intentionnelle, dans leur regard. Les objets brillants ou agités les faisaient mouvoir. L'enfant suçait, mais sans persistance, tous les objets, autres que le mamelon, qu'on portait à ses lèvres. Elle criait et se tordait, quand on la mettait dans son berceau; mais si, à ce moment, ou quand elle souffrait de ses coliques, ou quand on l'essuyait avec un linge, sa mère la reprenait dans ses bras, si elle appliquait, en chantonnant, son visage sur le sien, la petite cessait presque immédiatement de pleurer. Elle commença, entre quinze et vingt jours, à sourire, à verser des larmes, et à exprimer par des sons particuliers, le besoin de téter. Nous voyons, dans les manifestations qui viennent d'être décrites, un certain nombre de faits, sensations, idées, mouvements, désirs, souffrance, joie, qui sont évidemment autre chose que des actes automatiques et réflexes. Nous y voyons, en outre, des manifestations de mémoire et d'attention, des associations d'impressions et de volitions, faits que l'on est convenu de rapporter à certaines facultés intellectuelles. Il nous suffit, pour le moment, de ne les considérer que sous ce point de vue restreint, qu'ils ne sont pas purement mécaniques, et qu'ils ont passé sous le regard plus ou moins net de la conscience, qu'ils ne se sont pas produits inaperçus pour l'enfant, que sa personnalité en a été avertie et s'y est intéressée.

Que l'animal qui vient de naître soit aussi autre chose qu'une machine inconsciente, c'est ce que la plus

superficielle observation nous permet d'inférer. J'ai fait le journal de deux chats, à partir du second jour. Voici ma première note. — Ils sont tous les deux en mouvement perpétuel. Ils s'endorment en tétant, sur le ventre de la mère, ou retombent en se renversant lentement, le nez en l'air, quand ils étaient placés haut pour téter. Ces petits gloutons ont fréquemment le hoquet, pour avoir tété trop copieusement. Il est curieux de les voir chercher le mamelon, promenant leur museau à droite et à gauche, poussant de la tête par ci, dégringolant par là, passant l'un sur l'autre, agitant vivement leurs pattes pour se cramponner au ventre de la chatte ou pour se repousser l'un l'autre, semblables, pendant et après leur repas, à des sangsues dont toute l'activité se concentre dans la succion. La mère leur parle avec ce petit cri particulièrement caressant, qu'elle ne fait guère entendre que quand elle a des petits : ils paraissent l'entendre, et, *à priori*, comme c'est chez la mère une opération instinctive, et qui doit avoir nécessairement son utilité, on peut supposer que les petits, pour qui elle la fait, doivent y être instinctivement sensibles. Quant à eux, ils poussent, depuis leur naissance, un miaulement plaintif, court, frêle, monotone, j'allais presque dire monosyllabique, lorsque la mère les lèche trop fort, les presse avec ses pattes, ou appuie sur eux, quand ils cherchent le téton sans le trouver, ou qu'ils se gênent l'un l'autre dans cette recherche, quand je les prends avec mes doigts, cependant pleins de précaution, et surtout que je les renverse pour les regarder sous le ventre. Mais, si je les mets à plat sur ma main, ils y

restent un moment immobiles, expectants, et comme réjouis par la chaleur de la peau ; bientôt, ils agitent leur tête rampante, essaient de téter n'importe quelle partie de ma main, qui doit faire d'abord sur leurs lèvres l'impression du téton maternel ; mais comme la succion n'a pas de résultat sapide, ils prennent un air inquiet, ils cherchent, ils ne sont évidemment plus là chez eux, c'est-à-dire sur le ventre maternel, leur gîte, leur table, leur lit, domaine déjà bien connu et bien aimé de leurs activités naissantes. — Si tous les faits que je viens de relater sont des effets inconscients de l'organisation, c'est à ne plus croire à la conscience dans les faits évidemment personnels de l'adulte.

*Attention*. — Comme l'attention est le résultat d'une sensation intense ou distincte, et que les organes du jeunà enfant ne sont pas encore aptes à prolonger ces excitations vibratoires, ces chocs d'attention paraissent très-rares chez le nourrisson de quinze jours. Cependant on les y observe. Quand j'agitais un objet à quelque distance des yeux d'un enfant âgé de dix-sept jours, ses paupières clignotaient et se fermaient, exprimant la peur ou le désir de fuir une impression vaguement désagréable ; ses yeux suivaient, de droite à gauche, et de gauche à droite, une chandelle que je portais successivement dans les deux sens ; un bruit de porte fermée, le son d'une voix retentissante lui faisaient faire des tressaillements ressentis par la personne qui le tenait ; mais ces mêmes causes ne reproduisaient les mêmes effets que pendant trois ou quatre minutes ; l'enfant n'était plus ensuite impressionné par ces couleurs d'objet agité,

cette lumière, ces bruits, ces sons : il reprenait pour quelques instants sa pose extatique habituelle, les yeux ouverts, immobiles, comme regardant en dedans. Bientôt ces différentes impressions deviennent, en se répétant, objets de réminiscence, d'intention vague, de recherche ou de fuite. L'attention donnée par l'enfant à ses sensations et à ses souvenirs devient de jour en jour plus forte, plus facile, au point qu'elle paraît souvent réflexe. C'est alors que l'enfant paraît vouloir le plus être attentif, et qu'il est le plus attentif, qu'il a en réalité le moins besoin de le vouloir. Je comparerais volontiers l'enfant attentif à ce jeune chat, qu'un objet brillant ou une proie guettée retient plus ou moins longtemps immobile, le cou tendu, les pattes serrées contre terre, le corps ramassé, l'œil dilaté, la lèvre supérieure légèrement arquée, comme rivé à l'objet de sa convoitise. C'est là une sensation ou un groupe de sensations exclusivement perçues, incessamment renouvelées, attendues : le sujet observant paraît moins s'appartenir qu'appartenir à l'objet observé ; c'est une réaction intense mais passive, une attraction plus ou moins consciente, une fascination de l'être attentif par l'objet d'attention. Le plaisir que la succion du sein procure à l'enfant devient pour lui objet d'attention : il s'y délecte, il s'écoute en quelque sorte, il se regarde, il se sent jouir ; cette apérition de la faculté consciente, que l'on désigne sous le nom d'attention se produit d'abord de l'extérieur à l'intérieur ; c'est une excitation des cellules nerveuses sous l'influence de l'impression qui les irrite, ce n'est pas une tension, un effort de dedans en dehors ; ce n'est que la

condescendance à l'admission d'une sensation dans l( centres nerveux. L'attention peut avoir pour occasic un acte de la volonté, mais ses propres actes sont aut chose que la volonté : c'est un canal qui s'ouvre à l'in pression extérieure, et que la volonté peut quelquefo tenir fermé, mais qui est la plupart du temps ouve malgré qu'elle en ait.

A l'âge d'un mois, un enfant prêtait certainement, c temps à autre, une attention soutenue à l'acte de la su( cion : on le voyait à la fixité de ses yeux, que le plais faisait briller, et qui, de temps à autre, se voilaient demi sous les paupières. On lui remplit un jour son b beron d'eau sucrée: après quelques mouvements de su cion, il s'arrêta trois secondes, recommença son acte, ( le continua avec la même expression d'attention volup tueuse que s'il avait contenu du lait. L'eau pure n'e pas le même succès auprès de lui : il s'arrêta net dès le premières gorgées, revint au biberon après une paus de cinq ou six secondes, et le laissa bientôt avec u froncement de sourcils, une contraction des coins de l lèvre et une moue des plus caractéristiques. Voilà don l'attention appliquée aux fonctions du goût.

Pendant le premier mois, les divers mouvements, au tomatiques ou conscients, des organes, je ne parle qu des organes préhensifs, s'exécutent d'une façon si mala droite, si vague et si indécise, que je n'ai pu y recor naître d'une manière certaine l'influence de l'attentio appliquée aux sensations tactiles. Cependant il est im possible que l'attention ne s'exerce pas également de c côté. En effet, à l'âge d'un mois et demi, quand le

mains d'un enfant se promenaient, en agitant les doigts, sur le sein de sa mère, sur ses mains, sur son visage rapproché de celui de l'enfant, l'expression fixe ou joyeuse des yeux et de la bouche grande ouverte indiquait qu'il avait plaisir à prolonger ces sensations de toucher fort confuses. A deux mois et six jours, il palpait le sein et le visage de la mère, et lui retenait le doigt avec une attention manifestement volontaire. A la même époque, il commençait à avancer les mains vers le sein, quand sa mère le découvrait, et le tenait à deux décimètres de ses yeux.

J'ai vu une petite fille de vingt-huit jours, et un petit enfant de trente-cinq jours, montrer, par la fixité de leurs yeux et les mouvements de succion de leurs lèvres, en présence du biberon placé à quelques centimètres de leurs yeux, qu'ils reconnaissaient l'instrument de leur allaitement, et qu'ils étaient capables d'y diriger leur attention. A la même époque, ils portaient automatiquement la main vers leur visage, ayant probablement très-peu conscience de ce mouvement involontaire, mais qui, lorsqu'il était occasionné par des frottements opérés sur une partie de leur visage, indiquait par sa répétition, surtout leur front se plissant et leurs yeux se dilatant comme dans la peur, qu'ils portaient leur attention sur les désagréables sensations par eux éprouvées. Un enfant d'un mois regardait fixement, pendant trois minutes, et ensuite pendant quatre minutes, le reflet miroitant de la lumière sur un tableau placé près de la fenêtre. A quarante-cinq jours, je le vis suivre des yeux, après l'avoir bien regardée, une poupée à robe bleu clair,

qu'une petite fille agitait dans la chambre, à plus
mètre de distance. A cinquante jours, la fixité ou la
tion de son regard dans un certain sens indiquait l'
tion portée sur un objet bleu, blanc ou rouge : les ɛ
couleurs parurent, peut-être par un effet de dalto
passager, le laisser indifférent. Mais à deux mc
rouge d'une robe, d'une fleur, d'un papier, le viol
blanc, l'attiraient aussi, tandis qu'il ne faisait att
ni au noir, ni au ponceau, ni au brun, ni au bleu lil
beaucoup au jaune. Était-ce prédisposition plus pa
lière à certaines sensations de couleur, ou faiblesse
tive des organes de la vision ? Il faudra réunir à cet
les résultats d'un grand nombre d'expériences,
aboutir à des inductions sérieuses. L'enfant progre
jour en jour, et quelquefois d'heure en heure, ma
tant une faculté qu'on n'avait pas d'abord découvert
lui, et ce ne sont pas les facultés qui doivent êt
jour les plus puissantes qui apparaissent toujou
premières. Un enfant qui ne fixait son attention sur
objet coloré avant l'âge de deux mois, vers deux
et demi, était aussi clairvoyant et aussi attentif au
leurs que les plus précoces.

Quant à l'attention portée sur les sons, elle est
feste dès la seconde quinzaine. A l'âge de douze
de treize ou de quinze, la plupart des enfants tre
lent en entendant un bruit un peu fort. « Le 5 septe
ainsi treize jours après sa naissance, on s'aperç
l'attention que le fils de Tiedemann portait aux
de ceux qui lui parlaient ; leurs *paroles* agissaient
ment sur ses pleurs. » J'ai vu un enfant plus â

avait seize jours) cesser parfois de pleurer, quand sa mère lui parlait en le câlinant ; mais les mouvements cadencés qu'elle faisait en même temps contribuaient à l'apaiser peut-être autant que ses paroles. Cependant le lendemain, pendant la nuit, sa mère ne pouvant réussir à le consoler, le père se fâcha, gronda, et, à la fin, lui enjoignit de se taire, avec une voix forte et saccadée, qui parut faire je ne sais quelle impression sur l'enfant, car il ne tarda pas à se taire. — « Le 28 septembre (Tiedemann avait alors un mois et cinq jours), quand on parlait à l'enfant, il cherchait à produire des sons simples à la vérité et sans articulation, mais cependant variés.... Le 30, il entendit pour la première fois jouer du piano, et, à cette occasion, il se montra singulièrement vif et joyeux ». « A deux mois et demi, dit M. Taine à propos de l'enfant qu'il a étudiée, je constate un mouvement qui est visiblement acquis ; entendant la voix de sa grand'-mère, elle tourne la tête du côté d'où vient la voix. » — J'ai aussi cru remarquer le même mouvement chez un enfant âgé d'un mois et deux jours : j'étais à sa gauche et je parlais fort ; sa tête parut s'infléchir vers la gauche, et la fixité de son œil exprimer une certaine attention au bruit de ma voix. A l'âge d'un mois et demi, une petite fille exprimait consciemment la souffrance ou le besoin de téter, par des cris tout différents. A l'âge de deux mois, ses pleurs exprimaient intentionnellement la souffrance, le désir et la colère. — A l'âge de six semaines, un autre enfant faisait des soubresauts joyeux sur le sein de sa mère, quand il entendait jouer du violon. A l'âge de deux mois, les aboiements d'un chien qui se trou-

vait dans la même chambre que lui, lui firent froncer le sourcil, contracter les lèvres, faire la moue, et pleurer; bientôt, le chien flatté, se mit à japper d'une voix caressante : l'enfant l'observa très-attentivement, se calma, et parut écouter ces nouveaux sons avec plaisir.

L'énergie de l'attention se montre de bonne heure en corrélation directe avec la vivacité des sensations ou des sentiments éprouvés. Chez les petits enfants, comme chez les animaux jeunes, les plus facilement attentifs sont ceux dont l'impressionnabilité nerveuse est la plus grande. A trois mois et demi, une petite fille très-sensible, qui savait déjà distinguer quelques parties de son corps, et cherchait ses pieds au mot de *pépé*, était attentive à tout ce qui se passait autour d'elle, aux sons de toute espèce, au bruit de la voix, à un bruit de pas dans la chambre, à un bruit de porte ou de croisée ouverte ou fermée, à toutes les couleurs, même les moins vives, lorsqu'elles étaient placées à portée de ses regards. — Un petit enfant de six mois, d'ailleurs intelligent, mais lymphatique et peu sensible, regardait à peine un bouquet de fleurs pâles qui se trouvait assez près de lui; je dus les rapprocher davantage, et même les agiter sous ses yeux, pour arrêter son attention. Mais une fleur très-brillante, que je mis à côté du bouquet, lui causa un très-grand plaisir, et il la regarda pendant une minute ou deux. Bientôt un chat parut, sorte d'animal qu'il n'avait point encore vu : l'enfant poussa un petit cri joyeux, bientôt renouvelé, étendit les deux bras, se pencha de tout son corps vers l'animal, et, celui-ci ne venant pas se faire toucher, l'enfant prit devant lui une pose de quié-

tiste. Il est donc évident que la faculté d'attention est primitivement en rapport avec la vivacité des sensations.

La sensibilité plus développée qui produit les divers sentiments, c'est-à-dire des idées, des souvenirs de sensations agrandis et exagérés, exerce une influence considérable sur l'attention chez les adultes. « Chez la plupart des hommes, la direction définitive que prend l'intelligence est inspirée par le sentiment (1). » Qu'est-ce qu'aimer, sinon penser constamment avec plaisir à une personne ou à une chose? Qu'est-ce que haïr? Penser toujours avec peine à l'objet désagréable. C'est la passion, c'est-à-dire l'attention toujours excitée ou même surexcitée par le sentiment, qui fait les amoureux, les artistes, les héros, les savants. Je modifierais volontiers le mot de Buffon, et j'écrirais que le génie est une longue passion. Le petit enfant, à peine âgé d'un mois, est déjà capable d'éprouver, nous l'avons déjà dit, dans une mesure restreinte, des sentiments proprement dits. Il aime sa mère pour le bien qu'il en reçoit, sinon pour elle-même; il aime son biberon ou le sein qui l'allaite, les bras qui le caressent ou le portent, le visage qui lui chante ou lui sourit, les yeux qui lui parlent; il craint, il désire, il souffre, il espère, il s'ébaudit, il s'irrite : autant d'excitations pour sa faculté d'attention déjà développée par l'exercice et par l'habitude des sensations vives. Mais, hâtons-nous de le dire, sa sensibilité morale, encore à l'état de vague formation, ne peut encore influer que médiocrement sur son attentivité, même

1. Dr Castle, *Phrénologie spiritualiste*, chap. de l'Éducation.

dans le cas des prédispositions héréditaires les plus heureuses.

Cette diversité originelle des facultés qui concourent à former ou à exciter l'attention est la plupart du temps atténuée par l'effet des compensations naturelles. L'enfant très-impressionnable éprouve un trop grand nombre de sensations différentes, pour qu'elles transmettent au cerveau un retentissement durable ; de là une habitude d'attention prompte et éparpillée, capricieusement, c'est-à-dire insuffisamment accordée à toute chose. Aussi est-il à craindre que la petite fille, dont je viens de parler à la page précédente, avec l'éducation tout ordinaire qui l'attend, c'est-à-dire à demi livrée au hasard de ses facultés natives, ne produise qu'une femmelette nerveuse ou banale, à idées incomplétement nettes et précises, peut-être bizarres et disparates, une femme superficielle tout à la fois par le cœur et par l'esprit. — L'autre petit enfant dont j'ai parlé au même endroit, plus rebelle aux impressions ordinaires, d'une sensibilité plus lente à s'éveiller, avec son attention plus paresseuse à se donner comme à se déprendre, pourra, dans les mêmes circonstances éducatives, devenir sans peine un esprit net, ferme et pratique : il aura peu d'idées peut-être, mais elles seront tenaces, et vraisemblablement exactes, parce qu'il aura pris son temps pour les former ; pour peu que le développement spontané de ces facultés moyennes ne soit pas contrarié, il saura bien le peu qu'il saura. Ajoutons que les ressorts de son attention auront acquis, par l'exercice, une puissance d'adaptation qui compensera peut-être le défaut de vivacité. C'est là un point qui intéresse la pédagogie rationnelle.

Quelques différences que les prédispositions naturelles ou l'exercice habituel puissent mettre entre les facultés individuelles, le caractère général de l'attention est d'être courte et mobile. Cette concentration de l'activité de l'esprit sur un objet, cette direction trait à trait du regard intellectuel (pardon pour ces métaphores qui ont l'air d'expliquer l'inexplicable), est aussi difficile au petit enfant, qu'il le serait à un valétudinaire de renouveler pendant deux minutes la série d'efforts musculaires représentant la suspension d'un poids lourd. Ce qu'on appelle un acte d'attention est, en réalité, une série d'actes attentifs répétés un plus ou moins grand nombre de fois dans une durée relativement très-courte. Ne nous exagérons pas cependant cette rapidité foudroyante de la pensée. Cette prétendue vitesse incommensurable, le Hollandais Donders, et d'autres après lui, l'ont mesurée, pour l'homme comme pour les animaux. Mais, quoique cette rapidité ne soit pas incalculable, elle n'en est pas moins considérable, et, faire attention à une chose, ne serait-ce que pendant quelques minutes, c'est l'avoir observée plusieurs fois dans ce court espace de temps.

Aussi, malgré les services que la volonté, le désir tenace, l'habitude, rendent à l'attention, en lui donnant une facilité et une énergie toujours accrues, l'attention est toujours sur le point de faire défaut à l'homme même le mieux doué. Les personnes les plus familiarisées avec le travail intellectuel sont souvent obligées de se faire violence, pour se mettre à un labeur même des plus goûtés. Bien peu de gens, je le crois, travaillent, parce

que le travail leur est agréable. Ils se décident presque toujours à ce commencement pénible, par des motifs dominants, par nécessité, par intérêt, par amour-propre, par devoir. Mais, à peine relancés dans leur voie habituelle, le plaisir d'avancer les tient en haleine, facilite et accentue leur attention, jusqu'au moment où la lassitude vient tout à coup l'enrayer. Ils échappent d'ailleurs à ce dégoût et à cette difficulté du travail intellectuel, par un effet de cette loi de la nature qui fait que l'esprit se repose par le changement, comme la variété des aliments renouvelle l'appétit. Mais le petit enfant, tiraillé sans cesse par des impressions surexcitantes, et doué d'une force de résistance musculaire très-petite, n'a pas de tels réactifs contre la lassitude du cerveau. Au moindre effort d'attention, il est rendu.

C'est pourquoi l'enfant le plus attentif l'est infiniment peu. « Cette faculté de l'attention, qui joue un rôle si considérable dans la vie scolaire, n'a, elle aussi, été que très-imparfaitement étudiée jusqu'à présent. Je ne connais guère que deux hommes, Horace Grant et Chadwick, qui soient entrés dans cette voie. Leurs recherches nous ont bien appris qu'au-delà de cinq à six minutes pour les enfants jeunes, et de trente à quarante-cinq minutes pour les grands écoliers, l'attention est fatiguée et l'effort intellectuel fait défaut; que, dans les écoles, la capacité d'attention varie avec la durée des classes, la saison, les heures du jour, les jours de la semaine, la distance qui sépare le travail des repas, etc... Ces observations n'ont fait qu'ouvrir la voie (1). » Si cette étude est à

1. Fonssagrives. — *L'Education physique des garçons*, p. 176.

peine ébauchée pour les enfants en général, elle n'est pas même entrevue pour les nourrissons, pour les enfants pris à partir de la naissance jusqu'à l'époque des premiers essais de la parole. Il faudra de bien longues et patientes observations pour en arriver seulement à cette esquisse de la psychologie du petit enfant, que notre ambition n'est pas d'essayer, mais d'indiquer.

Ajoutons que, si l'enfant exerce très-faiblement son attention, il l'exerce très-souvent, d'une façon rapide, mais néanmoins profitable. La puissante sensibilité de son jeune cerveau compense quelquefois la force de concentration de l'adulte. « Chez les jeunes enfants, dit M. Luys, les cellules cérébrales sont douées de caractères histologiques tout spéciaux ; elles sont mollasses, grisâtres, flexibles en quelque sorte ; elles sont de plus, au point de vue dynamique, vierges de tout ébranlement antérieur (1) ; aussi peut-on dire que l'excitation sensorielle qui arrive en elles à cet âge, s'y imprime d'autant plus facilement qu'elle les trouve à l'état de viduité, et que leurs forces coercitives n'ont pas encore été mises à l'épreuve. — D'autre part, dans les premières années de la vie, la substance cérébrale est en perpétuel travail de développement organique. Des éléments nouveaux s'ajoutent incessamment aux éléments anciens, et comme les nouveau-venus, suivant toute vraisemblance, dérivent de leurs prédécesseurs, on est amené à dire que les cellules filles qui apparaissent, empruntent aux cellules mères qui leur ont donné naissance un lien de parenté

1. Ce n'est pas absolument notre opinion.

fatal, une sorte de transmission héréditaire des états divers des cellules mères d'où elles dérivent. — C'est dans ces rapports intimes de cellule à cellule, dans ces liens mystérieux de parenté, qu'il faut chercher le mo de certains souvenirs. C'est ainsi que certaines impressions perçues au temps de notre première enfance, se trouvent devenir la patrimoine commun de certaines familles de cellules, lesquelles les maintiennent à l'état de verdeur, les avivent incessamment par une sorte de synergie permanente. — Chez le jeune enfant, l'impressionnalité de la substance cérébrale est telle, qu'elle retient, *motu poprio*, toutes les impressions qui viennent l'assaillir, aussi passivement qu'une plaque photographique sensibilisée qu'on expose à la lumière retient toutes les images qui viennent se réfléchir à sa surface (1). »

1. Luys, le *Cerveau et ses fonctions*, p. 126.

## CHAPITRE VII

### MÉMOIRE.

Dès le moment de sa naissance, l'enfant, qui a faim et soif, qui souffre du froid relatif de l'air ambiant, de la nouvelle extension donnée à ses membres, des sons qui heurtent son ouïe débile, des traits de lumière qui battent ses yeux inclairvoyants, du contact inhabituel des personnes et des choses qui l'approchent, et « dont le premier acte respiratoire est lui-même une souffrance souvent exprimée, nous l'avons dit, par un éternuement; l'enfant nouveau-né qui exprime toutes ces diverses gênes par des cris ou plutôt des coassements aigus, des gestes désordonnés, et la montée d'une vive rougeur sur le visage et sur le crâne, exécute, en agissant de la sorte, des actes automatiques, c'est-à-dire des mouvements revenus, qui étaient venus à d'autres avant lui. Voilà la mémoire héréditaire. « Chaque nerf, a dit Bagehot (1), garde, pour ainsi dire, le souvenir de sa vie passée, a reçu une éducation ou en a été privé, a vu son ac

1. Bagehot, *Loc. cit.*

tivité décroître ou grandir, suivant les circonstances chaque trait a pris un·dessin plus précis, plus caracté ristique,ou peut-être est resté vague ou sans expressior chaque main porte les marques de sa profession, les si gnes que sa vie y a gravés, est façonnée à son tour pa les travaux qu'elle exécute ; tout cela se trouve dan l'homme, si nous savons l'y voir. » Tout cela se trouve l'état d'hérédité, dans les faits et gestes du nouveau-né Et ce qui est vrai à l'égard des mouvements apparents pourquoi ne le serait-il pas à l'égard des autres manifes tations de l'activité humaine, à l'égard des sensations des sentiments et des idées?

Je me suis souvent posé, non sans anxiété, cett interrogation à moi-même, lorsque je me trouvais e: face d'un petit enfant, sphinx mystérieux qui me regar dait inconsciemment l'observer, et dont les grands yeu: calmes et ébahis déconcertaient mes laborieuses induc tions. Je me rappelais que telle action longtemps enfoui dans le réservoir des facultés virtuelles, jaillissait tou à coup à la lumière, éveillée par la présentation fortuit de certaines circonstances favorables, et je me deman dais s'il ne fallait pas restituer à l'instinct et à l'hérédit ce que mes observations me donnaient le droit de leu enlever pour le donner à la conscience et à l'expérienc individuelle. Ainsi, l'enfant a la faculté instinctive d marcher, et cependant il apprend à marcher par d longs efforts conscients et progressifs. Il a l'instinct d téter, et cependant, comme les chats, les chiens, et le agneaux, il apprend, très-vite d'ailleurs, à opérer une succion rapide et sûre. Les poulains, les poussins, les

jeunes veaux, marchent d'instinct, aussitôt qu'ils sont nés, action automatique, facilitée par leur organisation, mais qu'ils perfectionnent par l'exercice et l'attention. Ces réflexions m'en ont suggéré une autre, qui a mis en repos ma conscience d'observateur. C'est que, et Darwin n'est pas contraire à cette opinion, les opérations dues à l'instinct peuvent facilement, dès le début, éveiller le sens intime, et, par exemple, que les premiers essais de succion et de marche peuvent unir, dans des proportions variables, les influences réflexes aux efforts conscients. Croyons donc sans arrière-pensée aux manifestations de l'activité actuelle, lorsqu'elle nous paraît exprimée par des gestes et des mouvements fournis peut-être par l'hérédité, mais repris en sous-ordre, contrôlés et perfectionnés par la personnalité présente. Ainsi le petit enfant, qui, à l'âge de cinq semaines, quand sa nourrice lui chantait un air familier ou lui parlait d'une voix caressante, se mettait à ébaucher de petits sons variés, le faisait d'instinct, par sympathie organique, par un effet de mémoire héréditaire, et aussi grâce à un souvenir associé entre ces sons et la voix de la nourrice, par un effet de sa mémoire individuelle.

Ces réserves faites, le nombre des acquisitions actuelles et des souvenirs personnels d'un petit enfant à peine âgé de quelques mois est considérable. Qu'on en juge par les observations suivantes. Marie, à trois mois et demi, distingue déjà plusieurs parties de son corps. Quand sa mère lui demande : « Où sont tes petons ? » elle promène d'abord à droite et à gauche ses yeux in-

certains, et bientôt, penchant son cou, elle les dirige vers ses pieds. Elle en fait autant pour sa robe, qu'elle paraît prendre pour une partie de sa personne. Elle joue avec sa mère, elle la caresse: celle-ci approchant sa joue, la petite, de ses maladroites mains, touche, palpe, saisit le visage maternel, avec une intention évidente de marquer sa tendresse. Elle jase aux fleurs, selon l'expression de sa mère. Elle est passionnée pour les couleurs, surtout pour les plus vives. Lui montre-t-on une image coloriée, elle fait deux ou trois soubresauts, et, sans pour cela perdre le sein, elle tend ses frémissantes mains vers la gravure. Bientôt, elle lâche le sein, et, haletante de désir ou de plaisir, l'œil fortement attentif, le visage tout épanoui, poussant de petits cris d'oiseau, elle cherche à manier le bel objet, elle le saisit à deux mains, le froisse, et l'admire, sans y rien voir que les couleurs agréables. Le mot *tableau* la fait sourire.

Elle jase aussi aux oiseaux, qu'elle connaît bien. Non-seulement elle se tourne du côté de la cage, quand le serin chante. Mais si, l'oiseau ne chantant pas, sa mère lui dit : où est le coco? « Écoute coco», elle tourne aussitôt ses yeux vers la cage.

Elle comprend, à l'air du visage, au ton de voix, qu'on la réprimande : alors son front se plisse, ses lèvres se crispent convulsivement, font un instant la moue, ses yeux s'humectent de larmes, elle est près de sangloter. Elle est très-sensible aux caresses, elle rit et joue avec quiconque rit ou joue avec elle. Mais elle est d'une jalousie extrême. Quand on place un enfant à côté d'elle sur le sein de sa mère, et que celle-ci embrasse sa sœur

aînée, Marie reste un moment les yeux fixes, sa bouche se contracte, ses yeux se mouillent, elle sanglotte, et, tournant brusquement sa tête de côté, pour ne pas voir sa rivale, elle garde pendant quelques secondes cette attitude malheureuse.

Elle agit de même, lorsque sa mère donne à sa sœur, ou que celle-ci prend sur la table le biberon, avec lequel sa mère l'allaite en partie. Mais, quand sa mère lui prend le biberon, ou fait mine de le porter à sa propre bouche, la petite jalouse ne s'en intrigue point, comme si son égoïsme n'existait point pour sa mère.

— Voici un autre enfant, d'un autre sexe, d'un autre tempérament, et d'un autre caractère. Georget a sept mois. A peine arrivé dans ma chambre, son attention est vivement excitée par les mouvements bruyants d'un moineau, qui sautille dans sa cage, tout auprès de la fenêtre. Ensuite, il regarde pendant trois minutes, immobile, avec un intérêt sérieux, un chat accroupi aux pieds d'un fauteuil : il a vu souvent des chats.

Mais le moineau a poussé de petits cris, et Georget cherche de tous côtés, ne sachant pas d'où provient le bruit agréable qu'il entend. Je l'appelle par son nom de Georget, et, quoiqu'il n'ait jamais entendu ma voix, il me sourit très-agréablement. Il ne tarde pas à tendre ses bras vers un bouquet de fleurs, que j'ai placé non loin de lui ; le plaisir qu'il éprouve à le regarder est visible, mais ne se manifeste pas par ces bonds, ces cris et ces élans de joie, que j'ai déjà remarqués chez Marie, et chez plusieurs enfants de son âge, dans des circonstances semblables.

Georget est un gros et grand garçon, issu d'alsaciens joufflu, grave, lent et entêté, tandis que la petite Marie es une mince, pâle, vive et frétillante poupée parisienne.— Dix jours après sa première visite, Georget a fait une se conde pose devant moi. Cette fois, il fait des soubresaut joyeux, à l'adresse de mon chat qui rôde autour de nous

Il se jette aussi en avant, pour saisir une assiette qu se trouve au milieu de la table; je lui permets de s'éten dre sur la table et de toucher l'assiette; il la manie ave force gestes de plaisir, et son visage exprime aussi un joie excessive. Bientôt, moi la soutenant aux trois quarts il la porte à sa bouche, comme il fait de tous les objets avec lesquels il entre en connaissance. Sa grand'mère l'a nourri au biberon. J'ai remarqué chez lui, comme che beaucoup d'autres enfants, une tendresse toute particu lière pour sa nourrice. Dès qu'il tient un objet désiré lorsqu'il éprouve un plaisir qui n'est pas celui de man ger, il se tourne en riant du côté de sa grand'mère comme si sa joie avait besoin d'être partagée, pour être complète. Ou bien ne faut-il voir là qu'une habitude tout machinale, l'enfant n'ayant jamais éprouvé quelque joie que sa grand'mère ne fût là pour en prendre sa part?— A sa troisième visite, il est sur ma table, assis ou cou ché, au hasard de ses jeux. Je mets une brosse à sa por tée, les piquants dressés. Il y appuie ses deux mains, e bientôt les relève, assez lentement, et d'un air fort grave.

Son attention est attirée d'un autre côté. Quelques minutes après, je lui fais recommencer l'expérience, et j'observe un peu plus de rapidité dans les mouvements de recul. Je la lui fais recommencer cinq fois, en va-

riant les circonstances et ménageant les intervalles: je ne remarque aucun fait nouveau. Un quart d'heure s'étant écoulé après la septième expérience, je mets encore Georget en situation de toucher la brosse. Cette fois, à première vue, il se retire brusquement, avant d'avoir touché l'objet piquant. L'ayant bien amusé, j'ai voulu une dernière fois, répéter l'expérience. L'enfant regarde la brosse, sans bouger, d'un air fort attentif, et, après quelques minutes d'hésitation ou de réflexion, il se rejette en arrière, et embrasse sa grand'mère.

Les faits rappelés dans ces deux notes nous permettraient de voir en jeu, à l'âge de trois mois, comme à l'âge de sept mois, tout ce riche ensemble de faits intellectuels et moraux que les psychologues étudient chez les personnes d'un âge plus avancé. Nous aurons occasion d'y revenir et de les apprécier en même temps que d'autres faits analogues. Ces observations nous suffisent, quant à présent, pour montrer combien la mémoire, que tous ces faits impliquent, est une faculté prompte, énergique et tenace, au début même de la vie.

Remarquons aussi que les souvenirs les plus fortement établis dans l'esprit ne sont pas toujours les plus extérieurement accusés. Les plus importants, et peut-être les plus durables, sont ceux dont l'habitude paraît avoir émoussé la vivacité, et dont l'aptitude à se reproduire paraît relever des énergies réflexes ou inconscientes de l'intelligence. Quand Georget s'arrête devant l'objet piquant sans le toucher, l'idée de la brosse est nettement fixée dans son esprit, et cependant rien ne trahit le souvenir d'une impression pénible. C'est ce qui nous porte

à croire que rien n'est indifférent dans la vie de l'homme et que l'éducation des nourrissons doit nous intéresser au même titre et au même degré que celle de l'enfant plus âgé. La plupart des idées qui influent pendant toute la durée de la vie sur la direction intellectuelle et morale de l'homme, (les réviviscences signalées dans les cas d'hallucination, d'hypnotisme ou simplement de passion exagérée le témoignent), ressortissent des capacités latentes de l'esprit, fond obscur, mais dominant de l'âme. Rien ne se perd dans la nature, et, comme l'a dit M. Bagelhot avec une précision éloquente, chaque nerf garde le souvenir de sa vie passée.

Que de subites apparitions d'idées et de sentiments, que d'heureuses illuminations ou d'inspirations déplorables, souvent attribuées, soit aux puissances naturelles de l'âme, soit à l'éducation, soit aux effets de l'exemple ou des excitations actuelles, et qui ne sont peut-être que des réminiscences du berceau! Je n'ai vu signaler, il est vrai, je n'ai constaté nulle part, des faits de mémoire remontant au-delà des deux premières années de la vie. Est-ce une raison pour qu'il n'en existe pas? Le langage s'est incorporé à un grand nombre d'idées qui lui sont antérieures, et, comme la plupart du temps les signes accompagnent la réapparition des idées, il nous semble que nous n'avons pas d'autres idées que celles qui sont exprimées par la parole, et nous sommes portés à croire que nous n'avons gardé trace que des idées acquises à l'époque et au moyen de la parole. L'affirmer, ce serait pourtant nier l'existence chez les animaux d'un nombre considérable d'idées, qu'il leur est impossible de traduire

par leurs moyens particuliers d'expression. Mon avis est que toutes les idées bien conçues et bien conservées avant l'usage de la parole, ont bien pu être délimitées et fixées par les signes, mais que notre mémoire les tient de l'époque la plus reculée :

Telles sont ces idées familières de *chien*, de *chat*, d'*oiseaux*, de *fleurs*, de *lait*, de *pain*, de *fruits*, d'*eau*, de *vin*, de *feu*, de *bois*, de *pierre*, de *papier*, de *lumière*, d'*obscurité*, de *chaud*, de *froid*, de *rude*, de *poli*, de *savoureux*, d'*âcre*, etc..., toutes idées essentielles, et qui, bien que modifiées par les travaux postérieurs de l'intelligence, n'en ont pas moins conservé leur date et leur rang dans l'ensemble des processus cérébraux. Il n'est pas vraisemblable que ces impressions si nombreuses et si puissantes, qui ont servi d'aliment à l'exercice mental des deux premières années, n'aient été que le point de départ des modifications futures. Ce furent là les impulsions premières d'un mouvement, qui, se développant et s'amplifiant, a duré et dure encore. La vie, dans un être organisé, ne se succède pas à elle-même, elle se prolonge et persiste en se modifiant. Aucune des perceptions infantiles, modifiées ou non par le langage, n'est morte : elle a reparu, ou peut reparaître dans l'intelligence, dans la volonté ou la sensibilité.

On a dit que l'attention est le burin de la mémoire, et il paraît exister, en effet, une relation intime entre bien voir et se bien ressouvenir. Cependant il n'est pas rare de rencontrer d'excellentes mémoires avec un très-faible jugement. La qualité de la mémoire ne dépendrait-elle

pas de la sensibilité plus que de l'intelligence? La vitalité des incitations nerveuses n'est-elle pas en rapport direct avec leur énergie initiale? Il ne me répugne pas, quant à moi, d'envisager la mémoire de cette façon, et de croire, avec un éminent physiologiste, à l'existence d'une force coercitive spéciale au système nerveux, aussi bien aux plexus périphériques qu'aux divers centres, la *phosphorescence organique*, en vertu de laquelle « les cellules nerveuses prolongent les incitations nerveuses qui les ont d'abord mises en mouvement... J'ai proposé de désigner sous la dénomination de phosphorescence organique cette curieuse propriété que possèdent les éléments nerveux, de persister pendant un temps plus ou moins long dans l'état vibratoire où ils ont été mis par l'arrivée des incitations extérieures, comme nous voyons les substances phosphorescentes illuminées par les rayons solaires, continuer à rester billantes alors que la source de lumière qui les a éclairées a disparu» (1). Cette hypothèse explique suffisamment la réviviscence des sensations, des idées et des mouvements, formés sans une participation évidente de la conscience ou de l'attention.

Il est possible que des sensations, perçues par leur centre d'élaboration spéciale, pour une raison ou pour une autre, ne soient pas arrivées jusqu'aux régions du cerveau qui les auraient transformées en idées, et que la phosphorescence organique les ait cependant emmagasinées dans les réseaux périphériques et dans les centres

1. Lays. *Le cerveau et ses fonctions* p. 104.

sensitifs, pour les utiliser à l'occasion. C'est ce qui nous explique peut-être ces bizarres phénomènes de réminiscence de choses auxquelles on n'avait pas fait attention. Je passais en omnibus devant un boulevard, où quelques frères ignorantins marchaient par groupes : je lisais un journal en passant devant eux, je ne les avais pas consciemment aperçus ; je les avais vus cependant sans le savoir ; et la preuve en est que, quelques minutes après, mon voisin ayant dit à haute voix : «Pourquoi marchent-ils trois par trois? — Ah! les frères?» m'écriai-je, en levant le nez de dessus mon journal? La sensation s'était transformée en idée consciente, après un moment d'arrêt dans son évolution.

Je suis porté à croire que l'on prend souvent pour défaut d'attention ce qui est défaut de sensibilité, d'autant plus que l'attention est très-souvent proportionnée à la puissance de cette dernière faculté. Est-ce par défaut d'attention, ou de sensibilité régulière, que le vieillard, le fou, et le petit enfant, montrent un si bizarre éparpillement de souvenirs? Sans doute par défaut des deux facultés. La mollesse et l'intermittence de transmission dans les nerfs périphériques, d'élaboration dans les centres sensitifs, intellectuels et moteurs, entraînent nécessairement des émotions, des idées, des jugements, des volitions et des mouvements, disparates, incomplets, décousus. Quoi qu'il en soit, la débilité des organes chez les vieillards déments, comme chez les petits enfants, se traduit par deux effets d'apparence contraire, la dispersion ou l'obsession des idées et des sentiments. Il y a beaucoup de l'une et de l'autre dans la période infantile,

Nul doute que ce gazouillement, d'abord monoton
bientôt assez varié, que le petit enfant de deux mois
entendre plusieurs fois par jour, quand on a par
chanté auprès de lui, comme plus tard son rabâchag
perroquet, comme le radotage des vieillards, n'ait
thème quelques souvenirs dominants, qui passer
reviennent, avec un cortége de réminiscences plu
gues. J'expliquerais de la même manière ces mouven
en apparence automatiques, mouvements des yeux,
bras et des jambes, que le petit enfant exécute, avec
d'entrain et si peu de signification, dans son berc
sur les bras de sa nourrice, ou quand on le teint de
par terre. Ce sont là souvent des impulsions, des dé
des répulsions, des idées, des sensations, des sentim
ressouvenus avec plus ou moins de conscience,
avec des alternatives d'incohérence et d'obsession,
le besoin tout instinctif de locomotion n'explique
suffisamment.

Cette obsession intermittente des souvenirs diffère
monomanie, en ce qu'elle se rapporte ordinairement
objets présents ou à des souvenirs d'objets famil
Une petite fille de huit mois, quand elle a tété, fai
mouvement de bras analogue à celui d'une pers
agitant une sonnette : c'est qu'elle est absorbée par l'
d'un grelot qui lui sert de jouet ; l'a-t-elle dans les m
elle le fait tinter quelques minutes, le porte à sa bou
le fait sonner encore, et puis le jette insoucieusem
Quand elle a agité pendant quelques instants d'au
jouets, elle redemande son grelot avec le geste habi
recommençant le même manége, si l'on s'y prête,

de vingt fois dans une demi-heure : pure habitude réflexe. Un jour que je me trouvais chez ses parents, j'imitai le mouvement de la petite fille, avec une boîte aux couleurs très-brillantes et rendant un son très-excitant: l'enfant réclama la boîte, et l'agita avec plaisir; deux ou trois minutes s'étant écoulées, je lui remis son grelot dans la main : elle le secoua avec nonchalance, et bien vite le jeta; je lui rendis aussitôt la boîte, qu'elle agita longtemps, en gloussant de plaisir. Ce fut sa seule envie, et sa seule occupation, pendant près d'une heure; le grelot était supplanté. Une autre obsession, il est vrai, analogue, avait remplacé l'obsession habituelle.

Cette obsession passagère est plus remarquée chez les petits enfants commençant à parler, soit que les noms rappelant les objets leur en rendent l'idée plus nette, et le souvenir ou le désir plus énergique, soit que l'impression elle-même de mots sans signification pour eux tienne leurs cerveaux et leurs organes vocaux en éveil. Un de mes parents, à l'âge de quinze mois, frappait incessamment les oreilles du double son *a-teau*, représentant pour lui l'idée des bateaux qu'il voyait quelquefois marcher sur un grand fleuve, et dont il était fou.

Quelques mois après, ce rabâchage s'était augmenté du suivant : « Cote noi, toute vilai, cote blan toute jolie ». Cette cocotte noire et cette cocotte blanche étaient deux poules, qu'il allait voir deux ou trois cents fois par jour dans leur volière, au fond du jardin; la blanche était fort douce, mais la noire lui becquetait quelquefois les doigts en prenant la nourriture qu'il leur apportait. Les bateaux

et les deux poules étaient alors ses préoccupations les plus fortes. Quelques mois plus tard, ayant voyagé en chemin de fer, il parlait tous les jours des locomotives, des vagons, du sifflet, de la fumée : *min fer* avait remplacé bateaux et cocottes, dans son cerveau et sur ses lèvres.

Une question des plus controversées, et qui intéresse au même degré la psychologie et la pédagogie, est de savoir s'il est possible, dès le premier âge, de se former une opinion anticipée sur les facultés intellectuelles du jeune enfant, et particulièrement sur la mémoire, mais sur la mémoire entendue au sens de reproduction des idées. Gall, et beaucoup d'autres après lui, ont penché pour l'affirmative. Ce savant considérait des yeux gros et saillants comme les indices d'une mémoire facile (toujours d'une mémoire d'idées). Je crois avoir entendu donner pour indices de la même facilité, et surtout de la ténacité, des sourcils épais ou du moins rapprochés, qui passent aussi pour être les indices d'un caractère jaloux. Mes observations personnelles ne me donnent le droi d'adopter ou de rejeter aucune de ces interprétations.

Mais j'espère que l'étude des rapports de la physio nomie avec les facultés transmises, fournira les moyen de distinguer, même chez les enfants qui ne parlent pas les mémoires faibles des bonnes mémoires, et partant d corriger, par un exercice méthodique, le défaut nature d'aptitude ou d'adaptation mémoriale. Il sera encore pos sible, et aussi très-utile, de pouvoir faire, dès les pre miers mois de la vie, le départ des aptitudes originelle de la mémoire et des aptitudes acquises sous l'influenc des divers milieux, l'union ou le conflit des unes avec le

autres, en un mot, la mesure dans laquelle l'exercice et l'éducation modifient la mémoire, dans son ensemble et dans ses adaptations spéciales. Cette science, à peine commencée pour les adultes, à peine soupçonnée pour les petits enfants qui parlent, sera sans doute faite un jour, même pour ceux qui ne parlent pas encore.

# CHAPITRE VIII

## ASSOCIABILITÉ DES SENSATIONS, DES IDÉES ET DES ACTE

Si l'on plaçait le jeune Tiedemann, âgé seulement d deux jours, « sur un des côtés, dans la position de téter ou s'il sentait une main douce sur le visage, il se taisai et cherchait le sein ». Ici, écrit son père, l'associatio des idées est manifeste, le sentiment d'une position par- ticulière ou d'une main douce éveillant l'idée de téter e de sein. — Le 26 janvier, (il avait alors cinq mois), l désir croissant de s'instruire se signala plus visiblement La bonne, toutes les fois que le temps le permettait, l promenait dans la rue, ce qui lui causait une joie extra ordinaire, et, malgré le froid, éveillait un vif désir pou ce changement. L'enfant avait bientôt remarqué que quand la bonne prenait son manteau, c'était un signa de sortie ; aussi se réjouissait-il, même au milieu de larmes, chaque fois qu'elle faisait cette opération. » — Quand je mets deux petits chats, que j'élève (ils on trois jours), sur ma main, dans le sens de la statio naturelle, ils y restent pendant quelques secondes san

bouger, comme heureux de la chaleur de ma main; mais bientôt, le contact de la peau ne leur donnant pas la même sensation que celui du corps de leur mère, ils branlent la tête, montrent de l'inquiétude, rampent sur leurs pattes titubantes, essaient de téter la partie de ma main qui se rencontre sous leur museau, et qui, à cause de la nudité et de la chaleur de la peau, a pu leur rappeler un mamelon; mais, la vraie succion ne s'opérant pas, après un très-petit nombre d'efforts inutiles, ils prennent des attitudes de plus en plus inquiètes: c'est qu'ils ne se sentent pas là chez eux; cette main tremblant sous leurs corps, se dérobant sous leurs pattes, et dont les mouvements les retiennent prisonniers, n'est pas leur *at home* déjà bien connu, ce ventre maternel, doux, large, uni, et chaud, qui est tout à la fois leur gîte, leur salle à manger, et le théâtre aimé de leur activité naissante; aussi ne tardent-ils pas à le regretter, à le désirer, à le réclamer à grands cris (1).

Ces quelques faits pris au hasard nous montrent de très-bonne heure, dans le petit enfant et dans le jeune animal, l'exercice de cette faculté physique et intellectuelle, qu'on désignait autrefois improprement sous le nom d'association des idées, et qui n'est autre chose que l'associabilité de toutes les actions du système nerveux, soit avec leurs congénères, soit avec leurs voisines. Ce n'est là qu'une des conditions ou qu'un des modes de

1. Le lecteur comprendra que nous reproduisions de temps à autre les mêmes exemples en les faisant servir à une application nouvelle; ce n'est pas notre faute, si un fait psychologique a toujours plusieurs côtés, plusieurs connexions différentes.

reproduction des souvenirs, ce mot étant pris dans s plus large acception. Quelques psychologues purs on commencé depuis longtemps à le comprendre. « Prétendre que la mémoire est quelquefois indépendante de la liaison des idées, ce serait l'affranchir de toute loi, soumettre ses actes au hasard, et par conséquent supposer dans l'intelligence des faits sans cause (1). «L'objet du souvenir fait nécessairement partie d'un groupe d'idées (2). »

Pour les psychologues qui font reposer leurs théories sur des bases physiologiques, le double fait du souvenir et de l'association des idées, des sensations, des volitions et des actes, n'est plus simple, réfractaire à l'analyse, et absolument inexplicable : il résulte de cette tendance à persister, commune à tous les phénomènes vitaux, d'une excitation transmise dans une disposition déterminée. M. Bain remarque à ce propos que « des actions nerveuses, des sensations ou des états d'esprit, se produisant ensemble ou très-près l'un de l'autre, tendent à se rapprocher ou à se relier ; de telle sorte que lorsque l'un d'eux se présente ensuite à l'esprit, les autres ne sont pas éloignés de la pensée. (3) » M. Horwichs (4) ne croit pas que l'action seule des lois mécaniques rende compte de l'association, et il admet, en outre, une autonomie, une spontanéité vivante, « qui établirait des rapports vitaux, probablement volontaires, entre les représentations qui

1. Gibon, *Cours de Philosophie*, p. 125.
2. Joly, *Nouveau cours de Philosophie*, p. 113.
3. Bain, *Des sens et de l'intelligence*, 2 éd. p. 332.
4. Analyses psychologiques sur des bases physiologiques, passim.

'éveillent les unes les autres ». Cette spontanéité vivante e serait-elle pas celle du *sensorium* lui-même, qui, oue son aptitude à conserver toutes les impressions pases et à les concentrer dans une personnalité toujours vante, a celle d'élaborer dans certaines régions déternées certains groupes d'impressions, et aussi celle « de dissiméner au loin et d'associer à leur ébranlement régions diverses du réticulum cérébral (1) ? »

Les premières manifestations de la sensibilité animale noignent, en premier lieu, de cette faculté qu'a l'esprit ssocier et de fondre en bloc les séries d'impressions nogènes. Un petit enfant de quinze jours, qui vient dormir, et à qui j'ai fait mettre dans la bouche un bi'on plein d'eau pure, a tété pendant quelques minutes, puis s'est mis à grimacer, à ouvrir sa bouche, et finaient à pleurer. Le même enfant, qui reposait, sans 'mir, dans les bras de sa mère, a été pris dans la me position par son oncle, et il n'a pas tardé à gein-:. Un enfant de deux mois, qui déjà sourit à sa nourrice connaissance de cause, mis sur le sein d'une autre ırrice, et la sienne étant à côté, s'est mis tranquillent à boire à la coupe d'autrui. Ces exemples démonnt que les sensations homogènes se sont associées dans ı esprit, au point qu'il les reconnaît quand elles se produisent, et que ne les retrouvant plus lorsqu'il attend, et malgré la faiblesse de sa faculté de comparaison, il en souffre (2). M. Herbert Spencer donne à ce énomène remarquable le nom d'intégration des sensa-

Luys. *Le cerveau et ses fonctions* p. 121.
H. Spencer, *Principes de Psychologie*, p. 259.

tions. « Une couleur, au moment où elle est perçue, no seulement s'agrége irrésistiblement la classe des sens tions naissant à la surface extérieure et impliquant d stimulus extérieurs, mais aussi la sous-classe des sens tions visuelles, et elle ne peut être mise dans une aut sous-classe. Un son, dès qu'il est reconnu, tombe à fois dans l'assemblage plus spécial des sensations audi ves, et aucun effort ne le séparera de cet assembla spécial. Et dire qu'une odeur ne peut être pensée comı une couleur ou comme un son, c'est dire qu'elle s'ass cie indissolublement à des odeurs précédemme éprouvées. »

D'autre part, les impressions simultanées, de diff rente nature, visuelles, acoustiques, tactiles, olfactive et sapides, constituent des groupes définis dans la séı générale de nos associations, et leurs « éléments réur par les liens d'une fédération mystérieuse, vont viv tous de la même vie, s'anastomoser les uns avec l autres, pour s'appeler aussitôt qu'un des chaînons se sollicité (1). » Deux petits chats que la mère a laissés poı aller vider une tasse de lait que je lui ai présentée, apr s'être agités de toutes façons pendant quelques seco des, s'arrêtent, collés l'un contre l'autre, prêts à dormi Tout à coup la mère revient, effleure de ses deux patt de devant le rebord de la boîte, et retombe légèremeı à côté d'eux, sans les toucher. Aussitôt les deux peti se redressent, comme mus par un ressort, la tête haut et dodelinante : le léger bruit que la mère a fait en ren

1. Luys, *Le cerveau et ses fonctions*, p. 121.

trant dans la boîte, et le mouvement qu'elle lui a imprimé, et qu'ils ont ressenti, ces impressions auditives et musculaires se sont associées dans leur cerveau à l'idée de sa présence, et à celle-ci l'idée de téter, car ils se mettent immédiatement à l'œuvre. — A un mois et demi, les deux mêmes chats, ayant fait depuis quelques jours connaissance avec la viande crue, se jettent, l'un après l'autre, sur une boulette de papier rouge, qu'ils ont prise pour un morceau de viande, et se disposent à la manger: la sensation d'une couleur déterminée s'est associée pour eux à l'idée d'un aliment et aux mouvements de préhension et d'absorption, qu'ils produisent déjà par action réflexe. Dès l'âge d'un mois, ils ont appris, sans qu'on les y amenât ou les y contraignît, à aller au plat qui sert de water-closet à la famille: l'odeur seule de ce vase a produit en eux automatiquement certains mouvements appropriés aux besoins qu'elle leur a immédiatement suggérés; trois jours après, le pli était si bien pris, qu'ils venaient de très-loin vers le vase, quand ils éprouvaient ce besoin. Ces trois exemples nous paraissent suffisants pour établir, chez les jeunes animaux, l'existence très-caractérisée des associations d'impressions diverses, concomitantes.

Un petit enfant de quatre mois et demi est sur les bras de sa mère ; sa nourrice, qui revenait après une courte absence, avant d'entrer, colle sa bouche au trou de la serrure, et, de sa voix la plus caressante, appelle à trois ou quatre reprises le petit Paul ; celui-ci redresse d'abord la tête, puis la tourne à droite et à gauche, jette des regards interrogatifs sur sa mère ; la bonne recommence

le jeu, en riant assez fort : Paul n'y peut plus tenir, tend ses petits bras, fait des soubresauts de joie, de dési de dépit : enfin il commence à faire la grimace de ple rer, et sa mère se hâte d'appeler la nourrice pour évit à l'enfant une peine inutile. Le son, le ton de voix, rire de sa nourrice, sont donc de très-bonne heure ass ciés à l'idée de cette personne, au plaisir de sa présenc au besoin de la sentir là quand elle parle, aux mouv ments instinctifs pour aller dans ses bras.

Une petite fille de trois mois et demi fut mise un momen sur les bras de son oncle, qui avait une belle rose à s boutonnière ; il fut très-surpris de voir l'enfant tendre le deux bras, presser son gilet à deux mains comme lorsqu'elle tette, et bientôt coller ses lèvres à sa chemise, et exécuter des mouvements de succion : la nourrice avoua que, depuis quelques jours, elle achetait, quand elle sortait avec l'enfant, un bouquet de violettes, qu'elle cachait sous son corsage : voici donc une sensation olfactive associée à l'idée et aux gestes de succion. — Les associations de sensations que peut réveiller une impression tactile sont si nombreuses et si faciles à vérifier, que je n'ai pas besoin d'en citer des exemples : on se rappelle que le contact d'une main douce éveillait chez le jeune Tiedemann les idées de sein et de téter.

Un petit enfant d'un an, ne peut voir manier un chapeau, une coiffure quelconque, ou même tout objet qui ressemble de loin à un couvre-chef, sans dire : « *mené, mené* », ce qui signifie qu'il faut le prendre par la main et le faire marcher, le promener. Jouant sur la table, il a pris un petit tapis rond, l'a mis sur sa tête, et s'est écrié :

mené, mené. Il a prononcé les mêmes mots, en voyant une de ses tantes toucher une ombrelle. — Le mot « *peudu, peudu* », s'est associé ponr lui à l'idée de tout objet qu'il voit tomber à côté de sa personne, à tout objet qui lui échappe, qu'il jette, ou qu'il cherche sans le voir, lorsqu'on lui en parle. Un jour il m'a pris une main avec les deux siennes, l'a palpée, agitée, a joué avec elle comme avec un jouet ordinaire; puis la fantaisie lui est venue de la jeter par terre : il l'a poussée et lâchée en disant : *peudu*, et a regardé aussitôt si elle était par terre. — Si on lui donne une fleur à sentir, il la flaire quelques secondes, et immédiatement l'offre à sentir. Dans le jardin, quand il marche au bord des allées, il se penche vers une tige quelconque, la saisit, la tire à lui, et offre immédiatement à sentir ce qui lui en reste dans la main. — La vue de la fumée qui sort de mes lèvres lui fait faire un mouvement d'expiration très-curieux et qui ressemble à celui d'un fumeur. Mais toute fumée l'attire, lui fait dire *mené*, et quand il est tout auprès ou au milieu, si c'est moi qui l'accompagne, il me regarde d'un air heureux, et fait ce mouvement de lèvres, que son grand-père lui a appris, et que j'ai déjà noté chez un autre enfant.

On retrouve donc dans les jeunes enfants les mêmes espèces d'associations que dans l'adulte. Il n'est pas un seul des rapports d'association étudiés avec tant de soin par les psychologues, dont on ne puisse constater plus ou moins nettement l'existence dans l'enfant de un jour à deux ans. Nous avons déjà donné des exemples d'associations fondées sur le rapport de contiguité dans l'espace: en voici encore un pris chez un en-

fant de huit mois, On vient de l'asseoir sur les geno devant ma table, qui est large, ronde, semblable à ce devant laquelie il est placé pour manger sa soupe. S regard s'attache bientôt sur un objet blanc, placé l'autre bout de la table, et à demi caché par des livr Il crie, il tend les bras, il saute vers cet objet; je le donne à saisir: il le jette brusquement, d'un air dépil c'est un livre, et ce qu'il désirait et demandait ét un autre objet bien déterminé. Sa mère m'a expliq la cause de sa déception et de sa mauvaise humeur, exp mées par son geste, sa moue et son air refrogné : c' qu'elle laisse toujours traîner sur sa table quelque viei assiette, avec laquelle il joue et fait du tapage, et l'id d'un objet blanc,d'une surface assez étendue, s'est as ciée à l'idée de table et à l'idée de jouet. De même l'id d'un oiseau s'est associée dans son esprit à l'idée d'u cage. Il tressaute et gazouille, à la vue d'une cage appe due à l'un des coins de ma chambre. Je le porte auprès cette cage; il y regarde, immobile, pendant un peu pl d'une minute, et prend une attitude décontenancée, u physionomie abattue : il regarde ensuite successiv ment sa mère, moi, puis la cage encore, et sa mèr il cherche, il demande l'absent.

On peut saisir encore dans le petit enfant une ébaucl des rapports de séquence, principe de l'idée du temp Un enfant de huit mois, à qui sa mère tendait les bra en se dirigeant vers lui, s'arrête un moment : l'enfa tend les bras; elle l'appelle, mais ne va pas à lui; gesticule de tout son corps, et bientôt crie; elle avanc et lui, se pousse en avant, comme pour hâter le rappr

chement ; des mouvements commencés à une certaine distance et dans sa direction, sont associés pour lui à l'idée de continuation.

Un enfant de onze mois gazouille, en manière d'accompagnement, quand sa nourrice chante un petit air fort simple, mais que l'enfant aime beaucoup, qu'elle lui chante depuis sa naissance : si la nourrice s'arrête vers le milieu, ou même aux trois quarts de l'air, l'enfant la regarde d'un air étonné, et se tait ; il manifeste un grand plaisir, si la bonne reprend l'air un moment interrompu. Ces associations de sensations successives, multipliées à l'infini, préparent la formation de l'idée abstraite et générale de temps, qui est si lente à se déterminer chez les jeunes enfants, même après leur initiation au langage parlé. Un enfant de six mois, dès le point du jour, même si on lui a donné son biberon avant ce moment, le réclame à grands cris, comme s'il était affamé. Sa mère dit : « Il devine que c'est l'heure de son déjeuner. » Non, assurément ; mais le retour de la lumière s'est associé chez lui à l'habitude de téter son biberon, et voilà pourquoi le crépuscule du matin provoque en lui le besoin factice d'un repas matinal. On peut remarquer une association de ce genre, et par conséquent un grossier rudiment de l'idée concrète du temps, dans cet instinct prétendu qui fait connaître aux animaux, même fort jeunes, et à d'autres indices que l'appétit, l'heure du repas de leurs maîtres ou de leurs amis. Qui n'a pas vu des chiens, des chats, des oiseaux, fort exacts à se rendre, à l'heure des repas, dans les maisons, dans les jardins, où ils ont table servie à cette heure ? Il est incontestable que des signes

analogues à ceux qui nous font apprécier le temps, c'es à-dire la succession des impressions, indiquent à ces pa rasites le moment opportun pour se rendre à leur hôte.

Les associations de ressemblance sont non moins net tement accusées par le langage d'action des petits en fants. Un garçon de neuf mois est en face de moi. Sa grand'mère vient à prononcer le mot: *papa*. L'enfant sourit à sa grand'mère, puis à moi-même, et me tend les bras. Assurément, l'enfant ne me prend pas, même à première vue, pour son père ; mais quelques lointaines ressemblances que je puis avoir avec lui ont réveillé, au nom de *papa*, les idées, les sentiments, les actes associés depuis longtemps à l'idée de la présence de son père, et ont amené l'enfant à me sourire, à me tendre les bras, à pousser de petits cris joyeux, à embrasser et à se faire caresser.

C'est par une association de ce genre que les petits enfants apprennent, de très-bonne heure, à reconnaître dans leurs images les personnes ou les choses bien connues. Dans un très-remarquable article, où, malheureusement pour l'étude que nous avons entreprise, il n'est parlé de l'enfant qu'observé à partir de l'âge de trois mois, M. Taine a noté ce fait (1). « Elle voit tous les jours son grand'père dont on lui a montré souvent le portrait au crayon, beaucoup plus petit, mais très-ressemblant. Depuis deux mois environ (10 mois), quand on lui dit vivement : « Où est grand-père? » elle se tourne vers ce portrait et lui rit. Devant le portrait de sa grand'mère,

1. *Revue philosophique*, janvier 1876.

moins ressemblant, aucun geste semblable, aucun signe d'intelligence. »

Je ne crois pas qu'il soit possible de constater dans le tout jeune enfant qui ne parle pas des associations fondées sur la loi du contraste. Mes observations à cet égard ne m'ont fourni aucune indication précise. Serait-ce que ces idées de contraires, pour se souder ensemble, exigent un certain développement intellectuel, une puissance de comparaison plus grande que celle que possède un enfant âgé de moins d'un an ? L'enfant passe du facile au facile, du même au même, avant de passer du facile au moins facile, du semblable au différent, de l'analogie au contraste. Du reste, certains philosophes font rentrer l'association des contraires, dans celle des ressemblances, soutenant, non sans vraisemblance, que tout contraste implique une ressemblance quelconque, qui le met en relief, et dont il ne serait qu'une sous-association. Il nous paraît donc inutile de chercher de ces sortes d'associations complexes dans le petit enfant qui ne parle pas encore.

Outre ces rapports, que les philosophes ont appelés accidentels ou fortuits, ils en ont distingué d'autres qu'ils appellent logiques ou rationnels, comme les rapports de cause, de principe à conséquence, de moyen à fin, de signe à chose signifiée. Je ne fais que rappeler cette classification et ces distinctions, sans les discuter. Je me borne à remarquer que, les lois de la nature et les lois de l'intelligence étant données, il n'est pas une seule des espèces d'association énumérées plus haut qui n'existe nécessairement dans toute intelligence. La preuve

en est que toutes ou presque toutes les associations dit logiques se constatent aussi bien que les autres chez petit enfant. Quel est le nourrisson de trois ou quat mois s'étant brûlé à la chandelle ou au feu, et le pet enfant de dix mois ayant fait connaissance avec le terribl clysopompe, qui ne recule instinctivement à la vue d ces objets lui rappelant la douleur ou la gêne qu'il lui ont causée ? Voilà l'idée concrète de cause associée à l'idée concrète d'effet. Le rapport de moyen à fin, qui, pour l'enfant, se confond avec celui de cause à effet, ou de succession, est d'une quotidienne application dans le premier âge. La vue des aliments, des jouets, des choses, des personnes qui le nourrissent, l'amusent ou l'attristent, lui rappelle, à chaque instant, que ce sont des instruments de plaisir ou de douleur. Quand il crie pour avoir le sein ou pour être bercé, il a, déjà à trois mois, l'idée concrète d'un moyen tendant à une fin, et de plus il l'utilise à sa façon. Il sait bien aussi, longtemps avant de parler, ce que signifient tel son ou telle modulation de voix, tel bruit des lèvres, tel geste, telle attitude ; en un mot, l'idée et le signe sont associés dans son jeune esprit. Quant aux associations établies selon le rapport du genre à l'espèce, il ne serait possible d'en démêler que de bien vagues rudiments chez le petit enfant, dont la puissance généralisatrice est toujours assez faible, ayant besoin, pour s'exercer pleinement, d'une assez longue expérience, jointe à des progrès sérieux dans l'acquisition du langage.

## CHAPITRE IX

### L'ABSTRACTION.

Les sensations produisant nos idées, on peut dire que toutes nos idées distinctes ont pour condition l'analyse. « Aucun sens ne représente toutes les qualités que nous apercevons dans un corps. La vue représente les couleurs ; l'oreille les sons, etc... En nous servant séparément de nos sens, les corps commencent donc à se décomposer : nous observons successivement les parties d'une montre. Le toucher est de tous les sens celui qui nous découvre le plus de qualités ; mais lorsqu'il en représente plusieurs à la fois, il ne les fait cependant remarquer que l'une après l'autre (1) ». Cette nécessité d'analyse, en rapport avec notre constitution organique, peut être considérée comme ayant deux formes ou deux degrés principaux, et nous étudierons dans le petit enfant l'analyse qui aboutit aux notions d'individus, et celle qui aboutit aux notions de modes ou de qualités, qu'on est convenu d'appeler idées abstraites.

1. Condillac, *Cours d'Études*, T. I, p. 47.

Un petit enfant de trois jours ne voit ni n'entend, mai
il éprouve des sensations tactiles, sapides, thermogènes
Il en éprouve de très-distinctes, puisqu'elles paraissen
laisser trace. J'ai vu, en effet, plusieurs enfants ayant fait
deux ou trois jours après leur naissance, des progrès d'a-
dresse pour saisir le mamelon qu'on leur mettait dans l
bouche. Les mouvements des membres qu'ils exécuten
automatiquement, pour échapper aux impressions dou-
loureuses des objets en contact avec leur délicat épi-
derme, sont aussi conscients pour eux que ces impres-
sions mêmes, car ils équivalent aussi à des sensation
musculaires. Les caresses qu'ils reçoivent sur les mains, l
front, les joues, toutes les sortes de contact auxquelles
ils sont soumis dans les diverses régions de leur péri-
phérie, laissent aussi des idées confuses, mais tendant
de plus en plus à devenir distinctes, idées de chaud et
de froid, de doux, de rugueux, de pression, de piqûre,
etc.... En même temps, le souvenir des sensations
sapides s'associe à celui de quelques-unes de ces im-
pressions de tact et de température. Le premier objet
que l'enfant connaît le mieux, et par le concours de ces
sensations primitives, c'est le mamelon de sa nourrice:
ses lèvres sont ceux de ses organes qui ont été les pre-
miers instruits, instruits par le plaisir. Du reste, cette
connaissance rudimentaire, et qui n'a pas pour nous sa
véritable expression psychologique, est nécessairement
très-vague et très-limitée, vu le peu d'attention que
l'enfant qui vient de naître peut accorder aux impres-
sions diverses qui le sollicitent. Il est possible que, chez
l'enfant qui ne voit ni n'entend, les fonctions tactiles

elles-mêmes ne s'exercent qu'incomplètement, qu'un très-grand nombre d'impressions n'aboutissent pas aux centres nerveux sensitifs, et un plus grand nombre aux centres nerveux intellectuels. Ce n'est là qu'une hypothèse que les physiologistes surtout apprécieront.

Mais ce qui est certain, c'est que les progrès les plus sérieux de l'enfant s'opèrent lorsque déjà les sens de la vue et de l'ouïe viennent en aide au goût et au tact. C'est alors que l'on peut commencer à saisir quelques-unes des manifestations de cette jeune intelligence en voie de développement. On se ferait une fausse idée des premières perceptions visuelles du petit enfant, si on l'assimilait à l'aveugle que Cheselden avait opéré de la cataracte, et qui ne percevait des différents objets placés devant ses yeux qu'un amas de couleurs répandues sur une surface plane. D'abord le tact n'a pas encore fourni à l'enfant la conception d'une surface plane, et puis le champ de la vision ne s'ouvre pour lui que graduellement. « Les yeux, dit Tiedemann de son fils âgé à peine de deux ou trois jours, se mouvaient déjà dans toutes les directions, non pas au hasard, mais comme s'ils cherchaient les objets, et ils se portaient de préférence sur les choses agitées. » Cette observation manque d'exactitude. Avant l'âge de huit jours, je n'ai vu aucun enfant suivre des yeux aucun autre objet qu'une chandelle ou une bougie, ou la flamme agitée du foyer. Mais à l'âge d'un mois, j'en ai vu plusieurs dont les yeux suivaient, la tête restant immobile, les mouvements d'un objet agité à quelques centimètres de leur visage, ou se

fixaient longtemps sur des objets brillants qui se t
vaient à une distance de deux ou trois mètres. A me
que les organes visuels de l'enfant s'exercent, et que
champ de vision s'accroît, c'est surtout par parc
lumineuses ou colorées que lui viennent les percept
de la vue.

Dans ce qui ferait pour l'adulte un tableau, il ne s
que les points les plus saillants. Son œil ne disti
que peu à peu les diverses couleurs, et le défaut d'ac
modation de sa vue ne lui permet de saisir que quel
objets saillants, ou même quelques parties de ces ob
Il doit en être ainsi, si les observations que j'ai noté
chapitre de l'attention sont exactes. C'est d'abo
mamelon de sa nourrice, la flamme ou l'éclatant 
d'un flambeau, le relief d'un meuble, d'une fen
ce qu'il y a de dominant dans les formes et les coul
(formes et couleurs sont tout un pour l'enfant)...,
frappent sa rétine et se gravent dans ses souvenirs. A
c'est couleur à couleur, c'est morcelées, comme cell
tous les autres sens, que les impressions extéri
paraissent arriver, dès le principe, aux yeux de l'en
Or, percevoir distinctement des sensations, en
server le souvenir distinct, en dehors de la compl
vague des impressions concomitantes qui n'ont
très-peu affecté les sens, c'est là un travail de sépara
que l'on peut considérer comme une sorte d'abstra
rudimentaire.

Mais bientôt l'enfant perçoit toutes les couleurs qu
organes sont destinés à percevoir, il les perçoit,
qu'il paraît, à une distance normale ; de même il e

tous les sons que son organisation le rend apte à entendre. Ses expériences tactiles se sont multipliées sur la personne de sa nourrice et sur les objets qui l'approchent e plus souvent. Dès lors ses perceptions de diverses ortes se groupent, se différencient entre elles, et 'associent à des perceptions d'espèce différente. L'ana/se pousse à la synthèse, et la synthèse offre une maère inépuisable à de nouvelles analyses.

Aux perceptions primaires, morcelées, isolées, que nous vons considérées comme de premiers abstraits, se joinent peu à peu les perceptions secondaires, dont l'en-:mble va former les premiers concrets. Maintenant, il ii suffit d'une de ces perceptions dominantes, pour u'elle lui rappelle et lui fasse induire tout un groupe e perceptions secondaires qui lui sont associées. Telle ouleur, telle nuance, tel son, telle impression tactile ou apide, lui suggèrent instantanément l'idée de telle forle, de tel objet, de telle personne. La personne de sa ourrice a été d'abord connue par une succession contiue d'analyses. C'est le sein qui lui procure de si doues jouissances, le mamelon auquel il applique ses ivres; son contour doux et chaud, qui est une caresse our son visage et un attrayant spectacle pour ses yeux; : sont ses mains tièdes et caressantes, sympathique bjet de perceptions tactiles et visuelles: les différentes arties de son visage, ses yeux, son nez, son front, son ienton, ses lèvres où loge le sourire sitôt compris, et d'où échappent à profusion les mots et les chansons agréales; ce sont les différentes parties de son berceau où on : dépose plusieurs fois par jour, où il s'éveille, d'où

on l'enlève pour téter; les étoffes légères, mais d'un co tact si dur pour sa peau délicate; les barreaux et le pieds de la chaise, la surface polie, les arètes luisante de la table et des meubles environnants; ce sont tou ces objets qui l'ont frappé d'impressions parcellaires e successives, maintenant reliées entre elles sous form de conceptions individuelles. Mais que ces idées d'indivi dus et de petits ensembles distincts sont encore vague et incomplètes! Un petit enfant de deux mois distinguai nettement une personne d'un animal, et d'un meuble ou d'un mur; mais il adressait son sourire à la premièr personne venue, et il cherchait le sein de toutes le femmes qui le prenaient sur les bras. Mais, à trois mois il distinguait si bien sa nourrice de sa mère, que si, celle-ci le tenant, un autre enfant était placé sur le sein de la nourrice, ou si une grande personne tenait la nourrice embrassée pendant quelques instants, il manifestait sa jalousie par son air refrogné et par ses pleurs. A cette époque, il distinguait très-nettement un chat d'un chien, l'un l'ayant griffé plus d'une fois, et l'autre lui prodiguant chaque jour ses caresses : à première vue, il se montrait fort joyeux, quand ce dernier apparaissait. Un mois avait suffi pour préciser dans son esprit un grand nombre de conceptions individuelles.

Quant à l'espèce d'abstraction qui nous fait séparer les modes des objets, la nécessité où l'enfant est de voir isolément pour bien voir, l'amène continuellement à l'ébaucher. De ces objets, déjà distingués par lui comme individuels, lui viennent à différents moments des impressions particulièrement vives. Ainsi, je place une belle

rose, à la lumière d'une lampe munie d'un abat-jour, en présence d'un petit enfant de quatre mois : sa mère le tient debout sur ses genoux, devant la table sur laquelle j'ai posé la jolie fleur ; l'enfant ouvre la bouche, gazouille, tend les bras, sursaute, s'élance en avant ; sa mère le met sur la table, et il s'y s'agite et se disloque de la plus curieuse façon, toujours en regardant la rose : n'est-ce pas que cette couleur sans objet bien précis pour lui, qui a si vivement excité son attention, lui restera à l'état de souvenir sans objet bien déterminé, mais de couleur bien vive ? Quelques instants après, je soulève l'abat-jour de la lampe, et ce beau foyer de lumière, d'un éclat si brillant, si persistant, lui fait pousser des cris, et exécuter des sauts et des trépignements d'enthousiasme ; la rose est oubliée, il ne la voit même plus, il est tout à la superbe mèche d'or qui le fascine et l'éblouit. Croyons bien que le souvenir de la flamme vive et vacillante sera conservé avec une tonalité bien plus élevée que celle des objets immédiatement voisins, qui ont fourni à l'enfant des sensations bien faibles et bien peu précises : l'énergie ou la fréquence de ces sortes de sensations dominantes fait qu'elles tendent à effacer l'idée des objets, à s'en séparer, à s'en abstraire. A l'état de veille quelquefois, mais surtout dans le rêve, en l'absence des impressions extérieures qui ont pour effet de renouer la chaîne des associations habituelles, je ne doute pas que le cerveau de l'enfant ne soit traversé par des images aussi vives en elles-mêmes qu'indéterminées dans leurs objets, et qu'une hallucination équivalant à un son, à une couleur, à une impression

tactile, à une sensation musculaire ou thermométriq à une forme, à une dimension, à une saveur, ne révei en lui ces vives sensations, sans qu'elles soient acco pagnées des impressions sensorielles plus faibles q s'étaient groupées autour d'elles, c'est-à-dire sans le su port d'un objet précis. Nous voyons ici l'imaginati reproductive concourir à l'exercice de l'abstraction ( modes.

Ces abstractions aboutissant à des conceptions indiv duelles ou modales, qu'ébauche de bonne heure le pet enfant, ont une continuelle tendance à rentrer dans le masses confuses, les ensembles indistincts, et les concre variables, d'où elles sont tirées. La série, je ne dirai pa des impressions, mais des conceptions habituelles, régu lières, naturelles, est celle des vues synthétiques, pou l'enfant comme pour l'adulte. Les formes individuelle sont si multiples et si variées, que la mémoire les laiss peu à peu retomber dans la grande masse objective vaguement mais directement saisie, dont elles ne se son détachées qu'en vertu de circonstances exceptionnelles e passagères. Les modes séparément perçus dans ces in dividus, quelque saillants qu'ils aient pu être au début ne le sont pas toujours au même degré, pour captiver éga lement l'attention ou réveiller la mémoire. La lumièr d'un flambeau n'est pas toujours ni aussi vive ni auss agitée ; les impressions tactiles, sapides, olfactives auditives, ne frappent pas toujours avec la mêm intensité ni la même durée le sensorium du jeune en fant. C'est pourquoi, d'un côté, les souvenirs de forme individuelles, quoique fortement gravés dans l'intelli-

gence, perdent peu à peu de leur précision première, en sorte que l'idée *d'arbre*, par exemple, fournie par des souvenirs directs et parfaitement distincts, revient à l'esprit sous une forme vague et indécise, que l'on a pu prendre pour une idée générale. De même, les modes essentiels, constants, nécessaires, que l'analyse a constatés dans différents objets, se conservent dans l'esprit avec d'ineffaçables empreintes : mais, quoique leur souvenir ne soit très-souvent accompagné d'aucune série de perceptions distinctes, il s'y mêle toujours quelque vague et confuse image de certaines perceptions qui leur furent associées. Ainsi, nous avons beau faire, et nous pensons que plus d'un psychologue est dans le même cas, il nous est impossible de songer à quelque idée abstraite, de blanc, de rouge, de son grave ou aigu, de beauté, de laideur, de bonté, de vice, de moralité, de nombre, d'espace, d'étendue, autrement qu'en imaginant quelque objet particulier, plus ou moins déterminé dans ses formes, auquel l'abstrait que nous concevons mentalement ne vienne immédiatement se joindre pour se concréter.

Ainsi comprise, on ne s'étonnera pas que nous ayons accordé aux enfants l'abstraction, que Locke, Condillac, et tant d'autres, ne regardent que comme une dérivation du langage. Le langage fixe, jusqu'à un certain point, précise et délimite, mais n'engendre pas, ce qu'on appelle des idées abstraites. L'idée la plus abstraite équivaut à la conception du signe le plus abstrait, c'est-à-dire encore à une idée sensible, à un certain concret, simplifié, affiné. C'est dire, d'un côté, que l'idée pure n'existe pas, que c'est une conception de métaphysicien

et d'algébriste, une convention logique; et c'est dire auss que les idées relativement abstraites, les seules que nou admettions, sont, quant à leur origine même, indépendantes de la faculté du langage. Loin de refuser la puissance d'abstraire, comme nous l'entendons, au petit enfant qui ne parle pas, M. Vulpian est d'avis qu'on doit l'accorder aux animaux.

« Il y a, dit M. Vulpian, des abstractions relatives aux effets matériels, ou plutôt aux sensations qu'ils produisent sur nous. Ce sont, par exemple, les abstractions par lesquelles nous nous formons des idées des arbres, des chiens, du rouge, du vert, de tel ou tel son, etc. En un mot, il y a des abstractions sensibles, c'est-à-dire formées à l'aide de propriétés sensibles. Eh bien! il me paraît difficile de refuser ces idées abstraites, du moins en partie, aux animaux supérieurs, car c'est évidemment sur ces idées que s'exercent parfois leur mémoire, leur réflexion, leur raisonnement.

« Quant aux idées générales abstraites, il me paraît tout-à-fait douteux qu'ils les aient; qu'ils aient la moindre idée abstraite de l'infini, du temps, de l'espace, des dimensions, des nombres, des rapports, etc. Ce qui me confirme dans cette conviction qu'ils n'ont pas de ces idées abstraites, c'est que je ne suis pas sûr que l'homme les ait lui-même. Nous sommes ici exposés à une illusion sur laquelle on a trop peu insisté. Les animaux, ou du moins certains d'entre eux, ont une sorte de langage qui leur permet d'entrer en communication les uns avec les autres, soit par des variations ou des modulations de la voix, soit par d'autres bruits particuliers, soit par des

contacts nuancés. Relativement à ce dernier mode, nous ne connaissons rien de plus remarquable que le langage antennal des fourmis décrit par Huber. Mais, en définitive, ces modes de langage sont bien différents de celui de l'homme. L'homme seul possède le vrai langage articulé ; lui seul peut faire des abstractions très-variées à l'aide de ce langage ; lui seul, je n'ai pas besoin de le dire, peut aussi faire des abstractions métaphysiques. Mais de ce que, par des mots convenus, on a pu représenter ces abstractions, il ne faut pas déduire, comme une conclusion nécessaire, que l'homme possède des idées métaphysiques abstraites. Il n'y a guère d'idées possibles que dans le cas où il y a possibilité d'une représentation intellectuelle plus ou moins nette. Or, peut-on se représenter d'une façon abstractive, le temps, l'espace, etc. ? Si je ne m'abuse pas, les prétendues idées générales n'existeraient donc pas en réalité, et elles ne devraient être considérées que comme des abstractions algébriques pour ainsi dire (1). »

Ainsi, entre les abstractions produites par l'adulte, et celles que forment l'enfant et l'animal dénués de signes vocaux, la différence n'est pas qualitative, mais seulement quantitative.

Si nous prenons l'enfant au moment où il se sert déjà assez convenablement de la parole, nous voyons que, malgré les signes de délimitation et de rappel, il est, comme il le sera adulte, toujours paresseux à l'abstrac-

1. Vulpian, *Physiologie du système nerveux*, p. 911 et 912.

tion qui ne s'appuie pas sur une représentation object suffisamment déterminée. Un enfant de deux ans co prenait très-bien le sens de ces phrases : « Ce verre plus grand que ce bouchon; Bébé est un bon garço Le chien est méchant » ; mais, à trois ans, il ne comp nait pas le sens de ces locutions : « La grandeur de ce maison, la bonté de papa, la méchanceté du chien. malgré la ressemblance des sons entre les mots abstra et les adjectifs correspondants. Une petite fille de ving trois mois récitait couramment les noms des couleu principales, mais elle ne savait en déterminer qu'ı petit nombre sur les objets. Son père tira successiv ment de sa bibliothèque des livres, qu'il lui montra, lui disant : « De quelle couleur est-il ? » — Il est blanc, est noir, il est bleu, il est rouge; » répondit-elle en ind quant exactement la couleur des livres qu'on lui mo trait. Il y en eut un, dont elle ne sut pas déterminer couleur. « Ce n'est ni rouge ni bleu », dit-elle apr quelques secondes d'hésitation. Son père insista: «Quel est donc sa couleur? » Elle répondit : « Ni rouge, bleu, ni blanc, du tout, du tout. » Elle ne trouvait p le mot *jaune*, quoiqu'il fut bien empreint dans sa m moire; et la couleur jaune lui était aussi connue en ell même et comme distincte des autres, car elle ajouta « comme chapeau de petite fille. » Son hésitation pr venait plutôt de la difficulté d'évoquer une idée relat vement abstraite, que de celle de se rappeler un mot bie connu. En effet, un autre jour elle se trompa sur le ver dont elle ne sut pas dire le nom à propos d'un rubar et une autre fois encore sur le jaune; son père lui ayar

dit : « Va chercher sur ma table un papier jaune », elle en apporta de trois couleurs, dont aucune n'était la couleur demandée (1).

1. Toutes ces observations sont confirmées par le fait suivant. Un Japonais, qui réside en France depuis plusieurs années, lorsqu'on énonce devant lui un nombre en français, en voit anssitôt la notation mentale en chiffres français, par exemple, me dit-il, un 3 comme je l'écris. Mais le nombre ou le chiffre est-il énoncé en Japonais, il ne peut s'empêcher de se le représenter aussitôt en caractères Japonais.

# CHAPITRE X

## COMPARAISON.

Bien distinguer deux individus, semblables ou différents, comme distincts, ce n'est pas encore comparer, mais c'est un pas fait vers la comparaison. Pour être effective, la comparaison, ou l'attention successivement portée sur deux ou plusieurs objets, sur deux ou plusieurs parties d'objets, doit se doubler d'une certaine abstraction, et de la plus difficile, l'abstraction modale. Elle doit aboutir à la conception d'un rapport, qui est une ressemblance ou une différence constatée entre ces objets ou parties d'objets. La comparaison proprement dite n'existe donc pas pour le petit enfant, au moins pendant plusieurs semaines, et elle n'est possible que lorsque son intelligence peut joindre à une vision déjà assez nette du détail une force d'attention suffisante pour se porter coup sur coup, dans un court espace de temps, sur divers objets. L'enfant n'a pas l'idée précise des rapports, et il n'en cherche pas. Les comparaisons se font en quelque sorte d'elles-mêmes sous ses yeux, les termes s'en rapprochent dans son esprit, et y restent même associés

sous forme d'intégration et de désintégration, de ressemblance et de différence concrète ; mais il n'achève pas l'œuvre ébauchée par le hasard, il ne perçoit pas précisément le rapport, il ne conclut pas.

Un petit enfant d'un mois hésite à boire de l'eau sucrée en place de lait ; il refuse de boire de l'eau pure, et s'irrite, crie et gesticule comme un désespéré, après avoir avalé une gorgée de médecine amère : ce sont autant de sensations bien différentes pour lui ; mais que d'expériences analogues sur un grand nombre d'objets devront se répéter, avant qu'il ait l'idée nette de la qualité qui en fait la différence, et qu'il examine si tel objet a ou n'a pas cette qualité ! De même, le jeune animal, par exemple, un chien ou un chat de deux mois, si on jette près de lui quelques morceaux de viande, prend l'un ou l'autre indifféremment, et de préférence celui qui se trouve le rapproché de lui ; mais un peu plus âgé, il court instinctivement au plus gros, parce que la sensation visuelle la plus forte détermine chez lui le désir le plus puissant. Mais beaucoup plus tard, ces expériences s'étant souvent reproduites, la qualité de grosseur, et même celle de goût meilleur, s'étant bien précisées dans son intelligence, c'est par habitude réfléchie qu'il volera au plus gros et au meilleur, et qu'il essaiera de le disputer à ses camarades. Il devient progressivement apte à la comparaison.

A trois mois, l'enfant paraît saisir un grand nombre de ressemblances et de différences, mais encore comparer très-peu, ou même point du tout. Je présentai à une petite fille de trois mois, d'abord un biberon rempli de lait,

et ensuite un biberon vide : elle porta le second à sa bouche avec autant d'empressement que le premier. Je les lu présentai tous les deux à la fois, très-rapprochés l'un de l'autre, en sorte qu'elle pût voir le liquide blanc s'agiter dans l'une des fioles. Elle fit ce qu'aurait peut-être fait l'âne célèbre de Buridan, s'il avait eu deux mains, quand on l'aurait mis entre un seau d'eau et un picotin d'avoine : il se serait emparé de l'un et de l'autre; et la petite fille, autant que la maladresse de ses petites mains le lui permit, saisit tout d'un coup les deux biberons. Bientôt, sans lâcher le biberon plein, qu'elle tenait de la main droite, avec l'autre main elle porta le biberon vide à ses lèvres : ce mouvement provenait-il d'un simple hasard, ou de ce que le biberon vide était plus facile à élever? Peu importe à la question qui nous occupe ici. Elle essaya sur le goulot quelques aspirations infructueuses, plissa le front, fronça les sourcils, et se mit à pleurer, en laissant retomber la malencontreuse fiole. Elle ne tarda pas à s'apercevoir de celle qu'elle tenait à la main droite; elle l'appliqua promptement à ses lèvres, et aspira quelques gouttes du contenu avec les marques d'une complète satisfaction. Jusqu'ici la petite fille n'avait donc vu dans ces deux objets aucune différence, et peut-être même, son attention n'ayant été que superficiellement dirigée sur eux, n'avait-elle vu qu'un seul objet dans ces deux objets presque semblables. — Je voulus varier sur elle mon expérience. Je la savais très-friande des couleurs brillantes : je plaça devant elle successivement des gravures de plusieurs sortes. Je commençai par les nuances faibles : l'enfant

en les voyant, sursauta, poussa des exclamations joyeuses, et tendit les mains en avant. Mais sa joie devint de l'exaltation, quand je plaçai devant ses yeux des couleurs plus éclatantes : elle les palpait, les heurtait de ses mains frétillantes, les froissait, les tiraillait, les portait à sa bouche, les contemplait en extase. Je variai une seconde fois l'expérience. Après quelques minutes consacrées à un autre divertissement, je lui plaçai sous les yeux, deux images à la fois, dont l'une aux couleurs très-vives. Elle se précipita vers les deux, comme vers un objet unique. Je les lui représentai ensuite séparément : elle éprouva un grand plaisir à regarder l'image aux couleurs sombres ; mais à l'égard de l'autre, elle manifesta une joie et un enthousiasme indescriptibles. Si fortement impressionnée qu'elle eût été par des différences notables, ce n'avait été pour elle que des impressions plus ou moins vives, sans retour d'attention sur les objets qui les lui procuraient, sans le moindre soupçon de qualité différente, ou de même qualité possédée à des degrés différents, sans la moindre velléité de comparaison. J'ai conclu de semblables expériences que la comparaison, telle que nous la comprenons et l'exerçons, n'est pas encore possible à un jeune cerveau de trois mois. L'est-elle un peu plus tard, et dans quelle mesure ? Je laisse encore à cet égard la parole aux faits, sans me hâter de conclure.

J'avais, il y a quelques années, deux chats gris, la mère et le fils, de même taille, de même nuance, et de même apparence. Un jour, un enfant de huit mois, apporté dans ma chambre, aperçoit la chatte à quelque

distance de lui, et la réclame avec force gestes et cris de circonstance. J'appelle le placide animal, qui entre aussitôt en relations amicales avec l'enfant. La chatte élève la tête et le dos pour se faire caresser, ronronne, passe et repasse en frottant sa robe contre l'enfant; celui-ci la serre à deux mains, la tourne et retourne à plaisir. Pendant qu'il est ainsi occupé avec elle, le chat survient, s'approche de l'enfant, le frôle en ronronnant, et demande sa part de caresses. Voilà notre enfant tout étonné d'apercevoir à sa gauche l'animal qu'il venait de voir à sa droite. Il se tourne d'un côté: un chat gris; et puis de l'autre côté : le même chat gris. Il semble n'en pas croire ses yeux, et ne pouvoir se résoudre à voir deux objets, son esprit étant absorbé par la vive conception d'un seul. Que se passait-il alors dans cette jeune tête? Les yeux, les mouvements de bras, les attitudes penchées et expectantes, parlaient seuls, et ne témoignaient que d'un très-fort ébahissement. Mais l'incertitude de son jugement ne fut pas longue, et, avant la fin de la visite, ayant vu les deux chats devant lui, à côté, et loin de lui, dans différentes poses, il emporta le souvenir de deux animaux semblables, sans se dire à lui-même qu'ils étaient semblables. Des expériences de cette nature souvent répétées, et elles se répètent tous les jours, préparent de riches matériaux à l'abstraction, lui permettent de dégager des perceptions semblables ou différentes la conception de qualités analogues, et excitent l'enfant à la comparaison.

Un petit enfant de dix mois mettait une très-grande différence entre les gâteaux et les pommes de terre qu'il

ıimait beaucoup, et le pain qu'il aimait moins, et aussi
ntre la viande et le pain, le lait et le vin, le vin et l'eau.
e le soumis à l'expérience suivante. On lui montra
'un côté un gâteau, et de l'autre un morceau de pain ;
ıns tergiverser, il saisit le gâteau, et il le porta à sa
ɔuche. On le lui retira : il fallait entendre ses cris d'é-
ɪrché vif, voir ses trépignements, ses mouvements éner-
ques de bras, sa figure empourprée et contractée, et
ɜ quels yeux attentifs il suivait les mouvements de
main qui lui avait ravi sa friandise. Bientôt, en ma-
ère de plaisanterie, on lui présenta un morceau de
ıin : il donna dans le piége, il prit le pain ; mais, avant
y mordre, il avait reconnu son erreur, et rejeté le pain
'ec les marques d'un violent dépit. — Il ne faut pas
ı'on lui laisse entrevoir des pommes de terre, de la
ande, ou un fruit, si on veut qu'il mange de la soupe.
se comporte aussi différemment avec ses jouets et
ux des autres enfants. Il se permet bien de mettre la
ain sur ceux de ses camarades, de les empiler avec les
ɜns, d'en user en vrai propriétaire, *uti et abuti* ; mais
quelqu'un touche aux siens, il les leur retire violem-
ɜnt des mains. Ainsi, des objets étant rapprochés de-
nt ses yeux, il aperçoit très-distinctement que l'un
ɜst pas l'autre, et en quoi l'un n'est pas l'autre. Il
npare sans le savoir ni le vouloir : c'est déjà un
ɔgrès accompli ! De ces rapprochements fournis par
hasard, éclairés par l'expérience, précisés par les
!uences éducatives et surtout par l'influence du lan-
ɾe, naîtront des similitudes et des différences de plus
plus tranchées, isolées, abstraites, de vraies idées

de rapport, et l'enfant comparera comme l'adult

Cette aptitude tardive à la comparaison tient à la nature de l'attention. Elle est si courte et si mobile chez petit enfant, qu'il n'observe guère que superficiellemen les objets, et les objets même qui l'intéressent, qui sollicitent vivement sa curiosité, c'est-à-dire sa sensibilité, et ne les observe le plus souvent qu'au point de vue de émotions particulières qu'ils lui procurent à un momen donné. Un enfant de trois mois essaie d'appréhender, d palper, de soulever, de porter à sa bouche, de jeter u objet qui lui tombe sous la main ; et, soit curiosité, so besoin d'activité satisfait, l'objet est immédiatement connu, et délaissé pour un autre, sauf à être repris dan quelques instants. Il est relativement si ignorant, qu'il très-peu de choses à voir dans un objet, surtout dans u objet qui n'a pas, comme les êtres animés, le don de modifier et de renouveler à chaque instant la curiosi qu'il inspire. Il faut, pour bien observer, savoir vouloir observer. C'est pourquoi le petit enfant qui n parle pas se contente de noter au passage des analogi et des différences grossières. Le passé l'intéressa moins que le présent, il n'éprouve que fort peu le b soin de comparer.

Mais, dès l'âge de quinze mois, et surtout entre vin mois et deux ans, l'enfant, aidé dans son travail intellectuel par le secours des mots, un peu spontanémen et beaucoup par l'effet de l'imitation, use à sa manière, mais largement, de la faculté de comparaison. cherche fort peu les différences, bien qu'il en soit viv ment frappé, mais il cherche partout des ressemblance

J'ai même noté le phénomène chez un petit garçon de treize mois. Comme un de ses cousins ressemblait à son oncle, avait même barbe, même taille, même voix, dès qu'il entra en relations avec son cousin, il le traita en vieille connaissance. Il l'appela *toto*, se fit amener à lui, lui fourra l'index dans les yeux, dans le nez et dans les oreilles ; il voulut manger à côté de lui à table, vint le trouver à quatre pattes, dès qu'il fut éveillé, pour jouer sur son lit ; après le repas, il se fit mettre sur ses genoux, et, de là, sauta sur la table, où il se livra à mille petits jeux qu'il faisait avec son oncle; son cousin tenant à la main un crayon, il le lui prit, le porta à sa bouche, et fit avec ses lèvres les mouvements et le bruit d'un homme qui fume et renvoie sa fumée dans l'air (l'oncle fumait) ; une fois descendu, il prit la main du cousin, et, d'un air suppliant lui dit : *lou lou, lou lou.* »; on expliqua au cousin que ces articulations signifiaient qu'il fallait imiter le chien, ce dont l'oncle s'acquittait, paraît-il, au grand plaisir de l'enfant ; dans le jardin, il fit aussi à son cousin une prière que celui-ci ne comprit pas, ce qui semblait intriguer beaucoup l'enfant, habitué à être obéi par son oncle : il lui dit *bon bon*, ou *bô bô*, ce qui signifiait qu'on eût à lui couper une fleur, et à la lui faire sentir. Ainsi cet enfant de treize mois raisonnait et agissait en vertu de l'analogie : de certaines ressemblances il concluait à d'autres ressemblances, et même à la ressemblance totale. Il s'étonnait de ne pas retrouver ces dernières ressemblances à côté des premières, et il les cherchait avec une attention excitée par le dépit. Son cousin renseigné prit, autant que possible, la suite des

habitudes que l'oncle avait rendues nécessaires à l' fant : mais il en remplaça quelques-unes par ses ht tudes à lui. Aussi, après un séjour de trois semaines près de son cousin, l'enfant chercha-t-il dans son on les gestes, les sons de voix, les jeux, les câlineries, actes d'obéissance, avec lesquels le nouveau *toto* l'av récemment familiarisé. Les rôles étaient renversés, m l'intelligence, le cœur et la volonté de l'enfant, opérai de la même façon.

A l'âge de deux ans et demi, l'enfant compare bea coup. Il use fréquemment de phrases comme celles-c *arbre bébé* (petit arbre), *arbre papa*, (grand arbr *maman canard*, *bébé canard*, pour exprimer qu'un obj une plante ou un animal, est plus grand ou plus pe qu'un autre. Un enfant de cet âge me disait : *Toi p vilain, bébé beaucoup pas vilain*, voulant dire qu n'était pas méchant, mais qu'il l'était encore moins q moi. Il employait beaucoup de métaphores pour fai rire : « *Vous êtes...* disait-il en faisant attendre la sui pour exciter la curiosité ou pour trouver une idée c ne venait pas, vous êtes un *canard*, ou bien une *feuil* un *acacia*, un *couteau*, etc... » C'étaient des inepti mais qui indiquaient sa préoccupation habituelle chercher des assimilations, si bizarres fussent-elles. trois ans, voulant dire quelque chose d'aimable à u petite fille qu'il affectionnait beaucoup, il lui disai « Tu es un rat, un vrai rat, un joli petit rat ! » Déjà, dep plusieurs mois, il regardait fort attentivement et fix ment les visages nouveaux, pour faire connaissance av eux, et, après les avoir regardés quelques instants, le

disait : « Barbe comme papa, robe bleue comme maman, montre comme grand-pè... ». A cette âge, il connaissait les noms de plus de vingt arbres, dont il savait indiquer les caractères spécifiques les plus apparents, ce qui indiquait un grand progrès dans les facultés d'observation et de comparaison.

## CHAPITRE XI

### IMAGINATION.

L'imagination représentative ou reproductive, ou le retour d'impressions vives, d'images, de formes, de sons, de couleurs, des objets, des personnes, des lieux, qui nous ont affecté vivement, s'exerce dès les premiers temps de la vie. L'enfant, à peine âgé d'un mois, qui reconnaît le sein de sa mère à une très-petite distance, montre par le désir très-vif qu'il en a, que cette vue l'impressionne, et que cette image doit être profondément gravée dans sa mémoire. L'enfant qui, à l'âge de trois mois, se retourne brusquement en entendant chanter l'oiseau, ou en entendant prononcer le nom de koko, et cherche des yeux la cage, s'est formé une image très-vive et de l'oiseau et de la cage. Quand, un peu plus tôt, en voyant la nourrice prendre son manteau, ou sa mère agiter l'ombrelle, il se montre très-joyeux, et se figure la promenade au grand air, il fait encore œuvre d'imagination. De même, lorsqu'à l'âge de sept ou huit mois, on l'a trompé en lui donnant un morceau de pain au lieu d'un gâteau, et que, reconnaissant aussitôt la supercherie, il

jette le pain avec colère, il faut que l'image du gâteau soit très-nettement empreinte dans son esprit. Enfin, quand il commence à bégayer le mot *papa*, à la vue d'un homme quelconque, il faut que les caractères généraux qui constituent pour lui le *papa*, soient bien dans son imagination.

Les frayeurs aussi vagues que profondes qui se manifestent chez les jeunes enfants comme chez les jeunes animaux, sont, chez les uns et les autres, des indices certains du travail de l'imagination. Peut-on expliquer autrement que comme un effet de cette puissante faculté, les rêves de l'enfant, ces tressaillements subits, ces cris, ces sanglots, ces sourires, ces mouvements pour saisir ou pour repousser violemment des objets, que l'on observe chez un enfant de trois mois endormi, et qui ressemblent à ceux que la crainte, la douleur, la faim, le désir, la joie, lui font produire avec le plus d'énergie à l'état de veille ? On peut supposer que ces souvenirs d'objets, déjà mis en rapport avec lui, lui reviennent aussi pendant l'exercice diurne de ses facultés, mais comme motifs de reconnaissances, d'analogies, de sentiments divers, plutôt que comme images vivement détachées dans l'esprit. Les préoccupations absorbantes de leurs courts moments de veille ne laissent aux enfants, ni autant de temps, ni autant de loisir qu'aux adultes, pour imaginer des souvenirs, pour rêver éveillés. Ainsi, un petit enfant de deux mois et demi, tenu par son père depuis dix minutes, tendit brusquement et avec une joie visible les bras à sa mère qui avançait vers lui. Les nombreuses impressions dont son père avait eu le soin

de l'occuper pendant l'absence de sa mère,ne lui avaient-elles pas enlevé la facilité de songer à l'absente et de l'imaginer près de lui? Heureusement pour la tranquillité d'esprit de l'enfant et pour sa délicate santé, il est rarement abandonné à lui-même, pendant l'état de veille.

J'ai entendu souvent, de ma chambre, des enfants d'ouvriers que leurs mères avaient forcément laissés seuls pendant une ou deux heures, crier en désespérés dans leurs berceaux : les mots qu'ils font entendre dès l'âge de neuf, dix ou onze mois, leurs appels déchirants à *mama*, indiquent la nature des images et des sentiments qui traversaient leur intelligence et désolaient leur cœur, quelques mois auparavant, lorsque, se trouvant dans le même isolement, ils n'avaient pas le pouvoir d'exprimer leurs chagrins et leurs colères. Si l'enfant exerce son imagination dans la veille, tout porte à croire qu'il l'exerce alors moins que pendant le sommeil. C'est ici, selon moi, le moment le plus favorable au travail intellectuel des petits enfants, travail fréquent, travail paisible, et dont l'importance est presque toujours en raison inverse du repos apparent des organes extérieurs. C'est alors que ces sensations hallucinatoires, sans objet présent ou déterminé, ces réminiscences intenses, ces associations innombrables, ces éclairs d'abstraction et de généralisation, ces rapprochements touchant à la comparaison, ces jugements et ces raisonnements aux formes objectives, revivent, sous l'œil plus ou moins ouvert de la conscience, dans les fibres chargées d'impressions récentes du cerveau, où le sang afflue par intervalles rapprochés, et réveille à

chaque instant la vie mal atteinte par la paralysie du sommeil.

Etudions le passage de l'imagination reproductive à l'imagination productive, qu'on appelle aussi poétique ou créatrice. Dès que les idées ne se représentent plus dans l'ordre où l'intelligence les a perçues, dès qu'il y a quelque chose de changé, ne serait-ce qu'un chaînon supprimé dans une série d'images associées, on peut dire qu'il s'effectue une composition mentale artificielle, une conception du réel modifiée, un produit spontané d'imagination productive. Ces libres combinaisons d'images se construisent d'elles-même chez le jeune enfant, et n'en est-il pas le plus souvent ainsi pour l'adulte, que visitent tant d'inspirations inattendues ? Le jeune Tiedemann, à l'âge de cinq mois, « devine », dit son père, la sortie en plein air, qui lui cause une si grande joie. Son biographe ne voit là qu'une association d'idées ; mais il y a plus que cela: il se trouve, mêlée au jugement que suppose le mot *devine*, tout au moins une conception très-vive de quelques-uns des souvenirs rattachés à l'idée de cette sortie, et elle forme pour l'esprit de l'enfant une série de tableaux réjouissants. Admettons qu'à l'état de veille, cette conception reste quelque temps, ce qui est probable, dans un exact rapport avec la réalité perçue. Il est certain que, pendant le sommeil, la mobilité capricieuse des idées introduira dans ces images de la réalité, des circonstances, des détails, et une disposition de fantaisie. Certains détails s'ajouteront, d'autres disparaîtront; les lieux, les temps, les objets, se transformeront de mille manières imprévues. Les

impressions de la réalité deviendront, pour l'enfant e dormi, une réalité fictive.

Imaginons nous-mêmes les phénomènes de l'intel gence enfantine pendant ses rêves, en supposant, d'apr l'enfant qui parle, ce que l'analogie permet jusqu'à certain point d'inférer pour l'enfant encore muet.

Le petit enfant vient de dormir un quart d'heure : premier sommeil, consacré au repos des organes, a ét très-profond ; un afflux du sang au cerveau, occasionn par un trouble intérieur, le réveille à demi : la nourrice le berce, et, au bout de deux ou trois minutes, il se rendort. Comme le premier sommeil a déjà quelque peu réparé les pertes de la vie organique, ce nouveau sommeil est plus léger, et plus favorable aux rêves. D vagues sensations, transmises de la périphérie au cerveau, excitent la réviviscence des idées, et le jeu des images s'associant et se désassociant est déjà commencé Il a suffi d'une mouche posée sur le visage de l'enfant d'un mouvement du rideau qui le protége, d'une sensation de contact due à ses langes ou à ses vêtements, d'un trait de lumière qui a effleuré ses paupières closes, d'un bruit de la rue ou de la maison, d'un éternuement de sa nourrice parvenu jusqu'à sa conscience, des sensations musculaires qu'un de ses mouvements automatiques lui aura causées, d'une impression accourue du fond des organes de la vie végétative, enfin de la moindre circonstance étrangère à la vie propre du cerveau, pour réveiller son énergie fonctionnelle, pour faire rêver l'enfant. Aussitôt sa mémoire lui rappelle un des plus remarquables détails de la journée : par exemple, le banc ver

sur lequel sa nourrice s'est assise avec lui, et à cette image toute une série d'images associées : un grand arbre aux branches mouvantes, un beau nuage blanc dans un lambeau de ciel bleu, le gracieux visage d'un petit enfant qui l'a embrassé, lui a fait toucher ses jouets, et a fait mille gestes plaisants auprès de lui ; ensuite un chien tacheté de blanc et de brun, qui est venu mettre ses pattes sur la robe de l'enfant et lui lécher le visage; puis un homme au costume rouge et bleu dont le grand sabre luisait et faisait grand bruit ; puis un homme de même apparence qui a passé près de l'allée en frappant sur un tambour ; un cheval au galop qui n'a pas tardé à passer dans la même direction, et plusieurs hommes habillés de rouge et de bleu avec des bâtons étincelants sur leurs épaules; enfin une lourde charrette qui heurtait le pavé à grand bruit ; et tout aussitôt une femme laide, mais souriante, offrant de beaux gâteaux dans un panier. Nous supposons que tous ces événements saillants, qui ont marqué la sortie au grand air, sont revenus à l'esprit dans l'ordre de succession des impressions réelles. Mais la reproduction de ces souvenirs, l'illusion hypnotique aidant, en a fait un tableau, non pas successif, mais simultané. Ce serait là une notable modification, et, n'y eût-il que celle-là, que l'imagination aurait apportée dans les souvenirs de la réalité. Pour modifier encore cette association d'idées, il suffit d'une nouvelle excitation apportée de l'extérieur ou survenue à l'intérieur, qui combine dans le cerveau les souvenirs anciens avec les souvenirs récents, qui sépare ce qui était uni, joigne ce qui était séparé, et forme des associations d'idées disparates et bizarres,

et l'imagination reproductive aura fait place à l'imagination productive.

Si la série conçue dans le rêve était la fidèle imitation des impressions réelles, d'où viendraient ces contractions violentes de la face, ces contorsions des membres, ce rire désordonné, ces poses extatiques, ces cris déchirants, ces tressaillements pénibles à voir, tous ces signes évidents de sensations et d'émotions intenses, puisque les réalités dont le souvenir forme le tissu des rêves n'ont pas toujours excité chez l'enfant de pareilles manifestations ? Il faut qu'il se soit produit dans son cerveau halluciné un changement considérable, qui atteint les proportions des images et leurs rapports mutuels.

Par exemple, le grand cheval aura pris la place et le rôle du chien caressant: il avancera, en poussant un hennissement terrible, ses gigantesques naseaux vers le visage de l'enfant ; le gâteau, dont un morceau avait été happé par le chien, sera saisi par les grosses lèvres du cheval, qui s'enfuira emportant la bonne et le petit enfant, vers la charrette étourdissante; et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'horreur parvienne à son paroxysme, et qu'après de fortes contorsions, l'enfant s'éveille en poussant un grand cri. Mais ses yeux à demi ouverts ont aperçu, transfiguré comme dans le rêve, le doux visage de la nourrice, qui le berce et chuchote à son oreille des mots rassurants. Le charme recommence, l'enfant se rendort, et reprend son rêve tissu de joie et de bonheur: le banc vert reparaît, et les petits enfants habillés de blanc, de bleu et de rose, et leurs yeux vifs, et leurs joues satinées, et leurs voix perlées, sans oublier le joli gâteau donné à

l'enfant, et ceci, et cela, au gré de la capricieuse fée, qui est l'association des idées. Tel est le fonctionnement rudimentaire de l'imagination créatrice. Les rêves sont les poëmes de l'enfant, qui, même à l'état de veille, est toujours plus ou moins poète. Ah! les drames étranges, les joyeuses comédies, les étincelantes idylles, les lugubres élégies, les odes palpitantes, qui ont hanté dans leur berceau les cervelles des futurs poètes, inventions fictives, dont ils se souviennent peut-être plus tard à leur insu, quand ils croient imaginer des combinaisons d'idées tout artificielles! Pour l'adulte, comme pour le petit enfant endormi, ce qu'on appelle imagination créatrice consiste à séparer, à rapprocher, à tronquer, à amplifier, à rapetisser, à exagérer, à juxtaposer de mille manières, et dans un ordre le plus souvent involontaire, les perceptions, les jugements et les raisonnements antérieurs, pour édifier avec ces matériaux un monde intérieur, tout autre que le monde extérieur, mais cependant fait à son image.

L'exercice de cette faculté se traduit, à l'état de veille, par des manifestations de diverse nature. On ne peut d'abord nier que l'enfant tout jeune ne comprenne la plaisanterie et ne cherche à faire rire.

« Le 20 décembre (il avait quatre mois moins trois jours), le jeune Tiedemann témoigna une joie visible, parce qu'on rit de ses jeux, et qu'on le loua ; il chercha même, pour faire rire, à faire toutes sortes de mouvements, et à prendre diverses postures. » J'ai vu un enfant de trois mois et demi faire des soubresauts très-joyeux, et même rire presque aux éclats, et agiter ses

deux bras comme pour exprimer l'admiration, en voyan sa sœur mettre un mouchoir sur sa figure. Il s'habitu très-vite à ce jeu. Trois jours après la première scène on lui mit le mouchoir sur sa figure, et on le retir aussitôt : ses traits marquaient un sentiment de surprise mêlé d'une certaine inquiétude ; et il en fut ainsi pendant quelques minutes ; mais bientôt, il ne vit là qu'un jeu, le jeu qu'il riait de voir faire aux autres, et si on ne laissait que quelques secondes le mouchoir sur son visage, il était souriant quand on le découvrait (1). Un autre enfant, âgé de cinq mois, lorsqu'il voyait arriver en visite des personnes étrangères, et surtout des figures jeunes et agréables, répétait devant elles en riant, les drôleries qu'il avait pu faire dans la famille. Cette précoce aptitude à exercer la force poétique dans le genre gai, ce *vis comica* qui a tant de puissance dans les premières années, et qui se manifeste dès les premiers mois,

1. Je vois le même fait constaté dans la récente note de Darwin. « A cent dix jours, on l'amusait beaucoup en lui jetant sur la figure un tablier que l'on retirait ensuite tout à coup. Un jour que je jouais ainsi avec lui, je mis subitement le tablier sur ma figure, que j'approchai de la sienne. Il fit alors entendre un léger bruit, comme un commencement d'éclat de rire. Cette fois la principale cause du plaisir était la surprise, comme cela arrive souvent chez les grandes personnes, quand elles rient de quelque saillie. Je crois me rappeler que trois ou quatre semaines auparavant, si on lui pinçait légèrement le nez et les joues, il prenait cela comme une bonne plaisanterie. Je fus surpris d'abord de voir un enfant qui n'avait guère plus de trois mois comprendre déjà la plaisanterie ; mais nous devons nous rappeler combien les petits chats et les petits chiens sont encore jeunes lorsqu'ils commencent à jouer. »

Darwin, Esquisse biographique d'un petit enfant. *Revue scientifique*, juill. 1877, p. 27.

même chez les enfants le plus médiocrement doués, est évidemment un caractère héréditairement transmis à tous les membres de l'espèce humaine.

L'imagination créatrice, sous forme de manie destructive et constructive, « se montre déjà, dit le Père Girard, dans l'âge tendre ; car, si le petit enfant veut faire preuve de sa force en détruisant, il aime aussi à produire à sa manière du neuf et du beau. Voyez comme il range ses petits soldats, ses maisonnettes, ses moutons, etc., comme il se réjouit de ses combinaisons nouvelles. Il appelle sa mère, pour qu'elle en jouisse à son tour » (1). L'instinct de l'imitation, si actif chez tous les jeunes animaux, concourt au développement rapide de cette faculté héréditaire. Tiedemann nous signale dans son enfant, âgé de treize mois, une rare aptitude à combiner des idées acquises en les appliquant à des perceptions actuelles, et avec l'intention évidente de représenter les premières par les secondes. Le 29 octobre, l'enfant prit plusieurs tiges découpées de chou blanc, et leur fit représenter diverses personnes qui se visitent. Le philosophe a vu là avec raison, le germe de la force poétique, qui, dit-il, « semble consister à transporter des images connues à des étrangers. » Il néglige toutefois de nous dire jusqu'à quel point cette opération était spontanée, et si l'enfant agissait ainsi pour l'avoir vu faire, plutôt qu'avec l'intention originale de représenter à sa façon des scènes bien connues. Il est vrai que, même dans la dernière hypothèse, la conscience ne tardant pas à intervenir

1. *De l'enseignement régulier de la langue maternelle, liv. III, p. 88.*

dans ces actes d'imitation mécanique, ils ont bient revêtu un certain caractère personnel. Peut-être aus un futur savant était-il exceptionnellement doué poı montrer des talents précoces.

Quoi qu'il en soit, l'imagination destructive et con tructive se manifeste plus ou moins puissamment ch tous les enfants, dès l'âge de huit ou dix mois. Un enfa de neuf mois, assis sur un tapis au milieu de la chambr était comme un dieu créateur et despotique, au milie de ses jouets, et de tous les objets qu'on lui donnait, o qu'il parvenait à saisir en s'allongeant sur le parque Les pantins, la trompette, le tambour, les balles, l papier, les livres, les fruits, les aliments dont il ava assez pour le moment, étaient, des heures durant, emp lés, rangés les uns à côté des autres, séparés, rem pêle-mêle, poussés, repris, battus, caressés, embrassé mordillés, avec un entrain, des éclats de voix, des geste d'admiration, des trépignements de joie, qui, en mên temps que le besoin impérieux d'exercer ses forces ph siques, et de satisfaire une curiosité toujours renaissant et le besoin d'imiter, de répéter des actes facileme appris, manifestaient aussi le besoin intellectuel et mor de réaliser un idéal en rapport avec ses facultés, « c produire à sa manière du neuf et du beau. » Ain l'homme enfant construit et détruit, en se jouant, ma avec un sérieux, une conviction, qui rappelle la man des patriciens de Salluste, lesquels ne cessaient de con truire pour démolir, et de démolir pour construir *Nova diruunt, alia ædificant.*

L'imitation des gestes, des sons, des cris de l'anim

indique, chez tous les enfants, un premier éveil du sentiment esthétique. Un enfant de onze mois rapprochait ses mains, comme il l'avait vu faire, pour exprimer l'étonnement, la joie. Il imitait tout ce qui lui faisait plaisir chez les autres, et souvent l'imitation seule était pour lui un plaisir. Je lui avais donné un petit seau, qu'il tenait à la main en se promenant avec moi dans le jardin : je jetai dans le seau un caillou: aussitôt l'enfant ramassa un autre caillou, qu'il jeta dans le seau, et il agita le tout avec un grand bruit. — Il a suffi d'une fois pour lui apprendre un jeu qu'il répète assez souvent. Il se couvre quelques instants la tête avec une serviette ou un châle, en disant : *a pu*, et puis remontre sa figure joyeuse. — Son penchant à l'imitation s'est manifesté d'une manière curieuse; jusqu'à ce jour, il lui fallait toujours une personne pour l'aider à marcher, mais rien qu'une seule: se trouvait-il avec son père, il m'appelait *papa*, dès qu'il me voyait, me demandait la main, et abandonnait celle de son père, aussitôt qu'il avait la mienne. Il en faisait autant pour tous les nouveaux venus : il laissait la main qu'il tenait pour la leur. Un jour, je remarquai qu'il avait toujours les yeux sur mes pieds en marchant, et, pour l'amuser, je fis de très-longs pas, qui le firent beaucoup rire et sursauter. Je répétai cet amusement le lendemain : lui de chercher à m'imiter, et d'allonger ses jambes jusqu'à les rendre presque horizontales ; il perdait naturellement son équilibre déjà fort instable, et tombait à terre. Aussi réclama-t-il bientôt la main de la première personne qui parut, et, sans laisser la

mienne, il se mit à faire de longues enjambées. Maintenant, s'il y a deux personnes auprès de lui, il lui faut toujours la main de chacune d'elles, pour exécuter cette marche bizarre, qui fait rire sa mère jusqu'aux larmes.

Je ne sais si l'on doit rapporter à l'imagination esthétique cette attraction que les figures jeunes, jolies comme les couleurs brillantes, exercent sur la plupart des jeunes enfants, et la répulsion que certains visages vieux, ridés, laids, leur font éprouver. Il est incontestable que certains visages ont le don de leur plaire plus que d'autres, et cela, je le crois, abstraction faite du caractère de la physionomie. Un petit garçon de trois ans et demi, admis à jouer pendant quelques semaines avec une douzaine de petites filles de quatre à cinq ans, dès le second jour, avait fait son choix, et, à ce qu'il nous parut, d'après le plus ou moins d'agrément du visage. Il avait une affection très-vive pour deux ou trois enfants plus jolies que les autres : il les prenait dans ses bras, les étreignait fortement, les caressait, leur disait des choses aimables, j'allais presque dire galantes. Par contre, il montrait plus que du mépris aux autres : il les délaissait, les grondait, les insultait, les battait. — Son frère vint le rejoindre chez leur grand'mère, femme très-bonne et de la physionomie la plus douce; le petit était âgé de 13 mois: cependant, dès qu'il vit cette aimable vieille, de noir vêtue, il recula avec une espèce de crainte ou de mépris. Le lendemain, sa grand'mère ayant voulu le prendre sur ses genoux, il se rejeta loin d'elle, et se mit à marcher à quatre pattes, pour venir vers moi, qui, ressemblant à un de ses parents, ai eu la bonne for-

tune de lui plaire à première vue. Il a fallu cinq ou six jours pour que l'enfant s'habituât à sa grand'mère, qu'il connaît bien maintenant, qu'il aime pour ses caresses et pour ses bontés, et à laquelle il demande la main pour marcher.

L'apparence du sentiment esthétique s'est montrée de bonne heure, chez ce même enfant, au point de vue musical. Quand il entend jouer du piano, il exécute des soubresauts rhythmiques, même au sein. Il accompagne la voix de sa mère qui chante ; il a essayé d'imiter, mais sans y réussir, son père qui sifflait. D'aussi loin qu'il entend le clairon d'un régiment qui passe,il exige que ses bonnes l'amènent dans sa direction. — Une de ses cousines, qui a trois ans et demi,est obsédée par la passion, jusqu'à un certain point esthétique, de la toilette. Elle mêle les chifons et les rubans à tout.«J'ai vu madame *** à la promenade, elle avait un chapeau vert. — J'irai demain à la messe, j'aurai une robe blanche, etc. »

L'imagination inventive des petits enfants a pour aliment favori les fictions qu'on leur raconte, et qu'ils prennent au pied de la lettre, assez longtemps, et quelque démesurées que soient les hyperboles qui les expriment. Le merveilleux est pour eux la marque de la vérité, parce que la réalité les intéresse au plus haut point. A l'âge de vingt mois, l'enfant n'est pas encore avide de contes et de fables, qu'il ne comprendrait pas, mais il est passionné pour le récit de ses propres impressions. Chaque fois que la mère d'une petite fille de cet âge était sortie avec elle, le souper terminé, et avant l'heure impérieuse du sommeil, elle racontait au père, dans un

récit à la fois simple et pittoresque, ce que la petite fille et maman avaient fait et vu. « Nous sommes allées sous les grands arbres du Luxembourg : le chien était avec nous ; il courait autour de la voiture de la petite fille ; et il venait de temps en temps lui lécher les mains et la figure ; mais la chien a été vilain, il mordu au gâteau de la petite fille : la maman a bien grondé le chien, et l'a chassé avec l'ombrelle bleue, ce qui a fait rire Marie, qui commençait à pleurer. Puis, la petite s'est beaucoup amusée auprès d'un banc : il est venu un petit garçon, qui s'appelle Joseph : il est un peu plus grand que la petite fille, mais il est bien gentil, et il aime bien la petite fille. Il lui a laissé prendre son ballon, et il n'a pas fait mal à poupée : il a sauté, et Marie aussi : mais il s'est approché du gazon, et en voulant franchir vers l'autre côté, il est tombé, il s'est fait une bosse au front : il a crié beaucoup, et la petite fille aussi, parce qu'il s'était fait bien mal. Et puis, nous avons marché, beaucoup, beaucoup, jusqu'au banc du fond, avec madame X..., qui aime beaucoup bébé ; madame X... a dit à bébé : « Quand viendras-tu me voir ? Il y a de beaux abricots pour toi dans le jardin, et les oiseaux de la volière sont toujours bien jolis, bien joyeux : ils demandent souvent où est la petite Marie, en faisant *coui, coui, coui, coui* ? etc., etc... » Et pendant ce récit, souvent interrompu par les baisers, les cajoleries de la mère, ou les éclats de rire, et les courtes réflexions du père, la petite fille, tout yeux et tout oreilles, passait par toutes les impressions assorties à la nature des évènements racontés, mimant avec ses bras, sa tête, ses

jambes,un certain nombre de détails, imitant quelquefois les mouvements et les gestes expressifs de sa mère, comme si c'était elle-même qui racontât, et surtout ne manquant pas d'imiter quelques-uns des cris des animaux dont on parlait. Elle était comme de moitié dans la narration, disons mieux, dans la création de l'histoire dramatique dont le père paraissait si charmé. L'habitude de ces récits vrais familiarisa bientôt Marie avec les récits fictifs, que sa mère inventa pour elle, en les appropriant par degrés au développement croissant de son intelligence. A l'âge de deux ans, elle ne pouvait se passer de ces petites histoires merveilleuses ; plusieurs fois par jour, elle disait à sa mère d'un petit air câlin : « maman, *toi* (histoires) à tit fi biensâ, maman toi à tit fi. »

Ces drames et ces comédies, pour lesquels l'enfant est passionné, il les prend au sérieux, même à l'âge de trois ans. Une fois qu'il les sait par cœur, et ici l'expression est éminemment propre, si vous y changez quelque chose, le charme s'envole, et l'attention avec lui. Un enfant qui vint chez des parents, à l'âge de deux ans et demi, se montra particulièremeut séduit par les historiettes que lui racontait la plus jeune de ses tantes. C'est d'elle qu'il voulait les entendre, et tous les jours, fussent-elles les mêmes. Souvent, après le repas du soir, lorsqu'il ne s'endormait pas au milieu du dessert, il venait se poser sur ses genoux, le corps allongé, immobile, et la tête appuyée contre le corsage de la jeune fille : admirable position pour entendre et voir raconter ! Dès que le récit commençait, il fallait le voir, muet, sérieux, les yeux fixes comme s'il regardait à dix pas devant lui. Aucun bruit, aucune

interruption,ne pouvait le faire sortir de cette immobilit attentive : le passage d'un chat, un geste ou un mot plai sant d'un de ses cousins, n'avaient pas le pouvoir de distraire, pas même le rire des grandes personnes qu cet imperturbable sérieux égayait. Mais on pouva deviner à son visage,parfois coloré d'une subite rougeu au miroitement de ses yeux toujours fixes, et au faibles contractions de ses lèvres parfois entr'ouverte par le passage d'un soupir, la série des émotions pro fondes qui successivement agitaient son âme. Il lui arrivai quelquefois de redemander jusqu'à trois fois le mêm récit. Un soir, ses tantes étant sorties, il se trouvait seu à la maison avec l'aîné de ses cousins, un homme. I s'ennuyait. Le cousin lui proposa de raconter l'histoir qui lui plaisait le plus, celle d'un jeune oiseau qui, ayan quitté le nid malgré la défense de sa mère, va se poser sur le tuyau d'une cheminée, tombe dans le feu, e meurt victime de sa désobéissance.

Le narrateur se crut obligé d'enjoliver le récit, et d'y ajouter des broderies de son cru. « Mais ce n'est pas ça dit l'enfant à la première falsification qu'il entendit faire la mère a dit ceci, a fait cela. » Le cousin, qui ne possé dait pas le mot-à-mot de l'histoire, fut forcé de recourir à son imagination, et d'altérer la naïve simplicité du ré cit bien connu. L'enfant n'y tint bientôt plus : il glissa d'un bond du haut des genoux de son cousin, et, quand il eut mis pied à terre, avec des larmes dans la voix, e avec des gestes d'indignation : « Ce n'est pas vrai le petit oiseau a fait *coui, coui, coui, coui*, avant d tomber dans le feu, pour se faire entendre de sa mère

la mère ne l'*entendit* pas, et il se brûla les ailes, les pattes et le bec, et il est mort, le pauvret! » et l'enfant s'éloigna, pleurant comme s'il eût été battu. Il avait été encore plus maltraité que cela : il avait été trompé, du moins le croyait-il ; on lui avait gâté son histoire, en l'embellissant. C'est à ce point que l'enfant prend longtemps les fictions pour des réalités.

# CHAPITRE XII

## GÉNÉRALISATION.

Il est depuis longtemps admis que le langage est un instrument nécessaire, et pour la fixation, et pour la formation elle-même des idées générales. Il me semble cependant qu'on peut en observer le rudiment chez les animaux, et chez les enfants qui ne parlent pas encore.

Les animaux nous offrent une forme initiale de la généralisation. Le chien de ferme, qui, par métier et par goût,

> « Donne la chasse aux gens,
> « Portant bâton et mendiants, »

les reconnaît, de prime-abord, à leur accoutrement et à leur bâton. Des caractères spécifiques sont gravés dans son intelligence, et associés à l'idée ou au besoin mécanique d'aboyer. En vain Bossuet et les héritiers de sa doctrine objectent-ils, que si le chien aboie après les gens d'un certain aspect et d'une certaine mine, c'est que son maître lui en a donné l'habitude toute machi-

nale. Pourquoi donc les chiens ne confondent-ils pas un mendiant avec un autre mendiant? Il y en a certains, à l'égard desquels il se montrent intraitables, et dont la vue distincte excite en eux une véritable fureur. D'autres individus de cette catégorie ont, au contraire, le talent de se rendre les cerbères indulgents, et même bienveillants. De loin, le chien aboie contre eux comme contre les autres: c'est l'effet du caractère spécifique; mais, son homme dévisagé, il commence à se radoucir : c'est l'effet du caractère individuel. — Dans toutes les villes de garnison, on voit des chiens particulièrement sympathiques aux soldats : la vue d'un pantalon rouge les fait accourir. Mais, quand il sont arrivés près du soldat, ils se comportent différemment suivant les individus; ils caressent celui-ci avec une joie empressée, celui-là avec indifférence, cet autre avec respect ou défiance. C'est qu'après le contre-coup de l'idée générale éveillée par la vue du pantalon rouge, et qui équivaut aux idées de caresses, amitié, jeu, etc., il surgit des souvenirs de bons ou mauvais traitements associés à tel ou telle ressemblance particulière.

M. Houzeau est de notre avis. « Pendant qu'Huber exécutait ses belles observations sur les abeilles, une des ruches subit un accident qui n'avait rien de prémédité. Un gâteau se détacha des parois auxquelles il était collé, et descendant de quelques pouces vint s'appuyer sur le plancher de la ruche. Il n'était pas au pouvoir des abeilles de le relever : son poids était trop considérable pour leur force physique. Aussi se bornèrent-elles à l'assurer dans sa nouvelle position, en construisant des calles de

cire et des arcs-boutants. Mais en même temps elle songèrent à un autre travail : celui de consolider les di férents gâteaux qui n'avaient pas subi d'accident. Elle fortifièrent, par de la nouvelle cire mêlée de propolis tous les anciens points d'attache. Si cette action de prudence n'atteste pas une généralisation, nous serions désireux d'apprendre sous quel nom l'on entend la désigner. Les abeilles n'ont pas l'habitude de consolider l'attache des gâteaux ; elles se sont déterminées à ce travail après la chute d'un de leurs ouvrages ; elles ont étendu ce travail à tous ceux des gâteaux qui restaient en position. Elles avaient évidemment conclu du cas particulier au général. — Je citerai un exemple analogue chez des mammifères. En octobre 1859, j'avais fait un jour une longue reconnaissance topographique, sur le plateau de partage entre les bassins du Rio Frio et du Nuccès. Mes animaux étaient restés sans eau depuis mon départ à quatre heures du matin. Vers trois heures de l'après-midi, j'eus terminé certaines opérations à la planchette, je montai à cheval, et descendant les flancs de la petite colline sur le sommet de laquelle j'avais passé une partie de la journée, je pris la direction qui devait m'amener le plus vite près d'un cours d'eau. Après avoir passé un terrain ondulé, nous entrâmes dans une grande prairie, à peu près sans arbres, qui couvrait devant nous trois ou quatre lieues de pays. Le sol en était uni, sillonné seulement par intervalles de petites tranchées tortueuses, de quelques décimètres de profondeur, creusées par les eaux du ciel dans les grandes pluies, mais sèches en tout autre temps. Le terrain manquant d'une pente décidée,

ces sillons divers ne se réunissaient pas en veines ; ils s'arrêtaient à de petits abreuvoirs ou lacs en miniature, qui parsemaient la plaine, pour emprunter une comparaison de Strabon, comme les taches de la peau d'une panthère. Mais à l'époque où je traversais ce canton, tous les abreuvoirs étaient desséchés. Ils n'offraient plus que les traces de l'eau, sans contenir une goutte de ce liquide. J'avais avec moi deux chiens, qui souffraient cruellement de la soif. A peine aperçurent-ils le premier sillon, qu'ils s'y dirigèrent de loin, de toute leur vitesse, et qu'ils le descendirent sans hésitation, dans le sens où l'eau avait coulé. Ils parvinrent ainsi, après une course de quelques centaines de mètres, à l'abreuvoir desséché, et après un court examen de son fond solide, revinrent vers moi, évidemment désappointés. Il en fut de même dans toute la traversée de la plaine, dont je n'atteignis la limite qu'à la chute du jour. Les chiens explorèrent dans cet intervalle, entre quarante et cinquante sillons. Ils reconnaissaient ceux-ci de fort loin, s'y précipitaient avec ardeur, et suivaient le lit desséché jusqu'à l'abreuvoir. On ne soutiendra pas, dans cette circonstance, que les chiens fussent conduits au lac par l'odorat, par l'effet des effluves de l'eau, puisqu'il n'y avait pas une goutte de ce liquide. Ils n'étaient pas prévenus par les caractères de la végétation, car il ne poussait pas un arbre sur le bord des sillons ni des abreuvoirs. Il n'y croissait même pas une herbe particulière, tant le séjour de l'humidité y est court. Les chiens étaient guidés ici par des idées *générales*, secondées jusqu'à un certain point par l'expérience, et d'un caractère fort simple sans doute ;

mais dans notre conception de ces sillons, de leur origi et de leur usage, en thèse générale, eux et moi raisoi nions bien évidemment de la même façon.

« Je me hâte d'ajouter que cette observation n'est pa isolée. J'ai choisi seulement, pour le citer, un cas part culier qui est à l'abri de diverses objections. J'ai v maintes fois, non-seulement les chiens, mais les che vaux, les mulets, les bœufs, les chèvres, se mettre à recherche de l'eau dans des endroits qu'ils n'avaie jamais visités. Ils se guidaient en vertu de princip généraux, puisqu'ils arrivaient à des abreuvoirs ou d ruisseaux qui étaient, pour le moment, tout-à-fait de séchés. »

Les faits et gestes de l'enfant nous indiqueront auss à défaut de la parole, ce que nous pouvons supposer sa faculté généralisatrice. Un petit enfant de huit mc joue, trois ou quatre heures par jour, assis sur un tap au milieu de la chambre. Un de ses jouets favoris e une boîte en fer-blanc, qu'il aime à cause de son bru métallique, et surtout à cause de son ouverture, da laquelle il fourre tout ce qui peut y entrer, et essaie fourrer tout le reste. Cette habitude de mettre un obj dans un autre lui tient au cœur. Il a constaté que pl sieurs des objets qui tombent sous sa main, un seau, u charrette, une fiole, une trompette, etc., lui offrent ce propriété de pouvoir contenir d'autres objets. Aussi, d qu'on lui donne ou qu'il rencontre un objet qu'il connaît pas, il l'expérimente à cet égard, il le palpe, retourne, et y cherche quelque apparence d'ouvertur L'autre jour, il mit la main sur une poupée habillé

entre les jambes de laquelle il essaya d'enfoncer d'abord une poupée plus petite, puis un morceau de pain, puis le goulot de sa fiole. Une autre fois, on lui donna un bouchon de carafe, que, surtout à cause de sa transparence vitrée, il s'obstina à croire ouvert par le bout cylindrique : il chercha à faire entrer par là les jambes d'un petit pantin, ensuite un petit berceau de poupée, et enfin, d'un air dépité, le bout de son index. Un de ses jeux familiers est de mettre l'index dans les yeux des personnes qui le tiennent sur leurs genoux, ce qu'il exécute en riant beaucoup. En un mot, il y a dans son intelligence l'idée générale de cette qualité, perçue dans plusieurs objets, et qu'il cherche dans presque tous, d'ouverture et de capacité.

Un enfant de huit mois, à la vue de toute personne jeune ou jolie (jolie pour nous), faisait des soubresauts joyeux, et tendait les bras vers elle : n'y a-t-il pas là une distinction entre une apparence aimable et une apparence déplaisante, qu'il saisit à première vue, chez toutes les personnes qui s'offrent à sa vue ? C'est encore une ébauche d'idée générale. Le même enfant, à huit mois et demi, manifestait le désir qu'il avait d'un aliment solide, immédiatement reconnu pour tel au milieu d'un grand nombre d'autres objets : que ce fût un morceau de pain, de fromage, de beurre, de sucre, de viande, de pomme, il se penchait en tendant les bras, dans la direction de cet objet, et faisant entendre un son vaguement articulé, qui ressemblait à *uroua* : il ne faisait pas ainsi pour demander le sein, ni le biberon, avec lequel sa mère l'allaitait en partie. A neuf mois, à la vue d'un chien,

d'un chat, d'une poule, d'un oiseau, il s'extasiait, tendait les bras, et regardait significativement la personne qui le portait, pour lui indiquer qu'il voulait s'en approcher; ses mouvements pour prier, et ensuite pour manifester sa joie et son admiration, se complétaient par ces monosyllabes répétés : *appa ! appa ! appa !* Il avait donc une idée distincte, et jusqu'à un certain point générale, *d'aliment solide* et d'*animal*, quoiqu'il ne désignât encore aucun des individus compris dans ces deux classes d'objets, par des noms spéciaux correspondant aux qualités spécifiques qu'il ne laissait pas que de remarquer en eux. A onze mois, l'exclamation exprimant l'idée générale, transformée, soit par sélection, soit par imitation, était devenue *ah !* et quelques-unes des idées spécifiques étaient exprimées par des mots propres qu'il est inutile d'énumérer ici.

A l'époque où tout le monde admet que l'enfant possède des idées générales, c'est-à-dire à l'époque où il en exprime un assez grand nombre par des mots, on peut constater chez lui d'autres idées générales, qui ne sont point exprimées par des mots. Un petit enfant de treize mois sait fort bien dire *matyé*, quand il veut qu'on lui donne la main pour aller ici ou là. Mais, souvent, si on refuse de satisfaire son désir, il sait fort bien faire ses affaires tout seul : il quitte la personne qui le tient en glissant le long des jambes, il s'accroupit, et, les bras ramassés vers le corps, de l'un et de l'autre, il avance à marches forcées, sur son abdomen. Qu'il faille aller tout droit ou en prenant des détours, monter un escalier, ou même le descendre (ce qu'il fait moins adroitement, et

non sans chavirer), ramper est pour lui un moyen général d'avancer tout seul, dont il a une idée bien caractérisée, et qu'il applique à différents cas particuliers avec des modifications de circonstance. — Quand il est assis par terre, et qu'il lui prend la fantaisie de se relever en s'appuyant sur ses deux mains, une fois debout, il se trouve souvent fort embarrassé de sa station verticale, et il demande en suppliant une main à toute personne, connue ou non, qui est le plus près de lui. Voilà encore l'idée bien nette d'un moyen général qui le tire d'embarras: tenir la main d'une autre personne. — Ce même enfant, qui désigne par le mot *peau-peau*, toute espèce de couvre-chef, bonnet, casquette, gibus, feutre, bonnet de nuit, chapeau de femme, ne manque pas de mettre sur sa tête l'objet de cette espèce qui se trouve à portée de sa main; il est même un certain nombre d'objets qu'il prend ou qu'il a pris pour cet objet de toilette, par exemple, le cabas de la bonne, un sac de papier, un couvre-plat, un abat-jour, un petit fichu, un mouchoir, un disque de carton, et une foule d'autres objets, qui, par leur forme, rappellent de plus ou moins loin celle d'un objet propre à couvrir la tête. Cette idée générale a donc pris pour lui une fort grande extension.

De tous ces faits, que chacun peut multiplier à plaisir, nous conclurons donc à l'existence, chez le tout jeune enfant, d'idées générales indépendantes du langage. Une manière d'être l'a-t-elle vivement frappé dans un certain nombre d'objets, elle commence à se fixer dans son intelligence sous forme d'abstrait, c'est-à-dire d'idée très-nette, mais non associée à l'idée précise de

certains objets. C'est une sorte d'analogie résumée en une conception vive, que chaque objet plus ou moins semblable a le pouvoir de réveiller. Vienne un moyen de fixation pour cette idée, elle se délimite, se restreint ou s'étend, elle devient une véritable conception générale. Le mot n'est qu'un moyen de rappel plus simple et plus efficace que la sensation pure qui avait autrefois l'habitude d'évoquer cette idée. Le langage est, quoi qu'on en ait dit, un instrument de précision et de fixation, avant d'être un instrument de formation, pour les idées générales.

Ma conclusion paraissant toutefois contredite par les découvertes récentes de la linguistique, et par certaines interprétations savantes des théories évolutionnistes, je demande pardon au lecteur d'insister un moment sur ce point. Le désaccord dont je parle n'est d'ailleurs, il me le semble, qu'apparent. Max Müller a dit (1), et M. Taine répété après lui (2), qu'il n'y a pas d'idées générales sans mots. « Il y a, dit Müller, dans toute langue, une couche de mots qui peuvent être appelés purement émotionnels ; cette couche est plus ou moins grande suivant le génie et l'histoire de chaque nation ; elle n'est jamais entièrement cachée par les couches postérieures du langage rationnel. La plupart des interjections, beaucoup de mots imitatifs, appartiennent à cette classe ; leur caractère et leur origine sont parfaitement manifestes, et personne ne peut

1. Lectures on the science of language by Max Müller, passim.
2. L'acquisition du langage, par Taine, *Revue philosophique*, janvier 1876.

soutenir qu'ils reposent sur des concepts généraux. Mais, si nous défalquons cette couche inorganique, tout le reste de la langue, soit chez nous, soit chez les derniers des sauvages, peut être ramené à des *racines*, et chacune de ces racines est le signe d'un concept général.... Ces concepts sont formés par ce qu'on appelle la faculté d'abstraire, mot très-bon qui désigne l'action de décomposer des institutions sensibles en leurs parties constituantes, de dépouiller chaque partie de son caractère momentané et concret.... Comment s'exécute cette œuvre spéciale de l'intelligence humaine, je veux dire, la formation et le maniement des concepts? Les concepts sont-ils possibles, ou du moins y a-t-il jamais des concepts effectués, sans une forme extérieure et un corps? Je réponds décidément non. Si la linguistique a prouvé quelque chose, elle a prouvé qu'une pensée conceptuelle ou discursive ne peut se dérouler que par des mots. Il n'y a pas de pensée sans mots, pas plus qu'il n'y a de mots sans pensée. »

M. Taine, qui a fait, en l'adoptant pour son compte, cette citation de Max Müller, s'est beaucoup étendu sur cette intéressante matière. Dans un chapitre de son livre de l'*Intelligence*, où il a recueilli des observations dans le genre de celles de Tiedemann, il apprécie, en pur disciple de Locke, un certain nombre de faits relatifs à la formation des idées générales chez les enfants. Il prétend faire surgir les idées générales, en même temps que les termes généraux, ou à l'occasion de ces derniers, d'une opération spéciale à l'homme, qu'il désigne sous le terme vague de *tendance* à la généralisation. Les

exemples qu'il recueille à l'appui de sa théorie nous amèneront à d'autres conclusions que les siennes.

« On peut, dit-il, assister de près à la naissance de ces noms généraux ; chez les petits enfants, on la prend sur le fait. Nous nommons tel objet particulier et déterminé, et, avec un instinct d'imitation semblable à celui des perroquets et des singes, ils répètent le nom qu'ils viennent d'entendre. Jusque-là ils ne sont que des singes et des perroquets ; mais ici se manifeste une délicatesse d'impression toute spéciale à l'homme. Vous prononcez devant un bambin dans son berceau le mot *papa*, en lui montrant son père ; au bout de quelque temps, à son tour, il bredouille le même mot, et vous croyez qu'il l'entend au même sens que vous, c'est-à-dire que ce mot ne se réveille en lui qu'en présence de son père. Point du tout, quand un autre monsieur, c'est-à-dire une autre forme pareille, en paletot, avec une barbe et une grosse voix, entrera dans la chambre, il lui arrivera souvent aussi de l'appeler *papa*. Le nom était *individuel*, il l'a fait *général ;* pour vous il ne s'appliquait qu'à une personne, pour lui il s'applique à une classe. En d'autres termes, une certaine *tendance* correspondant à ce qu'il y a de *commun* entre les divers personnages munis d'un paletot, d'une barbe et d'une grosse voix, s'est éveillée en lui, à la suite des expériences par lesquelles il les a perçues. Ce n'est pas cette tendance que vous voulez éveiller, elle s'est *éveillée* toute seule ; voilà la faculté *du langage*, elle est fondée tout entière sur ces tendances qui survivent à l'expérience

d'individus semblables, et qui correspondent précisément à ce qu'il y a de commun en eux.

« A chaque instant nous voyons ces tendances opérer chez les enfants, et contre la langue, en sorte qu'on est obligé de rectifier leur œuvre spontanée et trop prompte. — Une petite fille de deux ans et demi avait au cou une médaille bénite ; on lui avait dit : « C'est le *bo-Du*. Un jour, assise sur les genoux de son oncle, elle lui prend son lorgnon et dit : « C'est le *bo-Du* de mon oncle. » Il est clair qu'involontairement et naturellement elle avait fabriqué une classe d'individus, pour laquelle nous n'avons pas de nom, celle des petits objets ronds, percés d'un trou et attachés au col par un cordon, qu'une tendance distincte, correspondant à ces quatre caractères généraux et que nous n'éprouvons point, s'était formée et agissait en elle. — Un peu plus tard, la même enfant, à qui on faisait nommer toutes les parties de son visage, disait, après un peu d'hésitation, en touchant ses paupières : « Çà, c'est les toiles des yeux. » — Un petit garçon d'un an avait voyagé plusieurs fois en chemin de fer. La machine avec son sifflement, sa fumée, et le grand bruit qui accompagne le train, l'avait frappé ; le premier mot qu'il eût prononcé, était *fafer* (chemin de fer) ; désormais un bateau à vapeur, une cafetière à esprit de vin, tous les objets qui sifflent, font du bruit et jettent de la fumée, étaient des *fafer*. — Un autre instrument fort désagréable aux enfants (pardon du détail, il s'agit d'un clysopompe), avait laissé en lui, comme de juste, une impression très-forte. L'instrument, à cause de son bruit, avait été appelé un *zizi*. Jusqu'à deux ans

et demi, tous les objets longs, creux et minces, un étui, un tube à cigares, une trompette, étaient pour lui *des zizi*, et il ne s'approchait d'eux qu'avec défiance. Ces deux idées régnantes, le *zizi* et le *fafer*, étaient deux points cardinaux de son intelligence, il *partait de là pour tout comprendre*, et pour *tout nommer*. »

Appelons de leur vrai nom ces *tendances correspondant à ce qu'il y a de commun* entre des individus ou des objets semblables: des ébauches, sinon de vrais actes de généralisation. Voici une manière plus simple, et, selon moi, plus exacte, d'interpréter les faits cités plus haut , et les faits analogues que j'ai déjà pu présenter moi-même. Des objets semblables réveillent la même idée dans l'intelligence de l'enfant ; d'abord, par suite de la faiblesse d'analyse inhérente à ses jeunes facultés, cette idée du semblable est individuelle ; mais, à force de voir des semblables simultanément ou successivement, il saisit en eux des caractères distinctifs, des différences, il cesse de confondre les uns avec les autres, il ne prend plus tout monsieur à barbe pour *papa*, un tube quelconque pour *zizi*, tout objet sifflant pour *fafer*, tout objet rond pour *bo-Du*. Et cependant il conserve cette idée de ressemblance premièrement saisie, et qui se réveille à l'aspect des objets, puisqu'en les distinguant, il les appelle encore tous du même nom.

Ici le langage est de beaucoup en retard sur la pensée: si le terme commun correspond à la conception générale, l'idée particulière ou individuelle n'a pas encore son équivalent dans le vocabulaire de l'enfant. Une certaine couleur, une certaine forme, l'ont tout à coup averti de la

présence d'un aliment, et il prononce le terme général par lequel il exprime l'idée de *bon à manger ;* mais, au second coup d'œil, il a distingué le gâteau du pain, la pomme de terre du beurre ; de l'idée générale se sont donc détachées des idées particulières, qu'il ne sait pas exprimer. Lorsqu'il aura des termes pour les exprimer, les premiers termes généraux iront de plus en plus en se particularisant, et il en inventera ou en recevra d'autres pour exprimer les anciennes idées générales, qui, de leur côté, iront toujours en s'élargissant.

L'aptitude du petit enfant non parlant à généraliser me semble précisément établie par ce que M. Taine appelle sa tendance soudaine à généraliser les termes qui sont pour nous individuels. Cette merveilleuse vertu d'un mot serait contraire à la loi d'évolution intellectuelle. Si l'idée générale ne préexistait pas, à quelque degré de formation qu'on la suppose, au terme qui lui est corrélatif, je verrais dans son apparition un effet sans cause, le moins produisant le plus, le signe la chose signifiée. Quand vous montrez à l'enfant son père, et que vous lui dites : *papa*, vous lui fournissez un mot, qui s'associe dans son intelligence à l'idée d'une forme de telle ou telle espèce. Mais cette idée n'est pas individuelle dans l'esprit de l'enfant ; il a déjà vu cette forme, et il la voit presque tous les jours ; c'est une vague idée de ressemblance, qui n'est pas pour lui abstraite, mais qui se réveille à la vue de tous les objets semblables. Le mot *papa*, le mot *fafer*, etc. désignent pour lui des qualités qui l'ont frappé, non pas dans un seul objet, mais dans plusieurs. S'il désigne par le même nom, après en avoir

vu un certain nombre, et tout en ne les prenant pas les uns pour les autres, tous les objets semblables, c'est incontestablement que le terme analogique pousse au terme général, et cela, parce que l'analogie dans les idées tend à une certaine généralité. Le mot progresse comme l'idée, et par l'idée.

La généralisation n'est, en définitive, pour l'enfant, qu'une similitude plus ou moins étendue. Ce n'est pas encore, même quand il commence à bien exercer la fonction de la parole, cette faculté supérieure d'appliquer une idée abstraite de qualité à tout un groupe d'objets comparés entre eux. Le travail qui amène l'enfant à ces idées nettes de genre et d'espèce sera très-lent.

Un enfant de trois ans, d'une intelligence très-développée, ne comprenait rien à ces mots d'espèce et de classe. « Qu'est-ce que cela veut dire, cet animal est de la même espèce? » me demandait-il avec insistance. Je ne pus me tirer de la difficulté qu'en lui répondant: « C'est presque la même chose » ; il comprit que l'un était semblable à l'autre, et voilà tout. Du reste, rien d'aussi variable, même pour les adultes, que les idées générales, surtout au point de vue de la compréhension, qui est le plus important. Prenez dix personnes au hasard, prononcez devant elles les mots vertu, humanité, forces, loi, nature, quantité, qualité, ou tel autre terme général que vous voudrez: demandez à chacune d'elles le sens qu'elle attache à ces mots, pourtant d'un usage vulgaire, et vous serez étonné des divergences qu'il y aura dans les dix réponses. C'est que, plus la puissance de ré[illegible]

## CHAPITRE XIII.

### JUGEMENT

« Si l'intelligence ne peut s'exercer sans distinguer, sans comparer, elle ne peut s'exercer non plus sans affirmer, explicitement ou implicitement, verbalement ou non. En d'autres termes, toute opération intellectuelle suppose un jugement : car le jugement, suivant la définition d'Aristote, est une opération qui consiste à affirmer quelque chose de quelque chose. Nous ne pouvons constater une chose sans y croire, et croire, affirmer, juger, c'est tout un. Qu'est-ce que percevoir un objet? C'est en connaître la forme, la position, la distance, les dimensions, etc., etc. Connaître, par exemple, la distance où un objet se trouve de nous, n'est-ce pas porter sur lui, mentalement tout au moins, une certaine affirmation ? Peut-on former une idée générale, sans affirmer que cette idée s'étend à tels individus et comprend telles qualités ? Nous voyons sans doute que l'imagination nous fait concevoir des fictions ou des chimères ; mais là encore nous affirmons ou la possibilité des choses que nous concevons, ou le désir que nous

aurions de les voir réalisées. Nous affirmons enfin le fait subjectif de ces rêveries, alors même que nous ne pensons pas qu'elles répondent à rien d'extérieur. En un mot, nous ne pouvons ni percevoir, ni comparer, ni abstraire, ni généraliser, ni nous souvenir ou imaginer, sans porter une affirmation ou un jugement (1). »

Voilà le jugement défini par un psychologue. Un physiologiste va peut-être nous en expliquer, jusqu'à un certain point, l'origine et le fonctionnement. Le jugement ne serait, d'après M. Luys, que la réaction, la répercussion, l'affirmation de notre personnalité, « en présence d'une incitation du monde extérieur, soit d'ordre physique, soit d'ordre moral. L'action de juger, en tant que processus physiologique accompli à l'aide des activités cérébrales en mouvement, se décompose en trois phases, qui sont les suivantes : 1° une phase d'incidence pendant laquelle l'incitation extérieure vient impressionner le *sensorium*, et susciter la mise en activité de la personnalité consciente ; 2° une phase intermédiaire pendant laquelle la personnalité saisie, impressionnée, développe ses aptitudes latentes et réagit d'une façon spécifique ; 3° une phase de réflexion enfin, pendant laquelle le processus, continuant son parcours dans la trame cérébrale, s'exporte au dehors en manifestations phonétiques ou manuscrites coordonnées. — C'est la personnalité humaine impressionnée qui sort à l'extérieur, qui s'exhale tout entière, soit en langage articulé, soit en langage écrit (2).» Cette interprétation rend tout à

1. Joly, *Cours de Philosophie*, p. 94.
2. Luys, *le cerveau et ses fonctions*, p. .

la fois compte, et de la diversité des jugements humains et de leur plus ou moins de rapidité à s'opérer, et enfin de la nécessité de ces jugements communs à l'espèce principes du sens commun, qui répondent à ce qu'il y a de commun dans toutes les organisations cérébrales.

Si juger, c'est croire quelque chose de quelque chose on ne peut douter que les petits enfants, comme les petits animaux, ne soient capables de juger. Observons d'abord ceux-ci, pour conclure *a fortiori*. Il s'agit encore de mes deux chats.

Ce soir, (ils ont 7 jours), vers sept heures, la mère faisait sa toilette à Mitis, ce qui impatientait le drôle, et lui a fait pousser deux *mih* d'une bonne sonorité. Aussitôt dégagé de dessous la patte avec laquelle la mère le tenait en respect, moitié plantigrade, moitié gastéropode, il s'est glissé sous les pattes de la mère, et il n'a pas tardé à prendre position sous son ventre. Là, agitant à droite et à gauche sa tête branlante, il s'est heurté à la tête de Riquet, qui était occupé à téter. Aussitôt de lever et de baisser sa patte la plus rapprochée de Riquet, et de l'appuyer fortement sur une patte de celui-ci; mais Riquet, dont la plus grande partie du corps est aplatie sur le fond de la boîte, tient bon, et continue tranquillement son œuvre. Une nouvelle tentative ayant échoué, Mitis cherche d'un autre côté, donne de grands coups de tête sur le ventre de la mère, et se démène sans parvenir à trouver un mamelon. La mère, peut-être pour le forcer à rester tranquille, peut-être pour l'aider à trouver ce qu'il cherche, lui pose une patte sur le milieu du dos, et le

petit chat, solidement établi sur son centre de gravité, trouve immédiatement son affaire. Je laisse mes deux amis aspirer à longs traits leur doux breuvage. Je reviendrai, dans quelques minutes, voir s'il y a quelque chose de nouveau à observer. — Il est huit heures du soir : la fenêtre est ouverte, l'oiseau chante dans sa cage, nous parlons et rions autour de la boîte. Toutes ces impressions excitantes ont-elles une influence sur l'humeur de mes deux chats ? Je le suppose ; car, depuis plus d'un quart d'heure, ils s'agitent avec toute l'agilité qui leur est permise, ils voyagent l'un sur l'autre, sur les pattes, sur le ventre, sur la tête de la mère. Il y a là un redoublement d'activité musculaire, un besoin de mouvement facilité par l'habitude, et surexcité par un accroissement de forces : ils ne tarderont pas à jouer. J'ai déjà remarqué, lorsque l'un renverse l'autre en le heurtant brusquement, chez celui qui est renversé, une tendance à ouvrir la gueule et à mordiller ; la bouche reste ouverte et non plus suçante, mais prenante (1).

La simple lecture de ces petits faits n'indique-t-elle pas que, non-seulement les petits animaux ont conscience de leurs sensations, mais qu'ils les localisent ailleurs qu'en une partie d'eux-mêmes, qu'ils les apprécient, les différencient, qu'ils se connaissent, sans s'être vus, et connaissent leur mère, en un mot, qu'ils jugent, qu'ils croient quelque chose de quelque chose?

Il suffit de passer quelques heures auprès d'un petit enfant de deux ou trois mois, pour s'assurer qu'il est ca-

1. Je cite le même exemple au chapitre de la motricité.

pable de juger. Le jeune Tiedemann, qui, voyant sa nourrice prendre son manteau, imagine la sortie en plein air, et s'en montre très-réjoui, opère, en cette circonstance, plusieurs jugements : il croit que la personne qui, sous ses yeux, s'approche de l'armoire, lève les bras, et tire le manteau, est sa nourrice ; il croit qu'elle fait tous les actes que je viens d'énumérer ; il croit, en vertu d'une association d'idées familières, que ces actes seront suivis d'autres bien connus, la sortie hors de la maison, la véhiculation au grand air, au milieu de grandes lignes de maisons, au bruit de voitures, de chevaux, de chiens, sous des arbres, etc... Toutes ces choses qu'il croit être et qu'il voit, toutes ces choses qu'il croit devoir être parce qu'il les a vues suivre ordinairement les premières, ce sont des modes, des manières d'être, des formes de personnes et de choses, qu'il se rappelle et imagine co-existant ou se suivant : ce sont autant de jugements synthétiques *a posteriori*, comme Kant aurait pu dire.

Lorsque la petite Marie, à trois mois et demi, distingue plusieurs parties de son corps, qu'elle joue avec sa mère, lui caresse le visage ou le sein, qu'elle jase aux jolies fleurs, qu'elle tend ses mains frémissantes et pousse des exclamations admiratives vers les belles couleurs, qu'elle se tourne du côté de la cage quand sa mère lui dit : « Écoute koko », qu'elle comprend les gestes, le ton de voix, la physionomie de ceux qui lui parlent, et rit quand on la flatte, pleure quand on la réprimande, qu'elle détourne tristement la tête pour ne pas voir un petit enfant placé sur le sein de sa mère, qu'elle souffre

de voir sa sœur porter le biberon à ses lèvres, tandis qu'elle ne s'inquiète nullement lorsque sa mère en fait autant; est-il besoin de démontrer que tous ces faits impliquent des jugements très-caractérisés ?

Ainsi, pour le petit enfant, comme pour les jeunes animaux, le débat ne pourrait porter que sur le degré auquel ils possèdent la faculté de juger. Ils ne font pas des jugements abstraits, ou prétendus abstraits, comme l'homme adulte. Mais, ainsi que lui, à la vue d'une personne, d'un animal, d'un fruit, d'un jouet, d'un meuble, ils le reconnaissent comme déjà perçu, ils lui reconnaissent telle ou telle qualité, ils le distinguent des objets qui l'entourent, ils saisissent en lui une ressemblance, une différence, ils le rangent dans tel ou tel groupe, et toutes ces opérations supposent le jugement, ou sont le jugement lui-même.

Si toutes les opérations intellectuelles, et même la plus simple, impliquent, dans une certaine mesure, l'opération de juger, c'est l'association des idées, qui, jointe à l'action prenante de la personnalité, influe le plus sur la formation et sur la nature des jugements. « Deux esprits, qui seraient constitués exactement de même et placés dans un milieu exactement identique, se développeraient de la même manière et produiraient les mêmes pensées... Dans la génération d'une idée, il y a deux sortes de causes : l'état de l'organisme, comme dépendant des impressions antérieures, et ce même état, comme affecté par les conditions physiques (1). »

1, Draper, *Les conflits de la science et de la religion*, p. 95.

Or, ces deux sortes d'états sont très-variables d'individu à individu. Les régions du cerveau où s'élaborent les idées ne sont pas également riches en éléments nerveux; ces éléments ne sont pas doués d'une aussi puissante vitalité, ne sont ni aussi impressionnables, ni aussi bien combinés entre eux, chez un individu que chez un autre. De là des supériorités et des aptitudes d'organisation cérébrale qui se traduiront par la variété des jugements. Ajoutons que si, chez un même individu, les appareils sensoriels, conducteurs des incitations extérieures, ne possèdent pas tous les mêmes énergies, à plus forte raison il en est ainsi pour les appareils de plusieurs individus, et ces différences amèneront une rapidité ou une perfection très-variable dans les opérations individuelles du jugement.

Trois petits enfants, de huit à neuf mois, sont établis pour jouer sur un tapis au milieu de la chambre. Je parle très-haut, pour attirer leur commune attention, et je m'empresse de poser sur le tapis, à un mètre de l'endroit où ils sont assis, un petit cheval blanc à roulettes. L'un d'eux, A. pousse aussitôt un cri d'admiration; B. ouvre la bouche et a les yeux fixés sur le jouet; C. le regarde d'un air indifférent. Cinq secondes se sont écoulées : A. agite les deux bras et tend la tête en avant; B. tend aussi les bras, mais un peu plus tranquillement, et comme par imitation de ce qu'il lui voit faire; C. les regarde s'agiter, et pousse à son tour un espèce de cri ou de gazouillement (quatre secondes). A. n'y tient plus, il se précipite en avant, et tombe par côté, la tête contre le parquet; il pleure, je l'aide à se relever, et aussitôt il

recommence les mêmes gestes et les mêmes mouvements en avant, et il essaie de marcher à quatre pattes vers le cheval; B. n'avait pas perdu l'animal de vue, il me regarde, et me fait des gestes de désir ou de supplication, il est sur le point de faire la grimace du pleureur; quant à C., il regarde A. marchant à quatre pattes, et il paraît plus préoccupé de cela que du cheval. Cet exemple suffit pour montrer, en rapport avec les différences d'impressionnabilité et de réaction personnelle, des aptitudes à juger, différant, et quant à la rapidité, et quant à la qualité du *processus* judiciaire. Plus l'enfant avance en âge, plus ces différences se notent avec facilité; mais aussitôt qu'il arrive à la période d'initiation linguale, elles frappent les yeux de l'observateur le plus vulgaire.

Quelque différence que les variétés d'organisation et les accidents de la vie intellectuelle produisent entre les jugements formés par les divers esprits, il est cependant des analogies communes à l'espèce, et des rapports généraux, des jugements universels, qui constituent proprement le sens commun, ou la raison. Il n'y a pas d'intelligence humaine sans les idées, plus ou moins claires, que certains philosophes appellent encore idées innées ou premières, et qui seraient mieux désignées par le nom d'essentielles. Ces catégories d'Aristote, ces formes subjectives de la pensée, ces idées de qualité, d'être, de nombre, de lieu, de temps, etc., correspondent à la fois à la structure du cerveau, à la constitution de l'esprit humain, et aux propriétés permanentes de la nature. Tout homme, en présence des phénomènes extérieurs, les doit avoir de bonne heure: nous naissons tous avec une intelligence

apte à les tirer, avec plus ou moins de rapidité et d'énergie, de nos premières impressions. C'est ainsi que l'innéité des idées peut très-bien se concilier avec la théorie de la table rase. Il y a une raison des choses, qui correspond à la raison humaine, mais dont celle-ci n'est que le produit et l'image. La raison, faculté de production des idées pures, n'est qu'une rêverie de psychologues.

L'observation, chez l'homme enfant et chez les animaux, nous montre les premiers progrès de cette faculté de la raison, qui s'alimente incessamment des jugements qu'ils forment sur toutes choses.

Nous avons déjà montré, au chapitre de l'association, que le jeune enfant possède les rudiments des idées de cause, de lieu et de temps, etc. Observons en lui, entre autres indices de jugements aboutissant à des notions de sens commun, l'existence de la notion de quantité, et en particulier de quantité numérique. De bonne heure, si l'on présente à l'enfant un gros morceau de gâteau, ou une grosse tranche de fruit, à côté d'un morceau ou d'une tranche plus petits, il tend la main de préférence vers les premiers. C'est ainsi qu'un petit chat de deux mois, à qui j'avais jeté un petit morceau de viande, l'abandonna pour aller dérober à un autre chat un gros morceau, que je lui avais jeté immédiatement après. Quant aux idées de nombres, elles se confondent longtemps, pour l'enfant, et sans doute aussi pour les animaux, avec celles de plus ou moins grande quantité. J'ai pu constater qu'une chatte de trois ans, assez intelligente, n'avait qu'une très-vague notion de

nombre. L'avant-dernière fois qu'elle me donna des chats, je ne lui en laissai qu'un ; dans sa douleur d'avoir perdu les autres, elle le laissait plusieurs heures seul, elle le portait de place en place ; il mourut, à dix jours, au moment où ses yeux s'ouvraient, et certainement faute de soins, et d'une alimentation suffisante. Je n'en puis douter, quand je vois la mère si heureuse et si assidue auprès des deux petits que je lui ai laissés, d'autant plus qu'elle n'a appelé ni cherché un seul instant les trois que je lui ai noyés cette fois. Cela proviendrait-il d'un défaut d'aptitude arithmétique, et de ce que *deux*, pour elle, c'est *plusieurs*, tout aussi bien que *cinq* l'étaient? Je suis porté à le croire.

M. Houzeau ne refuse pas cependant cette faculté à certains animaux, mais réduite à des limites très-restreintes (1). « Il est certain, dit-il, que certains animaux réussissent à compter, soit le nombre des objets, soit celui des actions semblables, pourvu que le nombre soit peu élevé. C'est le cas, par exemple, pour la pie (*Pica caudata*). Lorsqu'elle est surveillée par un groupe de chasseurs, elle ne bouge pas avant que ceux-ci ne s'éloignent. S'ils s'en vont individuellement et l'un après l'autre, elle ne se trompe point jusqu'au quatrième ; mais s'ils sont plus nombreux, elle quitte parfois sa cachette trop vite, et montre qu'elle a fait erreur. — L'observation suivante prouve que les mulets savent au moins compter jusqu'à cinq. Il y a dans les villes des États-Unis un grand nombre de chemins de fer où la traction s'opère par ces animaux. A New-Orléans, en particulier, on les

1. Houzeau, *Facultés mentales des animaux*, p. 208.

préfère aux chevaux. La ligne de la rue Saint-Charles a un embranchement assez court, celui de Napoléon-avenue, où chaque mulet fait cinq fois le voyage avant d'être dételé. Le vétérinaire de la Ligne, l'habile Dr Louis, appela un jour mon attention sur ce fait, que je pus vérifier, que les mulets de service restent silencieux pendant les premiers voyages ; mais à la fin du cinquième, dès qu'ils arrivent à la station, ils hennissent, sachant qu'on doit les dételer.

Il y a des oiseaux et des quadrupèdes qui sont capables d'apprécier les nombres, au moins jusqu'à quatre ou cinq. Comment ces animaux, qui n'ont pas de langage conventionnel, réussissent-ils à compter jusqu'à cinq et peut-être davantage ? Il faut qu'ils aient un certain moyen numérique, un moyen de distinguer entre les souvenirs. Est-ce par la mémoire des yeux et la juxtaposition d'images semblables, comme nous compterions en plaçant par la pensée des arbres en file, ou encore en alignant des jetons ? Nous n'entendons pas décider cette question. »

Suivant le même naturaliste (1), « l'enfant ne fait d'abord la distinction qu'entre l'objet simple et la pluralité. A l'âge de dix-huit mois, il distingue entre un, deux et plusieurs. A trois ans ou un peu avant, il connaît un, deux et quatre (2 fois 2). Ce n'est guère que plus tard qu'il compte la série régulière, un, deux, trois, quatre. Il s'arrête à ce point pendant longtemps. Aussi est-ce seulement jusqu'à quatre que les brahmines enseignent à compter à leurs petits élèves de la première classe. Ils

1. Houzeau, *Faculté mentale des animaux*, p. 202.

attendent la seconde classe pour faire compter les enfants jusqu'à vingt. On observe en Europe, qu'il faut l'âge de six à sept ans pour arriver jusqu'à dix, et environ dix ans pour s'élever jusqu'à cent. L'enfant peut sans doute répéter avant cet âge une numération apprise par cœur. Mais ce n'est pas en cela que consiste la connaissance des nombres. Nous parlons de déterminer le nombre sur les objets. Les données qui précèdent se rapportent à des enfants européens d'une intelligence moyenne, et qui reçoivent la première instruction. »

Mes observations personnelles sur les petits enfants qui ne parlent pas ne m'ont fourni aucune indication contraire aux assertions de M. Houzeau. Quand le petit enfant (vers trois mois), à qui on présente deux biberons, les saisit tous les deux à la fois ; quand il prend deux plutôt qu'un, trois plutôt que quatre ; quand, ayant autour de lui deux chats semblables, dans son impuissance à bien comparer, il les prend l'un pour l'autre, et croit d'abord n'avoir affaire qu'au même (à huit mois), il confond évidemment l'idée de pluralité avec celle de quantité. Un petit enfant, âgé de deux ans et demi, intelligent, savait compter jusqu'à 12 : mais il n'avait pas une idée nette de la durée représentée par trois jours. « Je reviendrai dans trois jours, lui avais-je dit : il répondit aussitôt : « Qu'est-ce que cela veut dire « *dans trois jours* ? » Je lui répondis : « Je reviendrai, pas *demain matin*, mais *demain, demain*, et encore *demain*. » Et il parut satisfait de l'explication. A trois ans et trois mois, le même enfant disait au jardinier qu'il allait partir *demain*, et qu'il ne reviendrait pas de longtemps ; je

reviendrai, lui disait-il, dans *beaucoup*, *beaucoup*, *beaucoup demain*, — *dans un an*. Cette dernière formule était apprise et pas comprise; la première était à sa portée, et de son invention. Le même enfant, et j'ai remarqué le même fait chez plusieurs autres, avait encore beaucoup plus de peine à rétrograder vers le temps écoulé, et il ne comprenait que difficilement, à trois ans, les idées d'*avant-hier* et même d'*hier*.

A trois ans, un autre enfant, n'avait qu'en germe et de la façon la plus incomplète, la plus confuse, les notions abstraites de vérité, de bonté morale, et même de beauté et de laideur physique. « Qu'est-ce que c'est que cela la vérité? demandait-il à sa tante, qui lui disait: « Voyons, Charles, dis-moi la vérité ». « C'est quand on ne ment pas » ; il savait fort bien ce que c'était que de mentir, ayant été très-sévèrement puni pour avoir conté, par manière d'amusement, une chose qui n'était pas. Pour, lui, être bon, c'était être caressant, ne pas faire les choses qui font gronder, qui font que maman pleure, ou que papa crie fort et donne des chiquenaudes sur le dessus de la main; être méchant, c'était faire tout ce qu'il savait être répréhensible. Mais il confondait l'idée de *vilain* et celle de *méchant*. A deux ans et demi, on l'entendait répéter à satiété, et sans nécessité: « Une *telle* personne, un *tel* animal, est tout-à-fait *vilain* »; il disait aussi, mais plus rarement, d'une personne ou d'un animal, qu'ils étaient *jolis*. Je lui dis un jour: « Tu es un beau petit garçon, tu es bien *gentil*, bien *joli* », pour l'exciter à se laisser faire patiemment sa toilette. Il me répondit: « Eh non, je ne suis pas joli, maman m'a dit chez moi

que je ne suis pas *joli*. « Alors tu es vilain ? lui dis-je ? » Oui, quelquefois, quand je fais de la peine à maman ou à papa. Il savait l'opposition qu'il y a entre *joli* et *vilain*, mais il confondait *joli* avec *sage* ou *bon*, et *vilain* avec *méchant* ou *désobéissant*. Il n'avait donc pas encore l'idée nette du *bon* et du *mauvais* moral, du *beau* et du *laid* moral ; mais il avait cependant les idées très-distinctes du *joli* et du laid *physique*. Il regardait certaines personnes avec plus d'attention et de plaisir que d'autres, parce qu'elles avaient un visage plus doux ou plus agréable. Nous croyons en avoir assez dit sur l'existence, à l'état rudimentaire et concret, chez le petit enfant, de ces notions dites rationnelles, résultat et principes des jugements les plus ordinaires et les plus généraux de l'adulte.

## CHAPITRE XIV.

### RAISONNEMENT.

«Le processus du jugement a pour caractéristique spéciale, à mesure qu'il s'avance, le privilége de s'étendre, de déterminer la réaction des éléments cérébraux ambiants, de fouiller en quelque sorte, dans les réserves du passé, d'associer des notions anciennes aux notions de la vie actuelle, de créer des jugements partiels, locaux, établis à l'avance, résultats intimes de l'expérience individuelle, et de nous permettre, à un moment donné, de juxtaposer, d'agglomérer ces jugements partiels, de les agglutiner, sous forme de raisonnements, en un jugement d'ensemble, qui, comme une véritable synthèse, les résume tous (1). » Si donc le raisonnement consiste en ce que la présentation de certains phénomènes, qui ont déjà leur équivalent dans différents états psychiques produits par les expériences passées, excite ces états psychiques à se reproduire en tout ou en partie, si, en d'autres termes, le raisonnement n'est pas autre chose qu'une série de jugements consécutifs ordonnés entre eux selon la loi des associations habituelles, il est évident que le petit enfant, comme l'animal, raisonne.

1. Luys, *Le cerveau et ses fonctions* p. 232.

Un enfant de sept mois a très-bien associé daus son
)rit l'idée des mouvements de mastication à celle des
réables sensations qui en résultent. Quand il voit sa
ırrice porter un aliment à sa bouche, et jouer des
res et des mâchoires, il juge qu'elle mange, que ce
elle mange est bon pour elle, que ce le serait pour lui-
me; et, il sait, par expérience, que sa bonne pourrait
faire participer à ce plaisir, s'il le demandait d'une
taine manière irrésistible, c'est-à-dire en pleurant ou
ant mine de pleurer, et il agit en conséquence. On
t voir là tout à la fois l'origine du raisonnement in-
tif, qui lui a fait généraliser tous ces jugements con-
ıtifs, et du raisonnement déductif, qui lui fait appli-
r à la circonstance présente ces expériences par lui
éralisées. Le même enfant, à l'âge de huit mois, fai-
entendre un gloussement guttural très-bizarre, et de
invention, qui, lorsqu'il voulait satisfaire à une né-
sité familière, signifiait pour ses parents: « Venez à
ı aide, puisque, si je ne vous avertissais pas, vous
s fâcheriez. » Cette formule résume tout un ensemble
jugements ou d'associations d'expériences, qui ont
uti à des actes de généralisation et de déduction.
si raisonnent, d'une façon concrète et synthétique, le
it enfant qui ne parle pas encore, et l'animal qui ne
le pas, mais qui n'en ont pas moins, l'un et l'autre,
certaine puissance d'expression très-significative.
ınt de revenir à l'examen de la faculté de raisonner
z le petit enfant, étudions-en les manifestations ana-
ues chez l'animal.

)ans des circonstances semblables à celle où se trou-

vait le petit enfant cité plus haut, et je demande pardon au lecteur d'insister sur des détails qui n'ont rien de choquant pour la science, voici comment se comportait un chien d'environ six mois, qui m'a appartenu. Pour lui donner des habitudes de propreté, que son premier maître avait négligé de lui faire prendre, je le cravachais chaque fois qu'il avait sali une chambre, voisine de mon appartement, où il couchait.

Bientôt l'idée d'un châtiment, associée à celle d'un besoin trop facilement obéi, excitait chez lui, avec un vif désir de n'être pas battu, l'idée d'accomplir des actes qu'il savait de nature à prévenir ce désagrément. Il me réveillait presque toutes les nuits par des cris lamentables, lorsqu'il n'avait pas réussi à m'éveiller en grattant énergiquement la porte de ma chambre. Tous les jugements qu'il produisait en cette circonstance étaient enchaînés par des liens si rigoureux, qu'il n'y a guère qu'à les traduire en paroles, pour y retrouver les éléments de parfaits raisonnements. Essayons de parler sa pensée. « Mon maître me fustige d'importance, quand je m'oublie à gâter ma chambre à coucher (premier raisonnement inductif). Mais quand m'ayant ouvert la porte, il me fait sortir quelques instants et descendre dans la cour, il est content de moi, et loin de me corriger, il me caresse et me flatte (seconde induction). — Or, quand je hurle d'une façon lugubre, il s'éveille et vient m'ouvrir (troisième induction). — Donc, aboyons à tue-tête, réveillons-le, et nous ne serons pas battu. » (raisonnement déductif).

Le fait suivant n'est pas moins concluant. Je l'em-

prunte au riche recueil d'observations et de citations le M. Houzeau, qui en a été témoin. « On sait que es laitières de Bruxelles emploient des chiens, attelés à de petites charrettes, et font le matin la ronde de leurs abitués. Ces chiens s'approchent d'eux-mêmes des naisons où ils s'arrêtent tous les jours : ce n'est là, 'ailleurs que de la mémoire. En 1854, dans la rue aint-Géry, il m'arriva d'en suivre un, qui traînait on léger véhicule, tandis qu'à quelques pas marchait la itière. Une voiture à deux chevaux se trouvait dans la ue, au même moment, elle allait à peu près de la même itesse, et formait un obstacle constant à gauche du hien.

Celui-ci devait s'arrêter, comme il le faisait tous les ours, en face d'une porte dont le séparait la voiture. e problème était donc pour ui de croiser, soit en vant des chevaux, soit en arrière en les laissant passer.

Le chien, continuant à marcher de son pas ordinaire, tait alternativement les yeux sur sa maîtresse et sur porte de son habitué. Ce mouvement fut répété trois is en quelques secondes; l'expression de l'animal isait dans un langage mimique auquel on ne pouvait as se méprendre : « Comment vais-je faire à présent? » 'interrogation était si positive et si claire, que non-eulement la paysanne la comprit et y répondit, mais u'elle résolut le problème comme le coup-d'œil du hien le suggérait. Elle pria le conducteur des chevaux e les arrêter un instant, le chien vint de lui-même averser devant eux et se ranger à côté de la porte ssignée. Quiconque sera témoin d'une action semblable

ne niera pas que les chiens ne soient capables de réfléchir (1). »

« Dans la grande inondation de la Loire, en 1836, l'eau se répandit dans un jardin où deux rossignols avaient leur nid dans une haie. Les flots montaient toujours, et menaçaient de submerger la famille naissante ; car les jeunes, nouvellement éclos, n'étaient pas en état de voler. Dans cette circonstance, on pourrait soutenir qu'il fallait raisonner pour comprendre le danger croissant. Mais, à coup sûr, il y eut plus qu'un acte automatique, quand les oiseaux emportèrent le nid tout d'une seule pièce, et le mirent à quelque distance hors de l'atteinte des eaux. C'est là en effet ce qu'exécutèrent le père et la mère, chacun prenant un côté du nid dans son bec. Et de cette manière, volant d'une vitesse égale et posée, les rossignols accomplirent le voyage avec succès et sauvèrent leur famille du fléau (2).

« Je citerai un second exemple individuel d'un autre genre, dans la classe des oiseaux. « On m'avait fait cadeau d'un beau gros-bec mâle, dit Audubon, mais il était si épuisé,qu'on eût dit une simple masse de plumes. Cependant en le nourrissant avec précaution, il reprit bientôt, et devint si familier qu'il mangeait dans ma main sans donner le moindre signe de crainte. Pour lui rendre la captivité supportable, je le laissais voler dans ma chambre à coucher, et en me levant le matin, mon premier soin était de lui donner quelques semences. Mais durant trois jours de suite, il m'arriva de rester au

1. Houzeau, ouvr. cité, p. 195, t. II.
2. Houzeau, ouvr. cité, p. 199, t. II.

t plus tard que de coutume , et alors l'oiseau venait 'éveiller en voltigeant sur mon épaule, et réclamant pitance ordinaire. Le troisième jour, je le laissai ltiger quelque temps avant de faire semblant de m'é-iller. Mais il n'eut pas plutôt vu qu'il avait atteint son t, qu'il se retira sur la fenêtre, et attendit avec tience que je fusse levé (1). »

Nous voyons donc chez l'animal une foule d'opéra-ns intellectuelles et d'actes intelligents, qu'on ne urait rapporter à l'instinct. Les exemples cités plus ut ne sont pas de ces habitudes communes à toute e espèce, qu'on puisse considérer comme dépendant la constitution organique, mais des manifestations lividuelles, dans des circonstances exceptionnelles, et riant avec les changements extérieurs. C'est le rai-nnement humain dans toute son indépendance de l'au-natisme. Il faut cependant se garder, soit à l'égard de omme, soit à l'égard de l'animal, de trop accorder aux luences directes de la spontanéité. Ne voit-on pas rgir tout à coup une faculté longtemps enfouie dans profondeurs de l'automatisme héréditaire, et certains tes exceptionnellement accomplis par les animaux, ne uvent-ils pas provenir de cette source mystérieuse? ır exemple, les inondations sont-elles des événements rares dans la vie des espèces, qu'elles n'aient pu dé-rminer jusqu'à un certain point chez des oiseaux la culté semi-instinctive de transporter leur nid en s'ai-nt de leurs becs? De même, dans le cas de l'enfant nt j'ai parlé plus haut, qui regardait manger avec en-

.. Houzeau, ouvr. cité, p. 199, t. II.

vie sa nourrice, il devait nécessairement s'ajouter aux modifications conscientes, au pur raisonnement, des jugements et des mouvements réflexes, résultat, soit des habitudes individuelles, soit des habitudes transmises. La simple vue des mâchoires agitées ne peut-elle pas exciter des mouvements inconscients et involontaires, comme ceux d'ouvrir la bouche, de tendre les bras, de se pencher en avant, peut-être même de pleurer? Il est très-difficile de faire la part de ce qui revient au conscient et à l'inconscient dans cet ensemble en apparence rationnellement ordonné de sentiments, d'idées et d'impulsions organiques. Toujours est-il que la conscience y est toujours pour sa bonne part.

En effet, tout mouvement instinctif, toute action réflexe, nous l'avons déjà dit, viennent à être perçus par leur agent d'abord inconscient, pour peu qu'ils soient importants en eux-mêmes, ou que leur répétition rapprochée les mette en quelque sorte en relief et en vue. Nous voyons chez les adultes la conscience accourir à ces coups de théâtre, qui ne la laissent plus indifférente comme le font les événements ordinaires ou non persistants. De même, si l'enfant est amené à reproduire ces mouvements d'abord passés inaperçus, ou à les produire avec une variante ou un surcroît d'intensité, ou de complexité, il les remarque nécessairement, et ce qui le prouve, c'est qu'il les modifie sous le contre-coup de telle impression ou sous l'impulsion de tel sentiment de circonstance. Un petit enfant de dix mois désirait vivement tenir un petit chat que sa sœur aînée faisait jouer sur ses genoux: il tendit les bras vers l'animal, regardant alternativement sa sœur

le chat, poussant des cris de désir semblables à un
tit hoquet : sa sœur ne lui accorda pas ce qu'il deman-
it, ne voulant pas confier le joli animal aux caresses
ıladroites de l'enfant ; celui-ci commença à pleurer et à
er modérément; sa sœur, qu'il ne cessait, en pleurant,
regarder dans les yeux, resta calme et impassible ; le
liciteur devint alors plus pressant, agita furieusement
ıtes les parties de son corps ; il se démenait, se tordait,
rlait, sanglotait. Sa sœur lui dit: « Tais-toi, petit
ain, tu n'aura pas Minet, tu lui ferais mal» ; la gesticu-
ion du petit capricieux devint plus violente, les plaintes
naçaient, les larmes commandaient ; la douleur
tait exaspérée à tel point, que la conscience disparut
milieu de cette tempête psycho-organique. L'enfant
rible finit par oublier la cause de sa douleur, tout à sa
ıleur elle-même.
l tendait encore les bras en avant, sans savoir ce
il faisait, car le petit chat effrayé par cette scène
ordonnée, était parti et s'était caché sous un lit.
ur calmer son frère, la sœur appela le chat, le prit
e lui apporta : immédiatement l'enfant se tut ; mais il
ommença à pleurer, après une pose de trois secondes ;
eune fille se mit alors à caresser et à embrasser son
'e, en l'invitant à se calmer et à toucher le minet.
ınd il fut un peu tranquillisé, il ne fit plus attention
chat, et demanda à sa sœur un bonbon. On voit ici
marche ondoyante et capricieuse des jugements et
mouvements ordonnés déjà par la loi de l'habitude,
s qui se transforment de mille manières imprévues,
gré des impressions ou des associations d'idées inter-

currentes, qui les présentent tour à tour ou les enlèvent aux prises de la conscience.

Si l'automatisme retourne à la conscience dans certains cas déterminés, la conscience cède avec la même facilité ses droits à l'automatisme. Un petit enfant de deux ans et trois mois a l'habitude de voir entrer chez sa mère, presque tous les matins, une locataire de la maison, qui revient du marché. Quand il voit sa mère revenir avec un panier au bras : : « Où mê Gilê », dit-il, « Veu voi mê Gilê », « Appè mê Gilê ». Tous les jugements exprimés par ces phrases enfantines ne sont-ils pas enchaînés de façon à constituer des raisonnements concrets, mais effectifs? Eh bien! l'enfant en a déjà pris l'habitude, au point de les réitérer plusieurs fois par jour, n'importe à quelle heure, quand il voit prendre à sa mère un panier, et cela tout machinalement, comme un perroquet répétant des paroles n'ayant aucun sens pour lui. Le rationnel est devenu automatique, par l'effet de la répétition habituelle. On peut observer d'autres exemples du même fait dans le même enfant. Quand la dame en question vient faire sa visite matinale au retour du marché, l'enfant de courir à elle, de se suspendre à sa robe, et de dire: «Maman chè Gilè, maman chè»; puis il tire un coin du panier, et, sans savoir s'il y a pour lui quelque friandise, il fourre les mains, à tout hasard, dans les provisions, et, tirant n'importe quoi: « Veux çà, moi, te dis, moi, veux çà». Tous ces jugements naturels arrivent dans un ordre automatique si constant, qu'on pourrait supposer que l'enfant n'en a pas conscience.

Mais voici deux exemples en sens contraire, fournis par

enfant, et qui nous montreront l'ingérence de la
ce dans un ensemble de jugements et de mouve-
érés en grande partie d'une manière réflexe. Son
un ouvrier qui va souvent à la pêche, et l'enfant
ué à manger de la friture. L'autre jour, le père, re-
ès l'heure du souper de la famille, mangeait seul
on. « Moi veut frit, papa, veut frit » ; le père fit
ent la sourde oreille ; « Moi veut frit », dit l'en-
tournait autour de la chaise de son père, le
la manche, essayant d'attirer son attention. Le
tinua à manger sans souffler mot ; (jusqu'ici tous
vements, toutes les paroles de l'enfant expri-
es idées automatiquement associées et ordonnées,
es gestes et ses paroles) ; mais l'enfant voyant
entatives étaient infructueuses, se mit sous la
tirant une jambe de son père : « moi, veux
minet mon frit, moi veux frit » ; il avait tout
éfléchit que le chat se met ordinairement sous
l'enfant se faisait chat, par suite d'une illumi-
udaine de la conscience, qui lui avait fait penser
er des mouvements tout nouveaux pour lui. —
de cet enfant lui a donné l'habitude d'appeler,
madame Jillet, et de lui demander le journal,
ter à cette dame la peine de descendre. L'en-
uitte de son rôle très-sérieusement, et il n'en-
qu'on s'en charge pour lui. « Mé Gilé, dô jouna! »
la formule, avec très-peu de variantes, jus-
ue le journal lui soit jeté par la fenêtre. Un de
, son frère voulut appeler pour lui la dame au
e petit enfant devint rouge de colère ; on em-

piétait sur un droit acquis ; il se mit à crier de toutes ses forces : « Mé Gilê, dô jouna » ! et puis, se tournant vers son frère : « No pas toi, kié faut pas kié toi, moi kié: mé Gilè ! » Sur ces paroles, le journal tomba et fut ramassé par le frère aîné ; le petit s'empressa de le lui arracher des mains : « Dô jouna, moi poté maman », dit-il; il y avait là deux ou trois innovations accomplies sur sa pratique familière ; mais il y revint immédiatement, en secouant le journal tombé, et disant : nê pas sal», ce qui était passé chez lui en habitude presque inconsciente.

C'est dans cette facilité à approprier les expériences passées à des expériences nouvelles, à étendre sans cesse la chaîne des inductions et des déductions, que l'enfant et l'animal montrent une force inépuisable d'invention, des ressources d'imagination, que l'adulte, plus porté en général à vivre sur les raisonnements tout faits, acquis ou appris, qu'à en édifier de nouveaux, pourrait souvent leur envier. « Nous accordons que l'invention se réduit d'abord à conformer à des circonstances accidentelles certaines pratiques générales. Si les circonstances extérieures diffèrent fort peu, les changements introduits dans les habitudes de l'être, pour s'adapter à ces variations légères, seront eux-mêmes très-peu marqués. Nous voyons ainsi naître l'invention comme par des degrés insensibles, et sans nécessiter d'emblée un puissant développement intellectuel (1). Il y a des oiseaux qui font usage d'un procédé remarquable pour prendre les vers. Le goëland, par exemple, piétine sur le sable pour les faire sortir, en tournant

1. Houzeau, p. 216 et suiv.

se sur lui-même. La méthode est celle de nos s, en quête de vers d'appât. Le vanneau y ;s également, quand la nourriture devient rare. :édé est remarquable, puisqu'il suppose que a su profiter d'observations premières, dans ;s il avait reconnu les habitudes du lombric. rapporte qu'un geai qui s'était laissé pren- nfermer, se trouva déconcerté en recevant pour rriture du maïs sec et très-dur. Le grain it au coup de bec quand il voulait le briser. voir jeté les regards en l'air comme pour réflé- instant, il le ramassa, et alla le poser sur une étagère, entre une caisse contenant une plante et ,e tenant ainsi enfermé de trois côtés, il atteignit son but, et continua toujours par la suite à faire u même expédient. Cet oiseau, en présence ifficulté nouvelle, a donc inventé un moyen :.

rats qui avaient entamé un tonneau de vin par ıre pratiquée à la partie supérieure de la paroi ;, dont ils avaient mangé le bouchon, et qui la pièce en prolongeant l'ouverture de haut en ıesure que le niveau baissait, ces rats, dis-je, ne -ils pas preuve d'invention ? Tout se réunissait ıte pour les guider : le trou était commencé, le lescendait peu à peu ; suivre insensiblement la du liquide, en prolongeant la rainure, n'exigeait ntelligence bornée. Mais il y avait un premier ıement d'effet et de cause, et ce n'était pas là inct.

« On ne peut attendre que le rongeur, qui est presqu'à la base de l'échelle des mammifères, applique l'intelligence à des objets plus compliqués ou plus savants. Mais à mesure que l'on s'élève dans la série animale, les inventions deviennent plus décisives et plus remarquables, ainsi que je vais le montrer. — Une ourse, accompagnée de ses deux oursons, fut poursuivie sur la glace, dit Scoresby, par quelques-uns des marins. Elle se trouva serrée de si près, qu'elle en fut alarmée pour ses enfants. Trouvant que ses oursons ne marchaient pas aussi vite qu'elle l'eût désiré, elle essaya, sans y réussir, de divers moyens pour les presser. Résolue de les sauver si c'était possible, elle courut à l'un d'eux, mit le boutoir sous lui, le jeta en avant aussi loin qu'elle le put. Allant alors à l'autre, elle fit la même chose, et répéta cette action bien des fois, jusqu'à ce qu'elle eût atteint une distance considérable. Les petits ours semblaient parfaitement comprendre l'intention de leur mère; car en reprenant pied après avoir été jetés en avant, ils couraient de suite dans la direction convenable; et quand la mère revenait pour renouveler l'action, les malins se plaçaient toujours sur sa route, afin d'avoir tout l'avantage du secours que la mère leur prêtait pour leur salut.

« J'ai déjà cité l'orang noir, ou plus exactement le chimpanzé de Buffon, qui se servait de la clef pour ouvrir la porte, mettait lui-même cette clef dans la serrure, et qui, lorsqu'elle n'était pas à sa place, la cherchait. Un autre orang du Jardin des Plantes montait sur une chaise pour ouvrir une clichette placée hors de sa portée. Et comme on avait ôté la chaise dont il s'était servi,

e singe en chercha une autre dans un coin de la chamre, l'apporta près de la porte, y monta, ouvrit la clinette et sortit.

« Maintenant je demande si ces faits ne prouvent pas invention, d'une manière bien caractérisée ; s'ils n'inquent pas une intention bien décidée, avec un but fixé; ils n'attestent pas une perception bien claire de la relaon de cause à effet. Or, c'est le propre de l'instinct d'ar en aveugle, et d'ignorer cette relation ; c'est au conaire l'attribut de l'intelligence de la découvrir et de la scerner. Enfin, quand nous voyons ces facultés si mafestes du singe et du carnassier paraître, sous des rmes plus obscures, et dans des applications moins evées, parmi les rongeurs, les oiseaux, les articulés, t-il bien logique de méconnaître ces premiers signes ? st-il bien philosophique de dénaturer le caractère des anifestations, pour arriver à une conclusion, celle de fuser l'invention aux espèces animales, que nous ne rons pas à même de maintenir jusqu'au bout (1) ? »

Le petit enfant donne à chaque instant des preuves de tte force d'invention, et de cette élasticité du raisonneent. Tous ses progrès intellectuels, moraux et physies, ses jeux, ses caresses, ses ruses, tout porte la ace de sa raison pratique et ingénieuse. Citons enre quelques exemples choisis entre des milliers, que ut le monde a pu observer, sans toutefois les noter et s apprécier systématiquement en vue d'une direction à primer aux facultés enfantines. Le mot direction ne rend ut-être pas exactement ma pensée : tout éclòt si spon-

. Houzeau, ouvragé cité. p.224.

tanément dans l'évolution du petit être humain, l'accommodation des expériences sans cesse accumulées répond d'une manière si prodigieusement diverse et active aux excitations et aux nécessités des circonstances accidentelles, que le grand art de l'éducation, même pour l'âge le plus tendre, me paraît devoir plutôt être une neutralité attentive et bienveillante, qu'une ingérence partiale et dominatrice. Malheur à l'enfant jeté dans le moule de la convention et de la routine, quelques formes sages et spécieuses qu'elles affectent. Laissez donc faire, laissez passer, et n'empêchez que ce qu'il faut de toute force prévenir ou réprimer, sous peine d'arrêter dans sa marche toujours ascendante et extensive la sève destinée à produire successivement et simultanément des fleurs précieuses et des fruits exquis.

Je prends encore mes exemples dans la catégorie d'enfants qui déjà parlent, marchent, et manifestent d'une manière plus évidente les phénomènes intimes qui se déroulent en eux presque à leur insu. L'enfant dont je parle a deux ans et un mois. Quand son père, que ses travaux de nuit forcent à dormir assez tard dans la matinée, lui paraît dormir trop longtemps, si la mère le laisse un moment seul, il essaie de réveiller le dormeur, soit en tirant la couverture du lit, soit en agitant une chaise avec bruit, soit en montant sur la chaise et secouant la tête du père. L'autre jour, monté sur la chaise, il prit son père par le cou, puis il tira une oreille en la pinçant assez fort ; le père faisait semblant de dormir, pour observer ce qui allait arriver. Enfin l'enfant relève la paupière de l'un des yeux paternels, et crie :

:tit pé, pas clai, n'è pas? » C'était une invention 'e laquelle le père devra désormais se mettre en e. Dernièrement encore, le père venait de rentrer, ıpprêtait à souper : le petit surveillait les apprêts par la mère ; elle venait de remplir une assiette de e, et sortit un instant. L'enfant profita de son ıce, pour prendre l'assiette à deux mains, et, malgré ıoids, l'apporta à son père, en lui disant : « Monsieur , mangez soupe. » Tout était nouveau dans cette ı, qui fit rire aux éclats le père et la mère. *Monsieur* était le plus piquant de la trouvaille. Quelquefois, d son père fait mine de se fâcher, il a bien vite ıé, à ses regards, au pli de ses lèvres, et à quelques s signes pour lui évidents, que son père joue la ɔ, et il s'écrie, en riant très-fort : Pas fâché, papa ; ɔ (bêtise, plaisanterie) pas fâché.»— Il lui est arrivé ɋuatre ou cinq fois à table, de dérober en tapinois ue chose dans l'assiette de ses voisins. Quand il a on larcin dans la sienne, il rapproche le morceau de .e ou de légume de sa propre part, les presse et les , pour qu'il n'y paraisse pas. Cette invention lui ıté quelques justes réprimandes, qui ne l'ont ɔut-à-fait corrigé. — Il sait que son frère, âgé de ıns passés, et qui va en classe, n'aime pas de le toucher à ses jouets, parce qu'il les dérange ou :tériore, ou peut-être par instinct de propriétaire ptible. Mais, son frère parti, il sait bien trouver la tte de la boîte où sont les jouets, ou, au besoin les .ir de sa mère par persuasion ou fâcherie plus ou s sincère. Mais il a l'oreille aux écoutes, et court

souvent regarder de haut en bas, dans l'escalier, quelle est la personne qui monte. Il commence à reconnaître le pas de son frère, et, aussitôt, avec ses deux mains, de ramener à la hâte tous les jouets épars, de les fourrer pêle-mêle au fond de la boîte, et de les rapporter à leur place. Quoi qu'il soit incontestable qu'en bien des cas, l'animal adulte raisonne plus vite et plus juste que le petit enfant de un an à quatre ans, ou même que l'enfant plus âgé encore, voilà assurément un exemple de raison et d'invention supérieures à celles qui se montrent ordinairement même chez les plus intelligents des animaux.

A mesure que l'enfant grandit en force et en expérience, son jugement gagne en exactitude, sa raison s'affermit, se précise, s'affine, s'abstrait en quelque sorte, et l'expression de ses raisonnements, le plus souvent relatifs à ses désirs ou à ses appréhensions, arrive à la rapidité logique et oratoire. Tout enfant, mais plus âgé de deux ans qu'une de mes cousines (âgée de trois ans), j'avais abusé, au profit de ma gourmandise, du droit du plus fort, et je lui avais dérobé une magnifique poire, que notre grand'mère lui avait donnée en revenant d'un jardin situé à quelque distance de la maison. On devine les larmes, les cris, le désespoir de la pauvre victime. Elle fit son rapport très-éloquent et très-circonstancié à grand'mère. Celle-ci essaya de l'apaiser en lui donnant un joli grappillon de raisin. Quand je rentrai d'une cachette où j'avais été savourer les douceurs du fruit volé, la petite n'était pas encore au bout de sa grappe, ni de son chagrin. Ma grand'mère me gronda très-sévèrement,

et puis, s'adressant à ma cousine : « Console-toi, mon enfant, quand j'irai au jardin, je t'apporterai une très-bonne poire, et ton cousin n'aura rien. » Cette promesse, mon air décontenancé, rendirent le cœur à ma jeune cousine, et, d'un air guilleret, elle s'en alla gambader dans la rue. Une heure s'était écoulée, et moi, je n'avais pas quitté la maison, sans doute pour voir si notre grand'mère aurait le courage d'effectuer sa menace, et de donner une poire à ma cousine devant moi, sans m'en donner une. De son côté, ma cousine n'avait pas oublié la promesse. Elle revenait, toutes les dix minutes, rôdant autour de notre grand'mère, lui disant de petites choses aimables, lui demandant si elle avait besoin de quelque commission, lui parlant des légumes, de la soupe, etc. Mais le mot de *poire* ne venait jamais sur ses lèvres : elle savait, par expérience, que notre grand'mère n'aimait pas les obsessions, surtout à l'égard des choses de bouche, et elle se gardait de la mécontenter en paraissant trop pressée d'avoir le fruit attendu. Enfin, au bout d'une heure et demie, excitée peut-être par les taquineries de son estomac, elle prit son courage à deux mains, et se risqua à lancer son va-tout. Elle arriva tout à coup en sautillant, du fond de la cour, et, frappant d'une main caressante l'épaule de ma grand'mère, qui était assise près d'une table, elle dit, d'un accent convaincu : « Elle sera bonne, oui ! » Ma grand'mère comprit la signification de cette formule astucieuse. Mais elle se la fit répéter, et la petite fille, encouragée, précisa davantage : « Elle sera bonne, oui, grand'mère, la poire ! » Notre grand'mère trouva le procédé charmant, elle ap-

pela notre grand-père, qui travaillait dans une chambr voisine, et lui dit : « As-tu le temps d'aller au jardin ? V donc chercher une belle poire, que j'ai promis de donne à la petite. » Mon grand-père prit la clef du jardin, m cousine l'accompagnait en lui tenant la main. Inutile d dire que je fis partie du cortége, tout en me tenant avec respect derrière mon grand-père. Je crois que ce fut moi qui entrai le premier au jardin, à peine la porte fut-elle ouverte. Ma cousine eut une belle poire, et la savoura avec tant de plaisir, qu'elle oublia de dire à mon grand-père qu'il ne fallait pas que j'en eusse une. Nous mangeâmes tous les trois de concert un de ces beaux fruits, et puis, nous jouâmes dans les allées du jardin avec notre bon grand-père, deux petits et un grand enfant.

## CHAPITRE XV

### DE L'EXPRESSION ET DU LANGAGE.

Le langage humain, ou la parole, n'est qu'une appli-ion supérieure de la faculté d'expression, que pos-lent tous ou presque tous les animaux. Les oiseaux leurs attitudes et par leurs chants, les chiens par rs aboiements ou leurs gémissements, les fourmis par ontact de leurs antennes agitées, certains poissons des sons probablement en rapport avec leurs ins-ts de propagation, en un mot, la plupart des êtres més se communiquent d'espèce à espèce et d'individu dividu, par des signes oculaires, auriculaires ou tac-s, leurs douleurs ou leurs joies, leurs désirs, leurs ours, leurs colères. Pour l'homme, pour les autres maux, le langage a la même origine ; origine com-ee, et sur laquelle l'observation directe des petits ants à l'époque de l'évolution linguale peut donner précieuses indications.

e langage, ou la faculté d'expression en général, a r principe la correspondance de certains mouvements aniques très-accusés à l'extérieur avec les sensations es sentiments éprouvés. Les modifications intérieures la machine sont révélées par des modifications péri-

phériques, aussi constantes que variées pour chaque espèce. Tels sont la plupart des mouvements, les cris, les sanglots, le rire, le gazouillement, machinalement exécutés par l'enfant dès les premiers mois. Il en a nécessairement conscience, après les avoir exécutés un certain nombre de fois, mais il ne leur attache aucune signification, et les produit d'abord sans la moindre intention. Ce ne sont ni plus ni moins que des actions réflexes de l'organisme. Mais, pour des êtres intelligents, ces manifestations doivent bientôt devenir des signes. Ce résultat est l'œuvre de l'association des idées. L'animal associe l'idée d'un phénomène organique, son guttural ou autre, mouvement des membres, cri, sanglot, rire, larmes, avec l'idée des sentiments ou des sensations que ce phénomène accompagne. Une sorte de sélection naturelle rend ces mouvements et ces sons, de spontanés conscients, et de mécaniques volontaires. L'enfant qui les a produits par nécessité, bientôt les produit et les perfectionne par plaisir ou par utilité. L'enfant de trois mois, qui fait avec ses petits bras des gestes intentionnels, pour demander ou repousser un objet, sachant par expérience que ces gestes sont compris, exerce déjà personnellement la faculté innée, organique, héréditaire, de l'expression. Quand il pleure pour obtenir son biberon, pour être levé, pour être tenu sur les bras, pour refuser une médecine désagréable, cet effet d'abord automatique, est désormais conscient, intentionnel ; il est même passé à tel point en habitude, qu'on le dirait souvent réflexe. L'enfant, dont on écoute volontiers les pleurs, dont on satisfait trop complaisam-

ment les désirs exprimés par gestes, cris ou mouvements, fait ensuite ces actes par caprice, habitude prise, sans désir, sans intention : il ne pleure pas toujours sans motif, mais cela lui arrive très-souvent.

Ce qui prouve combien les affinités naturelles, les influences héréditaires, interviennent dans les premiers progrès du langage, c'est que les petits enfants, dès les premiers mois, paraissent entendre la langue naïve de leur mère, distinguer le ton de la joie, de la colère, des caresses ou des menaces. « Le 28 septembre (le jeune Tiedemann avait un mois), quand on parlait à l'enfant, il cherchait à produire des sons, simples à la vérité, et sans articulation, mais cependant variés. » Une petite fille de trois semaines, que j'ai à côté de moi pendant que j'écris ces lignes, cesse de crier et de pleurer, quand sa mère la dorlote d'une petite voix amicale. J'ai très-souvent remarqué aussi que les petits chats, dès les premiers jours, crient d'être un moment seuls, et se taisent aussitôt qu'ils entendent venir leur mère. Mais revenons à nos enfants. Une petite fille, qui commençait à sourire à l'âge de quinze jours, exprimait déjà à cette époque par des sons particuliers le besoin de téter. A trois mois, elle poussait de petits cris joyeux et admiratifs, en présence des fleurs, des oiseaux, des objets brillants ou agités. Sa mère, en appelant son attention sur ces choses, et rien qu'en lui disant : « Regarde cette jolie fleur », « ce joli koko », « cette jolie chose », excitait en elle ce gazouillement enfantin, accompagné de je ne sais quels gracieux gestes d'envie, d'admiration et de bonheur. Elle attachait un sens à une foule de mots prononcés par sa mère,

tournant sa tête du côté du chien, quand sa mère lui disait: « Vois Médor! », ou du côté de la cage, quand celle-ci lui disait : « Vois Koko ». Elle attachait sans doute aussi, mais vaguement, quelque sens aux sons variés qu'elle faisait entendre dans la joie, le désir violent ou la colère. Mais elle ne me paraissait pas les produire avec cette intention formelle, que ses mouvements ou ses cris, ses sanglots et ses larmes indiquaient à certains moments.

Un enfant de sept mois, qui ne m'avait jamais vu, me sourit comme à une vieille connaissance, en m'entendant prononcer son nom. Voilà, tout au moins, un signe vocal, joint au souvenir des caresses qu'on lui fait en prononçant son nom avec douceur, sinon un signe associé à l'idée déjà confusément conçue de sa personnalité. Quand je l'appelais par son nom, que je lui donnais un objet demandé, ou que de lui-même il se procurait une satisfaction bien désirée, il se retournait aussitôt vers sa mère en souriant ; étonné, inquiet, ou effrayé, il se retournait encore vers elle d'une façon très-significative: on aurait dit qu'il voulait que sa mère sût qu'il était joyeux ou peiné. A neuf mois, il poussait de petits cris de plaisir et d'appel, dont quelques-uns évidemment imités, vers un chien, un chat, un oiseau, et même vers une mouche, qui avait d'abord marché sur le bord de son assiette, et qu'il suivit longtemps des yeux, quand elle se fut envolée. A onze mois, il comprenait le sens qu'on voulait donner à un grand nombre de mots, et même celui d'un certain nombre de petites phrases. Il gesticulait avec beaucoup d'expression. Il produisait, en rapprochant ses deux mains, un geste intentionnel, que

j'observai avec un très-vif intérêt. Il se tenait debout, en s'y appuyant légèrement, devant un fauteuil; sa mère, à trois pas derrière lui, lui fit voir un morceau de pain, dont il eut envie. Comme elle ne le lui apportait pas, il remuait tout son corps, et faisait des gestes en avant, pour indiquer qu'on vînt l'aider à marcher. Sa mère se fit prier : il joignait ses deux mains à plusieurs reprises, tout en pleurant. Il y a déjà quelque temps qu'il fait ce geste-là, quand il désire fortement une chose qu'il aperçoit de lui-même ou qu'on lui montre. Ses parents ont voulu y voir le geste de la supplication, qu'il serait trop aisé d'expliquer chez lui par l'influence de l'hérédité, et qu'il est impossible de rapporter aux influences de l'imitation (on ne l'a jamais fait devant lui). Il m'a paru que l'habitude de rapprocher machinalement les deux mains pour appréhender ou retenir un objet a pu persister pour l'enfant, même quand on lui refuse un objet : en effet, dans la violence du désir, l'imagination tend à confondre l'idée, la vue, et la possession d'une chose.

Ce geste, d'abord inconscient, peut devenir facilement intentionnel chez le petit enfant, et devenir le geste de la prière, pour peu qu'on satisfasse ses désirs, quand il le produit. L'enfant dont je parle était sur le point d'en arriver là. Je crois devoir rapprocher ce geste si étonnant, de mouvements analogues, qui s'observent fréquemment chez les jeunes animaux. Une petite chatte d'un mois et demi, voyant sa mère et ses deux grandes sœurs se dresser sur leurs pattes de derrière pour saisir avec celles de devant des aliments qu'on leur jetait, essaya de les imiter ; mais elle retombait gauchement

sur le flanc et sans aboutir à rien. Elle se mit alors à grimper le long des pantalons et des jupes pour atteindre à nos mains. On la laissa faire. Quelques jours après, un peu plus solide sur son arrière-train, elle se relevait à demi, rapprochant les deux pattes de devant pour happer les aliments, comme elle voyait faire aux autres chats. Souvent, le morceau n'était pas encore tombé, ou l'était déjà, ou était saisi par des pattes plus agiles, que le mouvement de préhension était exécuté, et même persistait quelques secondes. Comme dans le cas du petit enfant cité plus haut, les idées de l'objet désiré et de la possession se confondant, le geste s'accomplissait dans le vide.

Voici un autre petit enfant, âgé de onze mois. Il a un petit cheval de carton à roulettes, qui lui tient lieu de souffre-douleurs. Il le pousse, l'étrangle, lui serre le ventre de toutes ses forces, le fait marcher sur la tête ou sur le flanc, plus souvent que sur les pieds. Ces intéressants exercices sont habituellement accompagnés de ces exclamations, qu'il a apprises depuis un mois: *hue! hue!* Quand on lui dit: « Donne des coups au cheval! », il prend sa pelle de bois, et frappe à coups redoublés l'insensible quadrupède. — Une dame de ses amis prend souvent l'enfant à califourchon sur ses genoux, en disant: *broum! broum!*, mots que le cavalier imite de son mieux en caracolant. — Il dit aussi distinctement: *papa! papa!* sans donner aucun sens à ces mots, puisqu'il n'a pas encore vu son père, même dans une photographie. — On lui a appris à faire avec la main le geste qui accompagne les mots: « *au revoir!* » il ne prononce pas

encore ces mots, mais il fait le geste, machinalement, par simple association d'idées, et seulement quand on l'y invite, pour toute personne qui s'éloigne. — Il fait la comédie. — Si on lui dit : « *prise!* », il renifle comme une personne sur le point d'éternuer, avec un plissement des lèvres et un redressement du bout du nez fort drôles. C'est là le premier acte, qui est suivi d'un second, plus compliqué, et non moins curieux : on lui donne une tabatière vide, il y fourre ses doigts, les porte à son nez, et recommence le jeu dont nous avons parlé. Plus on rit à le voir faire, plus il met d'entrain à faire voyager ses doigts de la tabatière à son nez, à renifler et à relever le bout de son nez. Si l'on prononce devant lui le mot grossier qui a pour tous les enfants la signification de chose dégoûtante, il devient tout-à-coup sérieux, même au milieu de ses plus grands divertissements. Ce mot, dit d'une certaine façon, lui rappelle, en effet, qu'il est corrigé, quand il s'est sali. — Lui dit-on d'embrasser un objet, il s'en acquitte en conscience. Il connaît le sens de ces formules : « *Donne ceci* » ; « *Prends cela* » ; « *Bois cela* » ; *Mange cela* », etc. Il n'a donc pas seulement l'intelligence de signes représentant des objets individuels, mais, comme on le voit, des signes représentant des idées et des actes assez complexes, signes qu'il comprend chez les autres, et dont il parvient déjà à imiter un petit nombre. Il sait la valeur de la parole, et il apprend tous les jours à parler.

J'ai observé pendant quinze jours un de mes neveux, âgé de douze mois. Il est en retard pour marcher, ne voulant avancer que si on lui donne la main, mais il est

très-précoce pour le langage. Il y a un mois, il marchait seul, mais il est tombé quelquefois, ce qui l'a rendu défiant : maintenant, quand on l'abandonne à lui-même, et qu'on l'excite à marcher seul, il s'asseoit, et dit: gnô, gnô (non, non). Il connaît la signification d'un grand nombre de mots prononcés devant lui, et il en emploie lui-même un certain nombre dans le sens ordinaire. Il dit *painm*, pour demander du pain; quand on l'habille, qu'on lui passe la main dans la manche, et qu'il la voit venir, il crie : *mainm!* Il appelle à chaque instant son frère Charles, dont les jeux et les espiègleries le frappent d'admiration, en criant : « Kiah, Kiah! » Articulations très-distinctes des articulations : *tya*, *tya*, qui désignent pour lui un besoin à satisfaire, ou les traces qui en restent par terre, et en général toute tache étendue sur une surface quelconque : il fait usage de ce dernier mot à peu près depuis trois mois. La viande est pour lui du *miamiam*; *mené mené* indique le désir de sortir d'une place pour aller à une autre; *peudu* indique un objet tombé, jeté ou disparu (perdu); il dit aussi quelquefois *a pu*, pour exprimer qu'une chose est mangée, finie, cachée, éloignée. Il aime à embrasser les poupées, qui sont pour lui des *nana* (néné signifiant dans le midi un petit enfant ou une poupée). Peu douillet, quand il tombe ou se cogne la tête, ou que son frère le bat en jouant, il se contente de dire tranquillement : *pam!* Il emploie aussi ce mot, pour indiquer qu'un objet est tombé avec bruit. Il imite l'âne, le chat, le coq, surtout le cochon; quand il désire vivement *mené* avec une certaine personne, et que celle-ci a bien voulu

lui donner sa main, il exprime son grand plaisir en contrefaisant cet intéressant animal. Plusieurs fois par jour, on l'entend dire : *tété*, *tété*, ce qui signifie le sein ; il disait *titi*, il y a un mois. J'ai été fort étonné, l'autre jour, de l'entendre reproduire par un monosyllabe initial un mot prononcé devant lui. La bonne lui ayant dit : « Veux-tu du gâteau ? » il a dit aussitôt : *ga*, *ga*, et il a dirigé la bonne du côté de la salle à manger, qu'il connaît déjà comme telle, quoique n'étant à la maison que depuis deux jours. — S'il connaît déjà le sens de beaucoup de mots par lui employés, il connaît le sens de beaucoup de formules simples et claires, mais correctement françaises, dont on se sert avec lui. Il me paraît inutile d'en donner des exemples, qui seraient analogues à ceux que j'ai déjà notés. Mais, ce qui est plus important, je l'ai entendu l'autre jour ébaucher avec deux noms une phrase éminemment synthétique, mais très-claire, vu l'accompagnement du ton, des gestes et des mouvements. Il se promenait avec moi depuis quelques minutes ; il voit sa mère, veut aller à elle ; et, comme je ne m'empresse pas de l'y conduire, il me tire, me montre sa mère en étendant le bras, et d'un air suppliant, me dit à trois reprises : papa-maman (papa, mène-moi vers maman). Un peu plus, et il aurait intercalé plus ou moins régulièrement, le verbe *mené* entre les deux noms : le progrès ne se produisit pas encore ce jour-là, peut-être parce que je n'eus pas la patience d'attendre, et que j'obéis trop vite à l'enfant. — Outre le mouvement de tête de gauche à droite, qui signifie : *non*, et celui de montrer un objet avec l'index allongé, j'en ai

remarqué un des plus caractéristiques : quand on chante ou qu'on joue du piano, il se secoue rhythmiquement, et presque en mesure : c'est un mouvement auquel on l'a habitué vers l'âge de cinq mois, et qu'il exécute spontanément, en y ajoutant quelquefois un *brumm* argentin, qui est l'accompagnement de la musique.

J'ai remarqué dans un autre enfant âgé de treize mois un geste expressif, dont je ne me suis pas rendu suffisamment compte. Ses parents m'affirment qu'ils ne lui ont pas appris un mouvement d'indication produit avec l'index, qui pourrait bien être héréditaire, ou provenir, par sélection et simplification de l'acte de préhension. En voilà encore un autre dont la provenance évolutive ne me paraît pas absolument démontrée. Chez le même enfant, le geste de négation consistant en un mouvement alternatif de va-et-vient de la main, peut être, en principe, considéré comme une dérivation de l'action de repousser une chose désagréable ou qui rassasie. Il n'y avait pas de différence, il y a deux mois, entre les mouvements par lesquels cet enfant repoussait les objets placés sur une table et dont il ne voulait plus, et le refus qu'il faisait d'une chose offerte qui ne lui convenait pas. Aujourd'hui, ce même mouvement est employé par lui, lorsque, voyant dans la rue une personne qui lui rappelle sa mère ou son père, il dit, après l'avoir considérée avec soin : *mama* ou *papa*, et accompagne ce mot du geste de refus ou de répulsion, qui, pour lui, signifie *non*. Quant au geste de la tête indiquant l'affirmation, il l'a produit de très-bonne heure, et, me dit-on, sans l'avoir vu faire. C'est un geste évidemment réflexe,

comme la demi-occlusion des paupières qui l'accompagne.

Une jeune fille âgée de dix-neuf mois a déjà accompli aux trois quarts cette importante, et relativement rapide évolution, qui est l'initiation au langage. Elle n'émet encore aucune phrase, même courte, quoiqu'elle comprenne le sens d'un grand nombre de phrases assez longues; mais elle prononce intelligiblement une grande quantité de mots. On n'a pas eu de peine à la faire passer des sons inarticulés aux sons articulés, qu'elle cherchait d'instinct, mais que l'imitation l'a aidée à émettre plus facilement et plus nettement. Comme mes remarques à cet égard concordent avec des remarques analogues faites par M. Taine (1), je substitue aux miennes celles qu'il consignées dans un article déjà cité :

« Elle l'a acquis (le matériel du langage), en grande partie par elle-même et toute seule, pour une petite partie, grâce à l'aide d'autrui et par imitation. Elle a fait d'abord *mm*, spontanément en soufflant avec bruit, les lèvres fermées ; cela l'amusait, et c'était là pour elle une découverte. De même pour un autre son, *kraaau*, prononcé du gosier en gutturales profondes; voilà la part de l'invention personnelle, accidentelle et passagère. On a refait devant elle ces deux bruits à plusieurs reprises ; elle a écouté attentivement ; et maintenant, elle parvient à les répéter tout de suite, quand elle les entend. Même remarque pour le son *papapapa*, qu'elle a dit d'abord plusieurs fois au hasard, et d'elle-même, qu'on lui a répété cent fois pour le lui fixer dans la mé-

1. Taine. Revue philosophique. Janvier 1876.

moire, et qu'elle a fini par dire volontairement, avec une exécution facile et sûre, (toujours sans en comprendre le sens), comme un simple gazouillement qu'il lui est agréable de faire. En somme, l'exemple et l'éducation n'ont guère servi qu'à appeler son attention sur des sons que déjà elle ébauchait ou trouvait d'elle-même, à provoquer leur répétition ou leur achèvement, à diriger de leur côté sa préférence, à les faire émerger et surnager dans la foule des autres sons semblables. Mais toute l'initiative lui appartient. Il en est de même pour ce qui concerne les gestes. Pendant plusieurs mois, elle a essayé spontanément tous les mouvements des bras, la flexion de la main sur le poignet, le rapprochement des mains, etc., puis, après enseignement et tâtonnements, elle est parvenue à frapper ses mains l'une contre l'autre, comme on le lui a montré en disant *bravo*, à tourner régulièrement les mains ouvertes, comme on le lui a montré en chantant *au bois*, *Juliette*, etc. L'exemple, l'enseignement, l'éducation, ne sont que des canaux qui dirigent ; la source est plus haut. »

Il y a quelques mois, quand la petite fille dont j'ai parlé plus haut, débutait dans l'acquisition de son vocabulaire, aujourd'hui très-riche, elle ne reproduisait que la dernière syllabe tonique des mots, dont elle altérait d'ailleurs l'articulation, conformément à la loi du moindre effort. Il est à remarquer que le langage des enfants, comme celui des peuples primitifs, a pour racines ou pour premiers essais des sons monosyllabiques : la voix des animaux elle-même n'est qu'une in-

tonation gutturale ou labiale unique, mais prolongée ou répétée à court intervalle. Le petit chien ne fait pas entendre d'abord son caractéristique aboiement, représenté par *wrroua*, ni le petit chat son *miaou*, ni le pierrot son *kiou-kiou*, ni l'hirondelle son *tyityiri*. Leurs premiers essais vocaux sont grossièrement simples et monosyllabiques. Ainsi des enfants ; ils prononcent plus facilement des monosyllabes répétés *papa*, *mama*, que des dissyllabes, comme *gâteau*, *minet* ; il leur arrive même d'émettre quelques diphthongues, qui sont des variétés de monosyllabes, comme *oua*, *m'a*, *mié*, etc. Ils sont assez longtemps rebelles aux véritables dissyllabes, et encore davantage aux polysyllabes. Longtemps la petite fille que j'ai observée depuis sa naissance jusqu'au vingt-deuxième mois, n'a pu dire que *bou* pour *tambour*, *fé* pour *café*, *yé* pour *Pierre*, etc. En insistant, en séparant nettement les syllabes, sa mère est parvenue à lui faire émettre des sons qui représentent les syllabes distinctes des mots. La mère prononçait : *tam-bour*, *Geor-get*, *pomme*, *pain*, *gâteau ;* et après un nombre considérable de leçons infructueuses, la petite élève a pu articuler : *a-bou*, *o-yé*, *om*, *pai*, *a-teau*, etc. Ainsi d'une foule d'autres mots, qu'elle prononce maintenant assez distinctement, sauf les modifications des consonnes, très-variables d'enfant à enfant. Il n'y a rien de très-régulier dans la prononciation des sons que les enfants imitent. Un petit enfant de quinze mois, qui dit *a-to* pour *bâteau*, pour *gâteau* dit *caco*, ou même *cacou*, et *acacou* dans les moments de volubilité. Il appelle *tutu* la *tortue*, et aussi la *con-*

*fiture*. Telle syllabe prononcée d'une certaine façon dans un mot, est prononcée autrement dans un autre mot, ou redoublée, ou augmentée d'une syllabe inutile.

En général, on voit nettement dans le langage enfantin l'application de certaines règles que la linguistique a depuis lontemps constatées dans les transformations des langues, et, entre autres, les modifications produites par la tendance des individus qui s'en servent à diminuer les efforts musculaires de la prononciation. Inutile d'en citer des exemples historiques : nous voyons tous les jours autour de nous prononcer *particuyer* pour *particulier*, *cuyé* pour *cuiller*; c'est ainsi que *ll* mouillées sont prononcées aujourd'hui par la majorité des Français comme *y*; et cette tendance persistera, s'accroîtra, en vertu de la loi du *moindre* effort, malgré les avis de M. Littré, qui ne pourront rien contre cette loi. Aussi les enfants commencent-ils par prononcer les consonnes les plus faciles à articuler, et ils les modifient peu à peu, à mesure que leurs organes sont plus exercés ou plus puissants. Avant de prononcer *l*, un enfant que j'ai observé à l'époque de ses premiers essais de parole, prononçait *ll*, mouillées, ou parfois *li* : *peillo* pour *pelote*, puis certaines fois *pelio*; mais à dix-huit mois, le plus souvent il articulait très-bien l'*l*. Or, il est facile de constater sur soi-même que *ll* mouillées sont plus faciles qu'*l* simple; la dernière se produit par une assez forte application du bout de la langue contre le palais, tandis que *ll* mouillées se font sans effort en adossant la partie antérieure de la langue restée flasque, presque sans contraction, contre le palais. J'ai fait des remarques analogues sur

d'autres enfants. Je dirais exactement pour la consonne *t* ce je viens de dire pour l'*l* : il est plus difficile à prononcer que la consonne infigurable qui se trouve dans les articulations tcha, tchia, tchié, ou thia, thié, qui équivalaient pour le même enfant aux articulations ta, té, chiapeau, tia (table), tié (chien), tia (chat), tyéti, après tyityi pour *téter*. J'ai cependant vu d'autres enfants bien prononcer titi, teté, ta (table), té (tiens).

Toutes ces altérations de prononciation, quand elles ne sont pas le fait de l'organisation spéciale, de l'éducation, de l'imitation, ont des causes faciles à démêler au moment de leur production. Elles dépendent, soit de la longueur des mots, soit de la nature des syllabes voisines de celle qui est à prononcer, soit du hasard des associations de sons, du plus ou moins de vivacité des impressions, de l'état accidentel de certains organes vocaux. Inutile de multiplier à cet égard les exemples, dont l'observation est vulgaire, mais sur lesquels on ne pourra fonder des inductions assez étendues, sans tenir compte des différences et des contradictions au moins apparentes qui font ici plus souvent la loi que l'exception. Leur classification même ébauchée tiendrait trop de place dans une étude de ce genre.

Il me suffit ici de constater le double rôle, et de l'instinct, de l'organisation, de l'hérédité, et de l'éducation, c'est-à-dire de l'imitation, dans l'acquisition du langage par le petit enfant. L'homme, comme les autres animaux, émet des sons et produit des mouvements spontanés, signes bientôt conscients et volontaires de ce qu'il éprouve : dès le premier jour, il commence à parler le langage de la nature et peut-être le langage de ses aïeux.

« Les connexions intimes entre le cerveau et la faculté du langage, telle qu'elle est développée chez l'homme, ressortent nettement de ces affections curieuses du cerveau, dans lesquelles l'articulation est spécialement atteinte, où le pouvoir de se rappeler les substantifs disparaît, tandis que la valeur d'autres mots subsiste intacte. Il n'y a pas plus d'improbabilité à ce que les effets de l'usage des organes de la voix et de l'esprit soient devenus héréditaires, qu'il n'y en a à ce que l'écriture, qui dépend à la fois de la structure de la main et de la disposition de l'esprit, soit aussi héréditaire, ce qui est certain (1). »

Cette part de l'hérédité dans le langage faite à côté de celle de l'imitation, qui nous paraît si considérable, est loin d'être établie sur des preuves expérimentales, soit pour l'homme, soit pour les animaux. « On n'a jamais convenablement essayé de lâcher dans un enclos couvert d'un filet, un couple d'oiseaux, pour voir quel nid peut produire ses efforts inexpérimentés; l'expérience a été tentée pour le chant des oiseaux, qui est censé également instinctif, et l'on trouve que de jeunes oiseaux n'ont jamais le chant particulier à leur espèce, s'ils ne l'ont pas entendu auparavant, tandis qu'ils apprennent facilement le chant de tout autre oiseau avec lequel ils sont associés (2). » « Les sons que font entendre les oiseaux offrent, sous plusieurs points de vue, le plus d'analogie avec le langage, car tous les membres d'une même espèce expriment leurs émotions par les mêmes cris instinctifs, et tous ceux qui chantent exercent instinctive-

1. Darwin. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 60.
2. *La sélection naturelle*. Essais par A. Russel Wallace.

ment cette faculté; mais le chant effectif, et même les notes d'appel, sont appris de parents réels ou nourriciers. Ces sons, ainsi que l'a prouvé Daines Barington, ne sont pas plus innés que le langage ne l'est chez l'homme. Les premiers essais de chant peuvent être comparés aux tentatives imparfaites que traduisent les premiers bégaiements de l'enfant. Les jeunes mâles continuent à s'y exercer, ou, comme disent les éleveurs, à étudier pendant dix ou onze mois. Dans leurs premiers essais, on reconnaît à peine les rudiments du chant futur; mais à mesure qu'ils avancent en âge, on aperçoit qu'ils cherchent à arriver, et ils finissent par le savoir d'une manière complète. Les couvées qui ont appris le chant d'une espèce distincte, comme les canaris qu'on élève dans le Tyrol, enseignent et transmettent leur nouveau chant à leurs propres descendants. Les différences naturelles de chant chez une même espèce habitant des régions diverses, peuvent être avec justesse comparées, selon la remarque de Barington, à des dialectes provinciaux, et les chants d'espèce voisine, mais distinctes, aux langages des différentes races humaines (1). »

Nous voyons de même que les hommes ne parlent que comme on leur a enseigné à parler. Mais il serait intéressant de savoir si, dans les circonstances actuelles de leur développement cérébral, ils ne parleraient pas d'eux-mêmes une certaine langue héréditaire, dont les premiers essais spontanés du langage enfantin seraient la base informe. L'expérience faite, au rapport d'Hérodote, par le roi Psammétichus, n'est, à cet égard, ni suffisante ni

1. Darwin. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 57.

même authentique. Le roi d'Égypte, curieux de savoir quelle était la plus ancienne nation du monde, fit enfermer deux enfants nouveau-nés dans une cabane où ils ne pouvaient entendre personne et où ils ne voyaient que les chèvres qui les nourrissaient. A l'âge de deux ans, ces deux petits sauvages prononcèrent, quand on vint dans leur chambre, le mot *beccos*, qui signifie *pain* en langue phrygienne. Psammétichus se crut suffisamment autorisé, grâce à cette légendaire expérience, à proclamer les Phrygiens le plus ancien peuple du monde. Nous serons plus exigeants que ce royal expérimentateur. Nous nous déclarons absolument incapables de décider *a priori* si des enfants soumis à pareil régime, trouveraient d'eux-mêmes un langage véritablement digne de ce nom, quelle sorte de langage ils trouveraient, et quelle sorte d'idées jailliraient de leurs cerveaux livrés aux seules influences des traditions héréditaires et des imitations de la nature environnante.

Nous considérons comme non avenus pour la science la plupart des faits relatifs à des séquestrations de personnes humaines de l'âge le plus tendre, et qui paraissent pourtant décisifs à quelques philosophes.

« Les journaux nous dépeignent assez souvent le misérable état dé ces hommes que l'avarice ou la barbarie fait enfermer dès leur enfance, dans des endroits sombres et écartés de la société, en les privant de toute nourriture. La vie physique et intellectuelle de ces êtres n'est qu'un état végétatif; ils n'ont aucune notion générale ni spécifique de l'existence humaine... Le célèbre Gaspard Hauser ne pouvait se faire une idée d'un cheval;

dès qu'on prononçait ce mot, il pensait à un petit cheval de bois qu'il avait eu pendant sa réclusion ; il ne pouvait se figurer par ce mot autre chose que cet objet.. Des observations analogues ont été faites sur des hommes qui ont grandi loin de toute société humaine, parmi les animaux des forêts. Ils vivaient et se nourrissaient à la manière des brutes, n'avaient pas d'autre sensation que celle de la faim, ne savaient pas parler, et ne montraient aucun indice de cette parcelle *divine* que l'on prétend innée (1). » Les observations rappelées par le célèbre matérialiste allemand n'ont rien qui tienne de l'expérience scientifique. Qu'un enfant placé tout seul dans un cachot retiré, qu'un jeune sauvageon allaité par quelque chèvre et qui aura pu parvenir, par impossible, à vivre et à grandir dans les bois, ne parlent pas, ne montrent pas, par les moyens communs à tous ceux qui parlent, qu'ils aient aucune idée générale ni spécifique de l'existence, quoi d'étonnant? Mais n'ont-ils pas des idées, même des générales, quoiqu'ils n'aient pas la faculté de les exprimer ? Placés cinq ou six dans le même endroit, n'auraient-ils pas un langage commun ? C'est ce qui n'a pas encore été demandé à l'expérience. Cette expérience plus facile à faire, et moins barbare qu'on ne pourrait le craindre, permettrait sans doute de fonder plus que des conjectures sur l'origine et la nature du langage, et sur ces intéressants problèmes de genèse psychologique, que la philosophie contemporaine aborde avec tant de réserve, et si peu de résultats, mais dont les sciences naturelles préparent et annoncent les solutions probables.

1. Büchner. *Force et matière.*

Comme mon livre s'arrête à l'époque des premières acquisitions du langage, je terminerai ce chapitre par quelques considérations tout à la fois psychologiques et pédagogiques sur un côté tout extérieur de cette acquisition. Les mots que l'enfant retient le mieux sont ceux qui expriment la qualité la plus saillante ou la partie qui produit l'impression principale et dominante. Ainsi une petite fille de vingt mois, devant laquelle j'ôte mon chapeau, et à qui je demande : « qu'est-ce ? » me répond : « *bonnet.* » C'est pour elle le nom déjà généralisé de tout couvre-chef, soit féminin, soit masculin, et dont l'objet l'a bien frappé, sur le front de sa mère, et sur le sien, quand elle se regarde au miroir. Elle appelle la carafe *vê* (verre), tandis que la bouteille au vin est un *lit* (litre), le mot *verre* désignant une qualité qui l'a frappée et dans les verres de table et dans la carafe, et la bouteille, quoique de verre, lui apparaissant sous un autre aspect que le verre. Elle appelle aussi *lit* une petite bouteille de pharmacie qui contient à peine un déci-litre. L'idée générale de *verre* ira tous les jours s'élargissant, et aussi l'idée générale de *litre* se rétrécissant, au fur et à mesure des expériences nouvelles.

Un petit enfant de deux ans et demi appelle *oua-oua* tous les chiens, sauf *Cambo*, celui de son grand-père, qu'il ne sait pas appeler par son nom, mais qui n'est pas pour lui un *oua-oua* vulgaire. Il appelle encore *oua-oua* les petits animaux de bois de sa collection, le chien, la chèvre, le loup, l'hyène, le lion. Mais, devant un lion empaillé, il a paru surpris, quand je le lui ai appelé *oua-oua*, et il me regardait comme si je me trompais.

s'il distingue très-bien un âne d'un cheval, et surtout l'un bœuf, dans la rue, dans sa ménagerie tout cela s'ap- elle *moû* (bœuf). L'autre soir je l'avais mis sur ma table, vec un crayon à la main et un papier blanc devant lui. 'ai dessiné grossièrement un quadrupède : il a dit *moû*. 'ai voulu lui faire quelques dessins simples, par exem- le un petit rond ; il nous a fait rire de bon cœur, quand a appelé cela *titi*, nom qu'il a appris depuis longtemps donner au sein de sa nourrice. Nous avons appris ainsi ue *titi* avait pour lui le sens précis de mamelon, et non as de mamelle. C'est donc l'impression dominante qui e traduit, comme idée générale et individuelle, dans les iots le plus facilement et le plus fortement retenus par enfant. Les autres mots lui sont inutiles, ne l'intéres- ent pas, ne signifient rien pour lui : et, si on le force à es apprendre comme un perroquet, il les oublie plus acilement que ceux qui représentent quelque chose à on intelligence.

Ce qui précède nous fait voir que l'on aurait grand ort de considérer la rapidité des progrès linguaux, la uestion des organes mise à part, comme un indice de récoce intelligence : c'est même très-souvent le contraire ui me paraît être vrai. J'ai noté un retard remarquable l'égard de l'exercice de la parole, chez plusieurs enfants es deux sexes, nés de parents affinés par la culture itellectuelle, et s'exprimant avec facilité : le père de un d'eux me témoignait même la crainte que son nfant ne fût muet ou quasi-muet, parce qu'à l'âge de eize mois, il bégayait à peine deux ou trois mots. Cet nfant a commencé tard à parler, il a même pris son

temps pour avancer ensuite ; mais, à l'âge de trois ans, ce petit homme avait un vocabulaire aussi riche que précis, et s'exprimait avec une justesse et une facilité très-grandes. Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples semblables. Il me paraît donc que, plus un enfant est intelligent, moins il se paie de mots ; plus il faut que les mots signifient quelque chose pour qu'il les apprenne, et c'est pourquoi il n'en apprend qu'à mesure qu'il se fait des idées nettes des objets. Chez les enfants peu intelligents, mais doués d'organes souples, et d'une mémoire en avance sur le jugement, les mots précèdent les idées, les remplacent souvent ; ils les retiennent comme sons et associations de sons, moins que comme représentations d'idées personnelles. Aussi, quand ils viennent à comprendre le sens de ces mots longtemps prononcés pour la forme, ce sont les idées des autres qu'ils se trouvent avoir depuis longtemps, tandis que les intelligents lents à parler ont une foule d'idées qui leur sont venues, non par le canal des mots, mais par le moyen d'observations et d'expériences directes.

Outre ce phénomène de rabâchage familier que j'ai expliqué chez le petit enfant par l'obsession de certaines idées ou de certains sons, on remarque, même chez les plus intelligents, la manie de bredouiller des syllabes sans signification, assemblées au hasard. Ainsi, une petite fille de deux ans et deux mois, répète du matin au soir, depuis quinze jours, *toro toro*, *toro toro*, ou bien *rapapi*, *rapapi*, *rapapi*, ce qui constitue pour elle un rhythme monotone, qui lui fait grand plaisir. Un autre enfant, qui a bientôt trois ans, a de ces

refrains parlés ou criés, dont il se sert même quelquefois, par plaisanterie, pour répondre quand on lui parle, malgré les efforts que ses parents font pour corriger chez lui ce travers. Il rabâcha pendant trois mois ces trois syllabes articulées d'une voix très-sonore, dont personne ne comprenait le sens, et qui n'en avaient plus aucun pour lui : *tabillé*, *tabillé*, *tabillé*. Son père me fit part des craintes que lui inspirait cette persistante habitude. « Je ne sais si je me trompe, me dit-il, mais je suis moins satisfait de son intelligence. Il paraissait autrefois devoir être observateur et réfléchi : ce n'était peut-être qu'une lueur passagère et trompeuse. Je le trouve maintenant étourdi, dépourvu d'attention, peu porté à suivre une idée ; je me prends à craindre parfois qu'il ne soit plus tard qu'un cerveau sans consistance, ce qui serait pour moi la plus pénible des choses. Puissé-je me tromper dans mes appréhensions ! » Je n'eus pas de peine à rassurer le père en lui donnant de la manie rabâcheuse de son enfant cette explication, qui lui parut plausible. La faiblesse des organes intellectuels surmenés à l'époque des premiers essais du langage, fait que l'enfant se repose et se complaît dans ce gazouillis machinal, et sans signification, qu'il n'a pas de peine à produire, qui n'est pour son cerveau d'aucune excitation fatiguante, et qui, d'ailleurs, charme et étourdit agréablement ses oreilles. Ainsi les sauvages font retentir, durant plusieurs heures, une mélopée monotone, dont le rhythme facile les distrait de tout souci, et permet même à leur imagination de divaguer agréablement. C'est sans doute pour une raison semblable, que les paysans rêveurs et paresseux

du midi de l'Europe, gardant leurs troupeaux ou travaillant dans leurs champs, recommencent, soit une chanson, soit un couplet, soit un refrain, des centaines de fois pendant une après-midi. Cela est pour eux habituel, agréable et facile : triple raison pour qu'ils s'en régalent. Ce rabâchage insignifiant, lorsqu'il n'absorbe pas tout leur temps, n'a donc rien qui doive inquiéter chez les petits enfants. Il les distrait et les repose des fatigues du cerveau.

## CHAPITRE XVI

### NOTION DU MOI. — PERSONNALITÉ. — RÉFLEXION.

L'idée du moi est, pour les psychologues, comme pour
›s physiologistes, une idée toujours fort obscure. Elle
st cependant très-distincte pour chaque homme. La
ersonne, l'animal, l'enfant, apprennent vite à ne pas se
›nfondre avec les autres êtres qui les entourent. Cette
otion n'est, du reste, que le développement progressif
› ce sens intime de la personnalité dont nous avons
›jà parlé. On peut la considérer jusqu'à un certain
›int comme innée, comme héréditaire, comme déjà
cercée et entretenue par les impressions de la vie
etale, en un mot, comme faisant partie de ces prédis-
›sitions cérébrales que l'enfant apporte avec lui en
›nant au monde. Elle se précise ensuite et s'affirme, à
esure que les organes se développent, que les expé-
ences se multiplient, que les comparaisons s'étendent,
ie la puissance d'abstraction et de généralisation pro-
resse. Je ne puis résister à la tentation de citer encore
n chapitre des plus remarquables de M. Luys sur une
iestion si délicate, si importante, et qu'il me paraît
/oir traitée de la façon la plus utile pour la science
ıfantine qui nous occupe (1).

1. Luys, *Le Cerveau et ses fonctions*, p. 188 et suiv.

« Comme toutes les opérations de l'organisme en action, la notion de notre personnalité consciente n'arrive pas d'emblée à ce degré de perfectionnement complet sous lequel elle se présente chez l'adulte ; elle passe par des phases de développement successif ; elle est rudimentaire chez l'individu qui vient de naître, et elle suit peu à peu dans son développement naturel les progrès successifs d'évolution des appareils nerveux qui lui servent de support. Dans les premiers temps de la vie chez le jeune être, elle est vague, indécise, et aussi confuse que les rouages organiques au sein desquels elle apparaît. Les réseaux du *sensorium* sont à peine constitués, le développement biologique cérébral retarde sur celui de l'axe spinal, si bien, que c'est alors la vie automatique, qui seule domine. Ce n'est que peu à peu, par l'effet du développement des appareils sensoriels, et de ceux de l'activité cérébrale, que le jeune être arrive à distinguer ses sensations, à voir, à entendre, et à garder un souvenir *conscient* des impressions perçues. En même temps, il se voit, il se sent marchant, se mouvant, il a la notion consciente de son activité propre, et de plus, il sent les choses qui ont flatté ou contrarié les régions sensibles de son être, et qui ont sollicité d'une façon quelconque l'intervention de sa personnalité.

« D'autre part, il touche, il voit les objets ambiants, il sent que tout ce qui l'environne n'est pas lui, que tout cela est extérieur à lui, et à sa sensibilité intime ; dès lors un travail incessant se crée inconsciemment dans son esprit, une sélection naturelle s'opère dans l'ensemble des acquisitions faites, et tandis que toutes

›s impressions irradiées des régions sensitives de son rganisme se fusionnent dans le *sensorium* en une otion homogène, la notion intime de ce qui est lui, ›lle de sa personnalité, les impressions du monde ‹térieur, perçues aussi dans le *sensorium*, sont et ›meurent isolées, formant toute une réserve à part, ›térogène, désormais classée comme contingent d'orine extérieure, indépendante des premières... Dès lors, ıns l'esprit du jeune enfant qui se développe, les ıénomènes de la subjectivité et de l'objectivité ont ıe existence isolée.

« Mais ce n'est là que le premier pas ; d'autres opé.tions d'une aussi grande importance vont bientôt apıraître ; la sensibilité va se révéler à l'extérieur, la ırole va apparaître...

« ... Ce n'est que par degrés qu'il s'avance dans la rection du progrès mental : son oreille lui apprend ut d'abord à répéter les sons qui la frappent, et cela ıtomatiquement au début, comme un écho ; puis son prit se met de la partie, et sa mémoire fidèle lui ap'end que des sons modulés d'une façon spéciale expri-ent tel ou tel objet extérieur, et qu'ensuite les diffénts états d'émotion du *sensorium*, ses joies, ses ›ines, peuvent se traduire au dehors par des consonınces vocales significatives. Et ainsi, d'effort en effort, › progrès en progrès, il arrive à faire une série d'absactions, à comprendre que si des sons articulés peu›nt être les signes représentatifs d'objets ambiants, du .ême coup, sa personnalité tout entière, son moi sentif et impressionnable peut être, par une abstraction

parallèle, représenté en un vocable unique par un son spécifique qui le résume, par un nom propre.

...Mais... « ce jeune être ne se dépouille que peu à peu des caractères primordiaux d'objectivité qui marquent les premières périodes de son développement.

« ...Les jeunes enfants, vers la deuxième et troisième année, se sont accoutumés à se voir comme un corps qui a une forme extérieure et qui occupe une place déterminée dans l'espace. Leur nom lui-même n'est pas encore assimilé complétement et incarné en eux, comme expression concrète de tout leur être. Ils conservent encore une certaine nuance d'objectivité ; dans les formes primitives de leur langage, ils parlent d'eux-mêmes à la troisième personne, comme s'il s'agissait d'une personne étrangère à eux, et manifestent leurs émotions ou leurs désirs suivant cette formule simple : Paul veut quelque chose, Paul a mal à tel endroit.

« Peu à peu, par le fait naturel du développement qui se poursuit, l'enfant vivant dans un milieu attentif et entraîné automatiquement par les conversations courantes, fait un pas de plus dans la voie de son perfectionnement intellectuel.

« Il sait déjà que sa personnalité a une qualification propre, il sait la reconnaître quand il la désigne, et tourne la tête et les yeux quand on prononce son nom, et de plus, son langage s'opère, ainsi que nous venons de le dire, d'une façon rudimentaire, sous la forme impersonnelle.

« Ce n'est que peu à peu, et en quelque sorte par l'effet des efforts incessants d'une trituration continue qu'on

arrive à lui apprendre que l'ensemble de sa personnalité, constituée à l'état d'unité, peut revêtir une autre façon abstraite que celle d'un nom propre, et que sa formule équivalente est représentée par les mots *je*, *moi*. Par un nouvel effort d'abstraction, le jeune être qui reçoit dans son esprit avide tout ce qu'on y dépose, accepte inconsciemment cette donnée conventionnelle qu'on lui fournit toute préparée; et, comme elle est commode, expéditive, usuellement employée, il se l'approprie, la met en usage, et peu à peu s'en sert dans la conversation courante. Il finit par substituer les mots *je*, *moi*, à son nom propre dans les constructions des phrases qu'il édifie suivant les règles de la grammaire. »

Dans le petit enfant, la personnalité est surtout, ou paraît concentrée dans la sphère émotive. Il ne reconnaît distinctement ni aucun objet ni lui-même, mais il sent la présence des objets, et il se sent vivre, sentir et agir. On vient d'apporter dans ma chambre un petit enfant âgé d'un mois. A peine connaît-il sa mère à sa voix: il ne le démontre par aucun geste, pas même par son sourire, qui est chez lui encore automatique, sans signification, ou d'une expression très-peu consciente. Il commence cependant à connaître le sein par les yeux. Il y a dix jours qu'il voit de façon à distinguer les objets. Avant cette époque, il suivait seulement les mouvements de la chandelle; maintenant il suit des yeux tous les objets brillants ou agités. Il a suivi mon doigt, que j'agitais devant lui, à quelques centimètres de ses yeux, il a suivi une feuille de papier blanc que j'agitais un peu plus loin. Mais son attention, la direction fixe de son regard s'est

tournée, dès qu'il a été dans ma chambre, et plusieurs fois pendant les vingt minutes qu'a duré la séance, vers un objet placé près de la fenêtre ou vers la fenêtre,elle-même : je suppose que c'était vers un cadre que la réflexion de la lumière devait rendre très-brillant pour ses yeux, vu la position dans laquelle il était tenu. Il m'a paru un moment tourner la tête de mon côté, c'est-à-dire à gauche, pour m'écouter parler. Je me suis placé de l'autre côté, et j'ai parlé bruyamment : il s'est retourné, mais mollement, peut-être parce que le bruit lui venait un peu de derrière. Il produisait, comme sans s'en douter, un mouvement balancé de haut en bas avec le bras gauche ; je lui ai touché la joue, avec le bout du doigt, et puis avec le bout d'un porte-plume : son bras a fait un mouvement de bas en haut, automatique sans doute, et qui n'a pas abouti jusqu'à sa joue. Il a fait le même mouvement, quand je lui ai frotté le bout du nez, mais il a accompagné ce mouvement d'un plissement de la narine gauche très-rapide, et d'un plissement du front qui a persisté trois ou quatre secondes. Sa mère ayant un peu écarté son bonnet, et ensuite lui ayant mis un voile sur la tête, il a plissé le front, ouvert la bouche en grimaçant, et poussé un petit cri de mécontentement. Quand il souffre de coliques, ce qui lui arrive souvent, il est très-inquiet, et agite ses bras, comme pour repousser un mal inconnu. Je lui ai placé mon doigt sous les siens : la main a d'abord frémi, et il n'a pas tardé à serrer mon doigt très-fortement; je faisais semblant de le retirer : lui serrait et tirait encore plus fort ; je le lui ai abandonné, et il l'a porté vers ses lèvres. Mais il ne l'a

sucé que trois ou quatre secondes : il a eu bien vite reconnu que ce n'était pas son mamelon nourricier. Ainsi donc tout est végétatif, rudimentaire, presque exclusivement, mais vaguement personnel dans ses impressions, ses idées et ses actes. Il ne paraît avoir que de lui-même. c'est-à-dire de quelque chose de très-peu distinct, une idée et une conscience persistante et continue : le reste est passager, fugitif, entrevu, vaguement souvenu, nullement distinct.

Mais prenons un enfant de trois mois. Que de progrès successivement amenés dans toutes les fonctions et dans la notion déjà ébauchée de la personnalité ! Ce petit enfant distingue sa mère des autres personnes de la maison, quand ces personnes se trouvent près de lui en même temps que sa mère : il tend les bras vers elle de préférence. Il n'est pas encore assez habile à comparer, pour distinguer un biberon rempli de lait d'un biberon rempli d'eau, et il les prend l'un pour l'autre indifféremment ; mais quand sa sœur veut se servir de son biberon, il se fâche. Il sait que *koko* veut dire l'*oiseau*, et il se tourne vers la cage, quand il entend prononcer ce mot. Il se penche vers ses pieds, il tend ses bras vers le bas de sa robe, quand on lui demande où sont ses pieds ou sa robe. Les dorloteries de sa mère arrêtent souvent ses larmes, même quand il souffre de coliques. Il sourit à qui lui sourit, il caresse sa mère. Voilà toutes les facultés, sensibilité, intelligence, motricité intentionnelle, s'exerçant déjà avec délicatesse, force et facilité, et tout cela conscient. Il distingue les objets entre eux, il les distingue de lui-même, il distingue

plusieurs parties de son corps. Encore deux mois, et l'association de son nom aux impressions qui intéressent sa personnalité déjà dégrossie, sera pour lui un véritable signe, qui la représentera distinctement et ne représentera qu'elle.

La notion concrète de personnalité, qui a succédé au sentiment primitif de cette personnalité, me paraît déjà en formation complète, lorsque l'enfant commence à ébaucher l'expression de sa pensée, sans l'exprimer encore. C'est pourquoi je crois qu'on a tort de trop rechercher à cette époque ce qu'il pense dans ce qu'il dit. Par exemple, quoi qu'en pense le savant observateur que j'ai cité au commencement de ce chapitre, je ne puis admettre que, si les enfants parlent d'eux-mêmes à la troisième personne, c'est parce que la notion de leur personnalité et le terme qui l'exprime ne sont pas encore complétement dégagés de l'objectivité extérieure. Quand l'enfant apprend à dire *je* ou *moi* au lieu de *Paul* ou *Charles*, les termes *je* ou *moi* ne sont guère plus abstraits pour lui que les noms propres qu'on le force à supplanter par *je* ou *moi*. Mais les uns et les autres expriment également une notion très-distincte, et très-concrète d'individualité personnelle. Quand l'enfant à trois ans, dit: *Je veux cela*, ce n'est que la traduction de *Paul veut cela*, et *je* n'indique, comme *Paul* n'indiquait, ni une première, ni une troisième personne, mais la personne qui est lui, sa personne bien connue et continuellement ressentie dans ses émotions et dans ses actes. La notion abstraite de personnalité n'est pas, je le crois, dans la nature : c'est une convention de logiciens et de grammairiens.

ffet, croit-on que l'animal n'ait pas une idée tout
listincte que nous de sa personnalité? J'ai une
qui répond au nom de *mimi*, qu'elle sait bien la
er et ne désigner qu'elle; non-seulement elle ac-
quand on l'appelle par ce nom; mais si ce mot
ur les lèvres en sa présence, elle redresse les deux
;, et regarde dans les yeux d'une façon très-
:ative: bien plus, quoiqu'on ne l'appelle ou ne la
: jamais en lui donnant le nom de *mère*, si l'on
dire: *la mère*, on s'aperçoit qu'elle a appris, on
rait dire comment, que cet autre mot est le quali-
de sa personnalité. J'ai eu autrefois une autre
qui avait appris que lorsque quelque membre de la
parlait de *chat* ou de *chatte*, il s'agissait d'elle ou
qu'un des siens, mais plus spécialement d'elle:
;ards et ses attitudes indiquaient très-clairement
mot avait pour elle cette signification de sa per-
.té, qui tendait à devenir spécifique par l'usage que
ısions de ce mot, mais que le sentiment de cette
ıalité tendait, par contre, à faire revenir à l'expres-
opre de sa personnalité seule.

rsonne ne suppose, dit Darwin, qu'un animal in-
réfléchisse d'où il vient et où il va, sur la mort
ie, et ainsi de suite; mais pouvons-nous être sûr
vieux chien ayant une excellente mémoire et quel-
agination, comme le montrent ses rêves, ne réflé-
jamais sur ses anciens plaisirs de la chasse? Ce
là une forme de conscience de soi. D'autre part,
le fait remarquer Büchner, combien peu la fem-
menée par le travail, d'un sauvage australien

dégradé, qui n'emploie presque pas de mots abstraits et ne compte que jusqu'à quatre, exercera-t-elle la conscience d'elle-même, ou pourra-t-elle réfléchir sur la nature de son existence? Le fait que les animaux conservent leur individualité est au-dessus de toute contestation. Lorsque, dans l'exemple mentionné précédemment, du chien, ma voix évoque toute une série d'anciennes associations dans sa pensée, il doit avoir conservé son individualité mentale, quoique chaque atome ait dû avoir été plus d'une fois renouvelé pendant l'intervalle de cinq ans. Ce chien aurait pu rappeler l'argument récemment avancé pour écraser tous les évolutionnistes et dire : je persiste, au milieu de toutes les dispositions mentales et tous les changements matériels (1). »

Cela posé, nous ne pensons pas faire injure à l'homme enfant, en ne lui reconnaissant, malgré ses prédispositions intellectuelles, et ses impressions éducatives incontestablement supérieures, qu'une notion de personnalité et une puissance de réflexion sur ses états et ses opérations analogues à celles que l'on doit supposer exister chez les animaux supérieurs, mais inférieure à celle de ces animaux adultes et expérimentés.

Entre l'âge de deux et de quatre ans, le sentiment personnel s'affirme au point de s'exagérer, chez les sujets même les plus doux et les mieux élevés. Un enfant âgé d'un peu plus de trois ans, était fort douillet, avant d'avoir atteint le vingt-sixième mois. Il pleurait et hurlait pour la moindre chute, et se croyait perdu pour une égratignure. L'amour-propre l'a guéri. Il fit l'autre jour

1. Darwin. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 65.

devant moi une lourde chute : il se releva bientôt, après avoir marché à quatre pattes, pour me faire croire qu'il n'était pas tombé. Une autre fois, il trébucha dans l'escalier, et roula deux ou trois fois sur lui-même, en se cognant la tête avec bruit. J'accourus à lui : il était déjà debout, et faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer. Tu es tombé? lui dis-je. « Non, non, répondit-il avec vivacité, je ne pleure pas ! c'est pour rire que je suis tombé.» Cet amour-propre se traduit quelquefois par une fausse honte, et par un orgueil mal placé. On l'avait mis au milieu d'un groupe de petites filles de son âge, devant un tableau de lecture. Son tour venu de répondre, il s'écria, en faisant mine de s'éloigner : « Je ne veux pas apprendre à lire ici, j'ai mon alphabet chez moi, j'apprends tout seul. » Un autre jour, il refusa encore de prendre part à la leçon, en disant : « Les petites filles rient de moi, je ne veux pas apprendre à lire avec elles.»

Le cas échéant, il ne se fait pourtant pas faute de rire des autres. Il était fou d'une petite fille d'un an plus âgée que lui, mais d'une intelligence moins précoce : il était attristé de ne pas trouver en elle une compagne digne de lui : « Est-elle drôle! cette petite, disait-il parfois. Elle ne comprend rien, elle rit de tout ce que je dis. Et puis, elle ne sait pas parler, à son âge ! Quand elle veut que j'attrape quelque chose dans le jardin, elle dit : « Monsieur bébé, tape cette fleur, tape cette branche ! Elle est drôle, vrai.»

Il disait aussi de son frère, âgé de dix à onze mois : « Le petit Jules est encore presque aussi ignorant que le chat noir. Il ne comprend pas ce qu'on dit, ni ce

qu'on fait ; il ne sait pas qu'une chaise, c'est une chaise, qu'un lit, c'est un lit, un arbre, c'est un arbre ; il voit ces choses, mais il n'y comprend rien. Cependant, il commence un peu à nous comprendre, et à nous faire comprendre ce qu'il veut. » Le sentiment de sa supériorité allait jusqu'à un innocent pédantisme.

Au sentiment de sa personnalité se mêlaient quelquefois les impulsions d'une confiance légitime dans sa raison, et son bon sens se traduisait par une raillerie de bon aloi. Il s'était mêlé à une ronde de fillettes, et bientôt se mit à chanter avec elles cet inepte refrain de ronde :

Je l'aurai,
Je périrai,
Je ferai un grand carnage.

Après avoir largement sauté et crié, il quitta la bande et s'en alla du côté de la maison, en chantant ce refrain à tue-tête. Il rencontra une demoiselle qui lui parlait toujours sérieusement, et dont la société lui plaisait plus que celle des petites filles. Il lui dit : — « Qu'est-ce que cela veut dire : *je ferai un grand carnage ?* — Cela veut dire que l'on tuera tout. — Ah ! et *je périrai ?* — Cela veut dire : *je mourrai.* — Alors, quand on l'aura, s'écria en ricanant le petit raisonneur, on sera mort? Ah! quand on l'aura, on mourra?» Et il se mit à crier d'un ton sceptique et goguenard le refrain ainsi modifié. Très-raisonnable et pourtant très-crédule. Un jour, âgé de trois ans, il avait pris au sérieux une plaisanterie de son oncle, qui lui avait demandé s'il voulait aller avec lui trouver le général, lui demander un sabre et un cheval, pour se faire artilleur.

A son passage à B... pour se rendre à Paris, son oncle, qui bouclait sa malle, lui ayant dit : — « Et toi, tu ne viens pas à Paris avec moi? » il se hâta d'aller dire très-sérieusement à sa mère : « Il faut me faire tout de suite ma petite malle. Je pars avec mon oncle pour Paris. » On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre l'inanité de son désir. — Pendant un séjour qu'il fit six mois après, chez sa grand'mère, on lui écrivit, ce qui était vrai, qu'un ballon s'était abattu dans le jardin de son grand-père, à B... Aussitôt, il parla de repartir le lendemain pour chez lui. Il disait : « Nous gonflerons le ballon, et nous l'enverrons à *tonton* à Paris : il reviendra en ballon, çà ne lui coûtera rien. »

Le sentiment personnel et l'instinct de la réflexion produisaient quelquefois, dès avant l'âge de trois ans, des retours sur lui-même aussi naïfs qu'attendrissants. Il s'était enrhumé et souffrait de la tête. On lui avait promis de lui amener ce soir-là quelques jeunes filles de ses amies. Malgré sa souffrance, il les attendait avec impatience et s'obstinait à ne pas se laisser coucher. Il faisait peine à voir : prenant sa petite tête dans ses mains, il disait : « Je voudrais mourir. Quand on est mort, on ne souffre pas de la tête. Si je n'étais pas né, je ne souffrirais pas. Mais je ne veux pas mourir, maman aurait trop de peine. » Quand les petites filles attendues arrivèrent, il courut à elles, les embrassa, fit l'empressé, en leur prenant la main avec les deux mains ; il apporta des chaises auprès du feu, et leur dit : « Asseyez-vous, chauffez-vous bien : le froid donne mal à la tête » ; et s'adressant ensuite à celle qu'il préférait entre toutes, il

dit : « Tu n'as peut-être pas bien envie de danser ? As-tu mal à la tête ? » La souffrance qui l'avait fait replier sur lui-même d'une façon si touchante, avait ouvert dans son cœur une source vive de sympathie, ce qui n'est pas aussi rare qu'on le croirait chez ces petits êtres superficiels et égoïstes.

# CHAPITRE XVII

## SENS MORAL

« Notre grand philosophe Herbert Spencer, dit Darin, a récemment émis son opinion sur le sens moral. dit : « Je crois que les expériences d'utilité organisées consolidées à travers toutes les générations passées de race humaine, ont produit des modifications corresındantes, qui, par transmission et accumulation contiıes, sont devenues chez nous certaines facultés d'inıtion morale, certaines émotions répondant à une ndition juste ou fausse, qui n'ont aucune base dans ; expériences d'utilité individuelle (1). » Jusqu'ici les rtisans des idées innées n'ont pas trop à se récrier, car ilà une assertion qui rapproche jusqu'à un certain int le sens moral, héréditairement et organiquement ınsmis, de cette conscience à la Rousseau déposée en acun de nous par la main du créateur. Ce serait là une ;ulté spécifique et sociale, plutôt qu'individuelle et quise. Mais les théories de Darwin n'ont rien ıbsolu, et l'on doit inférer du passage suivant qu'il ne nteste pas l'influence des expériences personnelles sur formation du sens et du concept moral.

l. Darwin. *La descendance de l'homme et la sélectiou sexuelle*, p. 107.

« Un être moral est celui qui peut comparer ses actions et apprécier leurs motifs passés ou futurs, il approuve les uns et désapprouve les autres. Le fait que l'homme est l'unique animal auquel on puisse reconnaître cette faculté, constitue la plus grande des distinctions qu'on puisse faire entre lui et les animaux inférieurs. J'ai cherché à montrer que le sens moral résulte premièrement de la nature des instincts sociaux toujours présents et toujours persistants, point sur lequel l'homme concorde avec les animaux inférieurs, et secondement, de la haute activité des facultés mentales de l'homme et de la vivacité des événements passés, points par lesquels il diffère complétement des autres animaux. Cette disposition d'esprit entraîne l'homme malgré lui à regarder en arrière, et à comparer les impressions des événements et des actes passés. Il regarde aussi continuellement en avant. Aussi, lorsqu'un désir ou une passion l'aura emporté sur ses intérêts sociaux, il réfléchira et comparera les impressions maintenant affaiblies de ces impulsions passées, avec l'instinct social qui est toujours présent, et éprouvera alors ce mécontentement que laissent après eux tous les instincts auxquels on n'a pas obéi. Il prendra en conséquence la résolution d'agir différemment à l'avenir ; c'est la conscience. Tout instinct qui est constamment le plus fort ou le plus persistant éveille un sentiment que nous exprimons en disant qu'il doit être obéi. Un chien d'arrêt, si toutefois il était capable de réfléchir sur sa conduite passée, pourrait se dire : j'aurais dû (c'est ce que nous disons de lui) tomber en arrêt devant ce lièvre, au lieu de céder à la

tentation momentanée de lui donner la chasse (1). » Le sens moral rentrerait, à ce point de vue, par certains côtés, dans la faculté de réflexion, faculté non moins personnelle qu'héréditaire, et qui ne fait que relativement défaut aux animaux supérieurs et à l'enfant.

Houzeau reconnaît l'existence de l'un et de l'autre, mais dans une mesure très-restreinte, chez le prétendu sauvage ainsi que chez les animaux supérieurs :

A tout seigneur, tout honneur : disons d'abord leur fait aux sauvages. « Si l'idée abstraite du bien et du mal existait chez les sauvages, mettraient-ils tant de légèreté, tant d'inconséquence dans leurs conversions? Les jésuites et les jacobins qui avaient appris la langue des Caraïbes, nous disent que ces Indiens étaient complétement indifférents à toute instruction religieuse et morale; qu'ils ne voyaient dans le baptême que l'occasion d'avoir un verre d'eau-de-vie; et qu'ils se seraient volontiers laissé baptiser autant de fois qu'on eût renouvelé le présent. L'expérience des prédicateurs des sectes protestantes conduit exactement aux mêmes conclusions. Les presbytériens ou les anabaptistes n'ont pas eu plus de succès que les catholiques. Crantz, un véritable frère morave, qui avait prêché l'Evangile aux Groënlandais, s'écriait après de longues années d'efforts et de prosélytisme : « Leurs cœurs sont impénétrables comme leurs rochers. Quand on leur parle du Créateur et du Sauveur, ils répondent qu'ils n'entendent point ce langage; et cela veut dire qu'ils ne veulent pas même l'entendre. Ils ont toujours des raisons pour ne pas écouter les catéchistes

1. Darwin, *loc. cit.* p. 412.

et les prédicateurs : l'un veut aller chercher de la poudre et du plomb pour chasser aux rennes ; l'autre manger de l'ours ; l'autre construire un canot. En sorte que ces hommes non-seulement n'ont aucun désir de recevoir une instruction religieuse et morale, mais ignorent jusqu'à l'idée même de moralité. Ce caractère, sans doute, n'est pas universel dans notre espèce, il est commun toutefois à la plupart des sauvages, et l'on ne peut pas dire que la notion absolue du bien et du mal distingue l'espèce humaine, puisqu'il y a des tribus entières qui sont dépourvues de cette notion (1).

Mais si le sauvage et l'animal, et nous pouvons dire l'enfant, n'ont pas l'idée absolue du bien et du mal, qui, « ne s'acquiert, comme l'idée pure et élevée d'un être suprême, qu'à la suite d'une longue culture de l'esprit (2) », ils n'en ont pas moins cette idée objective. « La distinction matérielle de ce qui est licite ou illicite, permis ou défendu, est la seule que fasse l'homme grossier. Il y a d'ailleurs des animaux qui la font aussi bien que lui. Les chiens, les éléphants, les chats, apprennent bientôt qu'il est certaines choses auxquelles ils ne peuvent toucher, certains endroits où il leur est interdit d'entrer. On n'enseigne que difficilement à la volaille à s'abstenir de grains répandus à terre, mais le chien apprend très-vite à respecter la pâtée du chat. Les principaux mammifères domestiques savent quand ils font bien et quand ils font mal, au point de vue de l'autorité qui les gouverne, c'est-à-dire qu'ils ont l'idée objective

1. Houzeau *Fac. mentales des animaux* p. 277.
2. Houzeau, ibid.

du bien et du mal. La preuve, c'est qu'ils se cachent pour désobéir. Cette observation est si simple, que chacun a sans doute eu l'occasion de la faire. »

Le même auteur cite des exemples d'animaux domestiques, tendant à prouver que, si la crainte des châtiments ou bien l'acquisition d'un avantage sont les seuls mobiles que, de même que les sauvages, ils connaissent ordinairement dans leurs actions, ils ne sont pas incapables de faire le bien pour le bien, pour leurs amis ou pour leurs maîtres, d'une façon en quelque sorte désintéressée, en sorte qu'il faudrait voir là une conséquence de cet instinct social attribué par Darwin même aux animaux inférieurs. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans l'enfant.

Cette notion tout objective du bien et du mal ne peut guère se constater avant l'âge de six ou sept mois. J'ai vu un enfant de sept mois auquel sa mère avait appris, en le grondant et en le secouant fortement, qu'il ne devait pas pleurer, soit pour être levé, soit pour être tenu sur les bras, quand on refusait de satisfaire immédiatement à ses désirs exprimés par des gestes ou des articulations à demi significatives. Mais à cet âge, et même un peu plus tard, combien voit-on d'enfants qui, plus on veut exiger d'eux qu'ils se taisent, moins obéissent : de petites contrariétés aboutissent ainsi fréquemment à de grandes scènes de colère, de trépignements, de larmes, de cris, de sanglots, d'intonations quasi-menaçantes. Un enfant de dix mois, et beaucoup d'enfants bien dressés en sont là avant cette époque, savait très-

bien se faire comprendre quand il craignait de commettre une malpropreté dans son berceau ; je dis commettre, car on lui avait appris que c'était mauvais, en lui disant : hou ! pas beau, fanfan ! hou ! vilain ! K...K!... et en le mettant immédiatement sur le vase, avec des gestes et des sifflements appropriés à ce qu'on voulait obtenir de lui. Il savait aussi, quand il désirait qu'on lui donnât une chose, ou qu'on l'apportât vers cette chose, qu'il était mauvais, c'est-à-dire répréhensible de s'obstiner à la vouloir, en cas de refus, et surtout à pleurer pour l'obtenir. Comme il avait l'habitude d'écorcher la figure de ceux qui le prenaient sur les bras, moitié jouant, moitié peut-être par méchanceté inconsciente, on lui avait aussi appris à la longue à obéir sur ce point.

La première ébauche du sens moral apparaît dans le petit enfant, dès qu'il comprend la signification de certains gestes, de certaines intonations de voix, de certaines attitudes, d'un certain air de physionomie, ayant pour but de le réprimander quand il a fait, ou de l'avertir, quand il est sur le point de faire certains actes qui déplaisent. C'est de cette sanction pénale et rémunératrice que se dégage peu à peu la distinction claire du bien et du mal concret. Dès qu'il obéit par crainte ou par habitude, l'enfant est déjà en possession du sens moral ; dès qu'il obéit pour être récompensé, loué ou pour faire plaisir, il le possède complétement. Un petit enfant de onze mois, que j'ai sous les yeux en écrivant ces lignes, est déjà un être moral, depuis quelque temps, car il obéit volontairement à une autorité dont il comprend les ordres. Quand il pleure sans motif, son père

grossit la voix, lui disant : *tais-toi* ; et il obéit quelquefois instantanément ; de même, quand son père lui dit : *bois* ; et depuis quelques jours, quand il lui dit : *marche*. Mais il obéit bien plus volontiers, quand il s'agit d'actes qui l'amusent ou qui font plaisir aux autres. Ainsi, lorsqu'on lui dit de contrefaire le chien, le chat, l'âne, de battre des mains, de dire *non* en faisant pivoter la tête, il ne se fait pas prier. Mais, lui défend-on des choses qu'il a plaisir à faire, il obéit plus lentement qu'à l'égard des choses qui lui sont indifférentes. Il obéit plus facilement pour le *oui* que pour le *non*, et cela se conçoit, dans le premier cas la volonté n'entrant pas en lutte avec les ordres qu'on lui donne. Ainsi, lui dit-on *fais ami à papa*, à *maman*, fais *pam* à ton frère, à la table, au balai, il obéit plus vite que si on lui disait de ne pas le faire, quand il y est occupé. Quoiqu'il s'obstine à ne vouloir pas marcher seul, je lui ai fait faire quatre pas vers moi, en lui présentant une demi-pêche, dont il avait grande envie, et que je refusais de lui apporter. Mais sa volonté de bien faire est aussi vacillante que ses jambes. Quand il a eu mangé son morceau de pêche, j'ai voulu le soumettre à une seconde épreuve : le résultat n'a plus été le même. Je lui ai donné envie d'un autre morceau de pêche, et lui ai dit : viens à *papa*, viens chercher bonbon, et il s'est empressé de le faire, mais à quatre pattes, ce qui est sa manière de courir : chassez le naturel, il revient au galop. Du reste, il obéit bien mieux à sa mère qu'à son père, la douceur étant mieux comprise par lui que l'énergie, ou l'influençant davantage. Il avait laissé tomber un morceau de pain, et

son père lui ayant dit de le ramasser, il faisait la sourde oreille ; sa mère se rapprocha de lui : il lui demanda la main ; la mère lui dit : « je donnerai la main à bébé, quand il aura ramassé le pain ; ramasse d'abord le pain. » Il le ramassa, et tendit aussitôt la main à sa mère.

Le sens moral, sous sa forme objective, est bien incomplet encore chez les petits enfants, même pris entre deux et quatre ans. Ils ont cependant une idée déjà bien avancée du juste et de l'injuste, du permis et du défendu, de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas, en ce qui concerne leurs habitudes physiques et morales. Dans leurs souvenirs, en l'absence de leurs parents, la loi morale est incarnée dans leur père, et surtout dans leur mère. Nous avions l'été dernier, dans notre famille, un petit neveu qu'on nous avait confié pour deux mois. Tout d'abord il fut très-réservé, très-sage, comme s'il se tenait sur la défensive, ou comme s'il observait son monde. Il se tenait fort bien à table, demandait avec politesse, attendait même souvent qu'on lui offrît, et, quand il avait assez mangé, disait : j'ai fini. — Mais, à la fin du repas, excité par les cajoleries qu'on lui avait faites, et par certaines gâteries dont nous n'avions pas conscience, mais qu'il avait parfaitement distinguées, il se mit à dire : « Chez moi, quand j'ai mangé, ma mère ne me laisse pas à table. » On s'empressa d'obtempérer à son désir, qu'on croyait très-légitime. On se mit à jouer avec lui, et il s'amusa bien pendant une demi-heure. Enfin, il se mit tout-à-coup à pleurer ; et dit : « Ma mère me couche, quand je pleure. » On le porta dans la chambre à coucher, et on se mit en train de le déshabiller. Là, il se mit tout-à-coup à pleurer

et à gesticuler d'un air désespéré; il parlait de sa mère, et l'on pensa qu'il regrettait sa mère; mais il se hâta de dire : « Maman fait ceci, et cela, quand elle me couche », et une foule de prescriptions, relatives à son coucher, et qu'il regardait comme autant d'obligations à remplir à son égard. Ainsi, ce que l'on fait ordinairement autour de lui, était pour lui ce qui devait être fait. Il en était de même pour ses propres actions. Il nous disait : « C'est bien vilain de mentir, ou de désobéir; cela fait beaucoup de peine à maman, cela la fait pleurer. »

Le bien, c'est donc, pour le jeune enfant comme pour l'animal, ce qui est permis, et le mal ce qui ne l'est pas. De là vient une fréquente incertitude, pour les actes nouveaux ou se présentant à faire dans des circonstances encore inconnues. Au bout de quelques jours, les bonnes habitudes de l'enfant se modifièrent suivant ses impressions nouvelles, et suivant le caractère des personnes qui l'entouraient. Il avait tout d'abord un très-grand respect pour moi, qui l'avais amené, et qui lui rappelais sans doute son père, plus craint que sa mère. Il me regardait dans les yeux, avant de faire quelque chose de répréhensible : il se montrait plus coulant et moins circonspect avec d'autres personnes de ma famille qui lui en imposaient moins. Il prit quelques habitudes contraires à celles qu'il avait contractées dans sa famille, il désobéit quelquefois, il s'habitua peu à peu à commander par ses larmes ou ses cris. Je me vis dès lors forcé de mettre une variante à un des principes de ma pédagogie enfantine, qui est de détourner autant que possible l'attention des enfants de leurs désirs illégitimes ou de leurs douleurs

sans cause sérieuse, de les réprimander le moins possible, et seulement dans les cas extrêmes. Je me vis obligé de hausser souvent la voix, et de faire un geste qu'il reconnaissait pour un geste redouté de son père, mais que je n'allai pas jusqu'à faire suivre d'effet. Les observations qui précèdent montrent que la morale apprise du petit enfant, même âgé de trois ans, est un édifice bâti à grands frais de labeur, de patience et de prudence, et qui peut, les circonstances éducatrices étant changées, s'écrouler en quelques semaines.

Le sens moral est donc l'une des facultés héréditaires les plus susceptibles d'être modifiées par les impressions du milieu ambiant. Ce n'est pas en vain que l'on fait appel à cet instinct social, à cette impressionnabilité individuelle, à cette sympathie, à ce désir inné de plaire, qui joue un rôle essentiel dans la culture des jeunes facultés morales. Une petite fille de quatorze mois était fort affligée quand sa mère lui disait : « Je suis fâchée, bébé. » Mais elle restait insensible à la plupart des gronderies de son père, qu'elle avait l'habitude d'entendre crier et ménacer. A l'âge de deux ans et cinq mois, lorsque le fils de Tiedemann croyait avoir fait quelque chose de bien, il s'écriait : « Le monde dira : c'est un bon petit garçon ! » Lorsqu'il était méchant, si on lui disait : « Le voisin le voit », il cessait aussitôt. Il est des délicatesses de sensibilité innées dans l'enfant, qui ne sont jamais excitées en vain par les bons éducateurs, et qui, même chez les enfants les moins bien doués sous ce rapport, sont les meilleurs auxiliaires, et les plus utiles équivalents des moyens coercitifs. Je voyait passer hier

dans la rue une mère qui revenait de faire des emplettes avec une petite fille, d'environ trois ans. L'enfant marchait à deux pas de sa mère, la précédant, et se retournant très-souvent de son côté pour obtenir un regard ou un geste approbatif: c'est que la petite fille avait été chargée d'une besogne, qu'elle jugeait bien sérieuse, et pour la bonne exécution de laquelle elle se croyait bien méritante; elle portait sur le plat de ses deux mains un paquet fort large, mais fort mince, et fort léger: elle devait le considérer comme excessivement grand, en comparaison de sa petite taille; et le porter sans broncher, sans le laisser tomber, lui paraissait une grande prouesse. Elle faisait tout cela pour faire plaisir à sa mère, pour se faire admirer, louer, et s'admirer elle-même dans ce déploiement de sa force et de son adresse. L'obéissance passive et la crainte d'un châtiment ou d'une réprimande auraient eu de la peine à obtenir un tel résultat, si facilement et si sûrement obtenu par un appel fait aux sentiments bienveillants et généreux de notre nature (1).

1. « C'est vers l'âge de treize mois que je constatai chez mon petit enfant l'éveil du sens moral. « Doddy (c'était son petit nom), lui dis-je un jour, ne veut pas donner un baiser à pauvre papa. Doddy, méchant. » Ces mots le mirent sans doute mal à l'aise; et, quand je me fus rassis, il finit par avancer les lèvres pour indiquer qu'il voulait bien m'embrasser; puis il agita sa main d'un air fâché, jusqu'à ce que je fusse venu recevoir son baiser.... Vers la même époque, il me devint facile de le prendre par les sentiments, et d'en obtenir tout ce que je voulais... A l'âge de deux ans et trois mois, il devint extrêmement sensible au ridicule, et alla souvent jusqu'à soupçonner les gens qu'il voyait rire et causer ensemble de se moquer de lui. Un peu plus tard, à l'âge de deux ans et sept mois et demi, je le rencontrai au moment où il sortait de la salle à manger, et je remarquai que ses yeux brillaient plus qu'à l'ordinaire e qu'il y avait dans toute son attitude quelque chose d'affecté et d'étrange;

Le sentiment de la justice se manifeste quelquefois très-énergiquement dans le petit enfant, surtout à l'époque où il est capable d'exprimer assez nettement ce qu'il sent. La première fois qu'un enfant, maintenant âgé de quatre ans, fit un mensonge réfléchi, sa mère crut devoir le punir. Elle lui dit qu'il allait être enfermé dans la cave, elle lui fit descendre avec elle l'escalier qui y menait. Chemin faisant l'enfant, dont l'imagination était frappée de l'importance qu'on attachait à sa faute, et qui se croyait grandement coupable, dit à sa mère : « Mais, maman, je ne suis peut-être pas assez puni pour une aussi grande faute? » Quelques mois après, il avait été envoyé chez sa grand'mère, où il faisait le maître et même le despote. Un jour qu'il avait commis je ne sais quelle espièglerie jugée grave, sa grand'mère l'enferma dans une chambre noire, tout à côté de la cuisine. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que, malgré sa dureté d'oreille, la bonne dame entendit des cris de paon. Elle se hâta d'aller ouvrir la porte de la prison, et l'enfant se

j'entrai donc dans la salle à manger pour savoir ce dont il s'agissait, et je reconnus que le petit drôle avait pris du sucre en poudre, chose qu'il savait être défendue. Comme il n'avait jamais subi la moindre punition, son attitude ne pouvait certainement être due à la crainte, et je crois qu'il faut l'attribuer à la lutte entre le plaisir de manger le sucre et un commencement de remords. Quinze jours après, je le rencontrai encore à la porte de la même pièce ; il regardait son tablier qu'il tenait relevé avec soin, et cette fois encore son attitude était si étrange, que je résolus de m'assurer de ce qu'il pouvait y avoir dans ce tablier, quoiqu'il dit qu'il n'y avait rien, et qu'il m'eût ordonné à plusieurs reprises de m'en aller. Le tablier était tout taché de jus de conserves ; il y avait donc là un mensonge prémédité. Comme nous élevions cet enfant uniquement par la douceur, il devint bientôt aussi sincère, aussi franc et aussi tendre qu'on pouvait le désirer. (Darwin. Esq. Biog. d'un petit enfant, (Rev. Sc. p. 27, juillet 1877).

précipita au-dehors, tout en larmes, et la figure contractée tout à la fois par la frayeur et la colère. Comme il ne craignait qu'à demi sa grand'mère, beaucoup trop faible à son égard, il ne lui croyait pas le droit de le punir si sévèrement, et il protestait ainsi contre ce qu'il considérait comme une injustice : « Oh ! méchante, bonne maman, tu es bien méchante ! J'avais dit que je n'y reviendrais plus, et tu m'as enfermé là-dedans ! Tu voulais donc me faire manger par les rats ! Ils m'auraient d'abord mangé les pieds, et je serais mort. Maman aurait eu bien de la peine : elle ne serait plus revenue ici, ni mon père non plus. Je le lui dirai. »

Parmi les instincts mauvais, que l'éducateur ne doit jamais perdre de vue, pour en épier les manifestations et en combattre le développement, je citerai en première ligne l'instinct de cruauté, dont j'ai déjà parlé. « L'absence de toute sensibilité, non-seulement envers les animaux, mais même envers les autres races de notre propre espèce, est le phénomène naturel, que la réflexion et l'éducation changent seulement après coup. L'enfant fait souffrir l'animal sans le remarquer, sans en avoir conscience, pour ainsi dire. Les contorsions, les cris, la vue même du sang de sa victime, n'ont pas le pouvoir de l'affecter. Il grandit souvent sans qu'aucun sentiment de douceur paraisse en lui ou se développe. Devenu homme, il fait la chasse, il fait la guerre, dans une indifférence complète du tableau qui se déroule sous ses yeux » (1).

Les enfants les plus doux et les plus impressionnables

1. Houzeau, ouvr. cit. p. 5, t. II.

n'apprennent que lentement à devenir doux envers les animaux. Une petite fille de deux ans, excessivement affectueuse et caressante, passe les trois quarts de sa journée à tourmenter, sans le savoir, un grand chien, très-vieux et très-irascible, qui n'a pas l'air de s'en apercevoir. Ce chien a déjà mordu dans la rue plusieurs personnes qui faisaient mine de lever la canne ou le parapluie sur lui : et pourtant, la jeune enfant dont je parle, se jette sur lui de tout son poids, lui tire la queue, les pattes, les oreilles, comme si elle voulait les arracher, lui crie dans les oreilles, lui ouvre la gueule avec ses deux mains, l'accable de ses jouets, etc., en un mot, fait preuve envers l'animal, débonnaire pour elle seule, d'autant de cruauté inconsciente, que l'animal lui-même montre envers elle de douceur consciente et voulue : l'une ignore son devoir, l'autre le connaît.

Je crus mon neveu capable, à trois ans, de comprendre qu'il faisait mal, en poursuivant et battant les chats, en criant après eux, en leur jetant des pierres. Je lui dis : « Écoute, tu seras bien gentil, je serai bien content, si tu ne fais pas de mal aux chats : songe bien qu'ils souffrent comme toi quand tu te fais mal et que tu pleures, ils sentent comme toi. » Quelques minutes après cette leçon théorique de morale, l'enfant, ennuyé sans doute, et avec raison, m'échappe, et je l'entends parler très-haut dans la cuisine. Il répétait ma leçon à la bonne, et lui disait : « Il ne faut pas faire de mal aux chats ni aux autres bêtes, parce qu'ils sentent, ils souffrent comme nous, quand ils ont mal ; ils sentent comme nous, oui, vrai. » Je commençai à douter de l'efficacité

de ma leçon, dont les mots seuls avaient, d'après ce que j'entendais, frappé l'intelligence de mon neveu. Aussi, ne tardai-je pas à entendre crier un petit chat dans une chambre située au-dessus de la cuisine : peut-être mon élève en morale avait-il voulu vérifier expérimentalement mon dire. Je montai jusqu'à lui, et, sans prononcer une parole, je l'emportai hors de la chambre, que je fermai de façon à ce qu'il n'y pût rentrer. Cette seconde leçon lui fit sans doute plus d'effet que la première. Mais il fallut la recommencer plus d'une fois, en variant les procédés selon les circonstances.

Par bonheur pour l'enfant, nous ne sommes pas ses seuls maîtres : les circonstances extérieures viennent souvent lui donner des avertissements dout il tient quelquefois compte. Mon neveu, toujours pendant les vacances qu'il passa auprès de nous, reçut une ou deux fois de notre chatte des leçons profitables. Il arrive une première fois, pleurant comme si on l'avait battu, et, faisant cette bouche carrée qui est l'expression extrême de la douleur enfantine, il dit à ma mère : « Chatte mère !... chatte mère !... m'a fait comme çà », et ce disant, il essayait d'imiter le crachement de la chatte en colère. Ma mère rit aux éclats. Une autre fois, il aperçoit la même chatte couchée sous des fleurs dans le parterre, il s'approche, se baisse, et la heurte : celle-ci, qui n'est pas endurante, et que tout le monde respecte, se redresse, fait son crachement de frayeur ou de colère, et passe comme un trait à côté de l'enfant : le plus effrayé n'était pas l'animal ; mon neveu devint rouge d'émotion et s'enfuit vers la maison à toutes jambes. Il ne se vanta devant

personne de l'aventure ; mais j'en avais été témoin et je lui dis, quelques instants après : « Chatte mère a bien fait » ; il comprit et rougit très-fort. Il continua, depuis, à tracasser les autres chats, qui fuyaient devant lui, mais il laissa la mère tranquille, et celle-ci comprit l'effet qu'elle avait produit sur lui, car elle ne se dérangeait de sa position sous les fleurs, que si l'enfant faisait un tapage insupportable.

L'instinct de destructivité et celui de combattivité se montrent de bonne heure, chez tous les jeunes enfants, comme chez tous les jeunes animaux. Déchirer, écraser, tirer, défaire, déranger, est une de leurs joies quotidiennes : c'est un des modes d'exercice de leur imagination. Mais ils sont essentiellement batteurs. Les plus doux sont portés à battre les personnes qu'ils aiment le plus, pour peu qu'on les laisse faire : les nourrices et les mères en savent quelque chose. J'ai vu un enfant de huit mois donner une tape sur le visage d'une personne qui voulait l'embrasser. Mettez deux enfants n'ayant pas dix mois à jouer sur le parquet ou sur le sol : il ne se passera pas un quart d'heure, que l'un aura égratigné l'autre, l'aura frappé avec la main ou avec un jouet, ou l'aura tiré, soit par la robe, soit par le bras, soit par le cou. Quand ils marchent, c'est bien autre chose ; j'en connais un fort bien élevé (2 ans), et qui ne bat chez lui ni les personnes ni les objets ; mais quand ses amis viennent le voir ou qu'il est amené chez eux, les jeux bruyants qu'il dirige, parce qu'il est le plus intelligent, tournent tous les quarts d'heure, et de son fait, en rixes es plus sérieuses. Mais il a trouvé qui lui répond : une

jeune enfant, âgée de trois ans, et fort robuste, lui donne des tapes fort bien appliquées, dont il crie comme un écorché, quand il ne s'en venge pas sur les autres enfants plus faibles que lui. Aussi, quand on lui parle de cette petite fille, il dit : » Charlotte méchante, tout-à-fait méchante. » Ni l'un ni l'autre ne sont méchants, mais ils sont querelleurs et batteurs, par instinct héréditaire, par opposition d'égoïsmes, qui n'ont pas appris à se dompter ou à s'atténuer. Cet enfant, très-personnel, qui prend souvent aux autres, mais donne peu, est très-destructeur. « La jolie rose ! disait-il, quel plaisir de la coupiller ! »

L'instinct de la propriété se trouve très-prononcé chez certains enfants, et chez d'autres l'instinct contraire de libéralité. J'ai deux neveux, dont l'un a maintenant quatre ans, et l'autre environ treize mois. Le premier a toujours été plus prenant que donnant, et son jeune frère est très-enclin à donner. Il y a un an et demi, on avait planté dans notre jardin deux figuiers, dont le plus beau fut appelé l'arbre de Charles, et l'autre l'arbre de Fernand, (celui du frère qui devait bientôt naître, car on espérait un garçon). L'année d'après, mes deux neveux sont venus nous voir . Charles voulut que les deux figuiers fussent à lui seul « Il n'y en aura pas pour Fernand, disait-il. » — On avait envoyé à ma sœur un petit poisson rouge, que l'on mit dans une assiette remplie d'eau, en attendant qu'on le donnât à une amie qui avait un bocal à poissons. Charles, revenant un jour de promenade, entendit prononcer le nom de cette demoiselle : « Mademoiselle*** est venue ? dit-il d'un air dépité ;

vous lui avez parlé du poisson rouge? Il aurait pourtant été fort bien ici. » Le poisson fut donné. L'enfant, quelques jours après, alla en visite chez cette demoiselle. A son retour, il dit: » J'ai vu le poisson; vous avez eu bien tort de le donner: il n'a pas assez d'air là bas.» Un mois après cette visite, on le chargea d'aller, accompagné de la bonne, offrir à cette demoiselle un bouquet, pour sa fête, ce qu'il avait fait, l'année d'avant, de la plus aimable façon. Il eut toutes sortes de mauvaises raisons pour refuser d'obéir: il était fatigué, il était trop tard, il voulait que sa mère vînt avec lui, il ne dirait rien d'aimable, il ne voulait pas être poli,» etc.. » La bonne fut presque obligée de l'y traîner, criant comme un enragé, et pleurant à fendre l'âme. » C'est l'histoire du poisson donné». dis-je à sa mère, qui, la connaissant, me dit que je devais avoir raison.

L'instinct de l'appropriation, dont le vol est une des formes les plus essentielles, est lié chez tous les animaux à un désir illimité de jouissances. On ne jouit pas sans un objet de jouissance. De là le désir de possession, qui se transforme fatalement en instinct d'appropriation. Le premier est plus manifeste que le second chez les petits enfants, qui ont plutôt le sentiment de l'agréable que celui de l'utile. La plupart jettent ou donnent avec indifférence les objets qu'ils ont arrachés des mains avec emportement. Mais j'en ai vu quelques-uns prendre volontiers les jouets ou les friandises de leurs camarades, les accaparer, et les garder, qui s'exaspéraient lorsqu'on touchait aux leurs : cette tendance à tout rapporter à soi indique évidemment un instinct héréditaire d'acquisivité.

Il y a peut-être aussi dans cette habitude un peu de cette jalousie commune à tous les enfants, et si fortement développée chez un très-grand nombre. Ils veulent souvent les choses, moins pour les avoir, que pour ne pas les voir entre les mains des autres. Ils agissent, envers les choses comme envers les personnes. Un enfant de quinze mois faisait des scènes de jalousie très-curieuses. Son père et sa mère faisaient-ils mine de s'embrasser devant lui, il accourait en grondant les séparer, et il repoussait le père, qui est loin d'être le préféré. Le même enfant, à la même époque, ne pouvait rien voir entre les mains d'un autre sans le demander ou chercher à le toucher ou à le prendre ; on ne faisait aucune opération à portée de ses yeux et de son intelligence qu'il ne vînt s'en mêler : dans la cuisine, il lui fallait un couteau ou un semblant de couteau, pour travailler des détritus de légumes, quand la bonne préparait la soupe. Quand son frère aîné écrivait, il lui fallait une chaise haute devant la table, du papier et une plume, avec quoi il croyait faire la même œuvre que son frère : une autre fois il demandait très-sérieusement le blaireau à son père pour se raser aussi. La jalousi eet l'imitation entrent donc pour beaucoup dans le sentiment complexe de l'appropriation.

Mais cet instinct tend chez tous les enfants, à dégénérer en celui du vol. « Le respect universel pour les objets dont les autres tirent un avantage ou un agrément n'est qu'un résultat de culture. Ce respect est d'abord commandé par les lois. Mais il passe dans les mœurs et dans les habitudes mentales de l'être. L'éducation déve-

loppe, à la place de la propension native, une qualité toute différente, qui, lorsqu'elle a suffisamment grandi, ne constitue pas seulement cette probité contrainte, déterminée par la menace des lois ou le respect humain, mais la délicatesse la plus exquise. — L'instinct du vol passe de bonne heure chez l'enfant civilisé. Mais il est incontestable qu'il se montre, comme les autres instincts naturels, dans tous les individus de notre espèce. Quand les Spartiates disaient à leurs enfants de dérober leur nourriture, ils ne faisaient pas autre chose que consacrer cet instinct. Jusqu'à un certain âge, qui varie selon le sujet, la convoitise est irrésistible, et le vol ouvert ou caché est une pratique universelle de l'enfance. Il ne nous semble pas que l'instinct du vol ait dans ses degrés quelque chose d'héréditaire, c'est-à-dire que cet instinct se transmette avec plus de force par les parents qui l'ont eux-mêmes moins réprimé. Les Indo-Mexicains, qui descendent partiellement des sauvages, manifestent dès leurs jeunes années, une tendance remarquable à voler. Leurs enfants, transportés en Europe en bas âge, se dépouillent moins vite de cet instinct que les Européens. Mais quand on prend l'Indo-Mexicain ou le Polynésien au-dessus de l'âge de quinze ou de vingt ans, et qu'on le transporte au milieu d'une société entièrement civilisée, l'instinct est contrôlé à l'instant même par la force de la volonté, chez les sujets qui ont quelque vigueur de caractère (1). »

1. Houzeau, *Des facultés mentales des Animaux*, p. 269.

# CONCLUSION

Il n'est pas douteux que les facultés essentielles de l'homme ne soient innées, puisque les appareils et les centres nerveux qui s'y rapportent sont déjà organisés au moment de la naissance. C'est le développement corrélatif de ses organes et de ses fonctions qui a pu faire croire à la génération successive de ces dernières. De même que le muscle ne devient apte à se contracter que lorsqu'il est suffisamment organisé, ainsi le cerveau ne devient apte à ses diverses fonctions, que lorsque ses éléments nerveux ont reçu un degré suffisant d'organisation. En réalité, tout organe donne, à chaque moment de la vie, ce qu'il peut fournir de *travail*, eu égard à sa constitution actuelle. On voit, par exemple, avec la plus entière évidence, quelquefois d'un jour à l'autre, quelque progrès se manifester dans les facultés, soit physiques, soit intellectuelles, du jeune enfant: c'est que, le moment étant venu, pour ses nerfs ou ses muscles, de se développer d'une certaine manière, ses fonctions virtuelles ont pu se traduire en actes manifestes, dans la production desquels l'organisation a fait le surplus de l'exercice. Mais ces actes avaient été déjà longtemps

essayés, ébauchés, avant d'arriver à une complète éclosion.

L'homme ne part pas de zéro. Il a déjà vécu dans le sein maternel d'une vie en quelque façon individuelle, et le germe initial a déjà vécu de la vie de plusieurs générations successives. C'est donc bien loin qu'il faudrait remonter pour trouver le principe de toutes les facultés, qni, à partir du moment de la naissance, semblent s'épanouir autour d'un point central, qui est le jeune esprit, dans une suite plus ou moins régulière de cercles concentriques. Ce point central, c'est l'être organisé, qui tend à vivre, à se développer, conformément à ses prédispositions héréditaires, à sa constitution propre, et sous les influences variables du milieu ambiant. Quel que doive être le mode de leur développement, le germe de toutes les facultés humaines est donc dans le petit enfant. Si quelques-unes paraissent lui faire défaut à un certain moment, c'est peut-être que nous ne savons pas les voir en lui. L'enfant d'un mois, quand vous le maintenez debout, fait avec ses jambes des mouvements alternatifs, qui paraissent l'essai inconscient de la marche. De même, les ressemblances entre deux êtres vaguement distincts, les différences grossièrement saisies entre deux semblables, s'établissent, dans l'esprit de l'enfant, à titre d'associations, qui sont des ébauches de comparaisons. La différence entre les facultés du jeune enfant, et celles de l'adulte, est plutôt quantitative, que qualitative.

Ceci posé, les premiers faits à observer dans le nouveau-né, la matière sur laquelle toutes ses facultés,

selon moi, constitutionnelles, vont s'exercer, l'aliment qui va servir à leur développement incessant, ce sont les sensations. Sans me préoccuper autrement de la nature même du plaisir et de la peine qui accompagnent un très-grand nombre de sensations, question déclarée jusqu'ici insoluble par les physiologistes les plus compétents, j'ai commencé par étudier les plaisirs et les peines des sens chez le petit enfant. — Les fonctions du goût, d'une absolue nécessité pour le nouveau-né, et qui ont peut-être déjà reçu un commencement d'excitation dans les eaux de l'amnios, s'exercent déjà avec beaucoup d'énergie dès le moment de la naissance. — Les fonctions tactiles, très-développées aussi sous certains rapports, montrent chez le jeune enfant une susceptibilité fort grande, quant aux impressions pénibles ; mais cette sensibilité m'a paru beaucoup moindre, dans la période primaire, à l'égard des sensations agréables que le tact procure à l'adulte. — Le fœtus perçait déjà les sensations de température : l'enfant y est aussi très-sensible, quoiqu'il en souffre en réalité moins que l'adulte, qui peut en souffrir tout à la fois physiquement et moralement. — Le champ de la vision s'étend graduellement pour l'enfant, qui est aveugle pendant quelques jours : dès qu'il voit clair, les objets brillants, ou les parties brillantes des objets, puis les objets quelconques agités près de ses yeux, attirent son attention, et bientôt paraissent lui causer quelque plaisir. Mais je n'ai pas remarqué certaines préférences particulières pour telle ou telle couleur : toutes les couleurs vives charment l'enfant, aucune ne l'attriste. Les plaisirs et les peines de la

vue sont en grande partie artificiels, et rentrent dans les phénomènes de sensibilité morale. — Par contre, dès que l'enfant perçoit les sons, il y en a qui paraissent lui plaire ou lui déplaire en eux-mêmes, soit que leur timbre corresponde à certaines conformations de l'appareil acoustique, soit qu'en vertu de certaines prédispositions héréditaires, il réponde à certains états intimes de la personnalité. L'enfant s'accommode d'ailleurs très-facilement des sons les plus désagréables pour l'adulte, pour peu qu'ils se présentent avec une apparence de rhythme, quelque grossier qu'il soit. — Les enfants paraissent, en général, longtemps insensibles au charme des bonnes odeurs ou au dégoût des mauvaises : il est probable seulement que, pour des raisons que j'ai exposées, ils en sont moins impressionnés que nous.

Les plaisirs et les peines des sens sont le germe des plaisirs et des peines de l'esprit. Les attractions et les répulsions, largement automatiques, mais très-facilement conscientes, indiquent dans le sensorium de l'enfant, un retentissement durable de ses diverses sensations, sous la forme affective, c'est-à-dire des sentiments, peut-être vagues et confus, mais très-réels. Ce petit être, qui a l'air de se nourrir automatiquement, comme une cellule organique, aime et déteste, jouit, souffre, envie, espère, s'irrite, tout cela automatiquement aussi, mais avec une certaine intervention de la conscience dans ces divers phénomènes. — Ses sentiments les plus vifs sont longtemps ceux qui se rapportent au goût. Mais on le voit déjà, avant l'âge de trois mois, aimer et détester les objets, pour le plaisir ou le déplaisir que leur vue ou

leur souvenir lui représente, s'intéresser aux choses et aux personnes, en raison des satisfactions qu'ils fournissent à sa curiosité, à son besoin impérieux d'impressions fraîches, et partant agréables. Il s'attache aux animaux plus qu'aux choses, et aux personnes plus qu'aux animaux. Mais ses affections les plus vives sont superficielles et volages, comme la curiosité qui les engendre et les excite. Sa sympathie pour l'animal ne va pas jusqu'au respect de ses souffrances, quand elles ne se manifestent pas par des signes très-sensibles. Ne lui demandez pas surtout cette sympathie réfléchie pour les douleurs morales de ses semblables, cette exquise sensibilité, qui devine parce qu'elle se souvient, fruit précieux d'une expérience souvent bien chèrement achetée. Dans l'enfant le plus affectueux, le plus doux, le mieux élevé, est toujours prête à se réveiller la bête féroce qui sommeille au fond de toute organisation humaine.

La motricité n'est qu'un des modes d'évolution du processus de sensibilité. C'est pourquoi nous l'étudions en second lieu, quoique les faits de sensibilité ne nous soient connus qu'à la suite et par le moyen des réactions organiques qui peuvent se manifester. Parmi ces actes et ces mouvements, signes parfois très-clairs, souvent très-obscurs, des états mentaux de l'homme et de l'animal, on doit noter, au début de la vie, l'éternuement qui accompagne quelquefois le premier acte respiratoire; les cris, l'action de pleurer, si exactement analysés par Darwin dans le livre de l'*Expression*, et qui se montrent au moment de la naissance; le sanglot et les larmes, qui apparaissent plus tard, à des époques variables, mais

dont on remarque cependant des essais instinctifs, avant la fin du premier mois ; le rire et le sourire qui s'ébauchent inconsciemment dans le premier mois, quelquefois dans la première quinzaine, et qui ne tardent pas à exprimer, peut-être intentionnellement, la joie, les jeux, les caresses ; enfin, tous ces divers mouvements des quatre membres, de la tête, des yeux, des mains, qui, sous l'influence de l'automatisme, fonctionnent d'abord avec mollesse et incertitude, et dont les progrès sont parallèles au développement graduel de la conscience et de l'attention. Dès l'âge de trois mois, tous ces actes instinctifs, par évolution sélective, se sont amplifiés ou simplifiés, précisés et assurés; mais leur plus grand progrès consiste en ce qu'ils sont devenus presque tous volontairement expressifs.

On ne saurait trop dire en quoi les mouvements volontaires,ou, si l'on veut, les actes de la volonté, diffèrent des mouvements automatiques contrôlés par la conscience. La motricité voulue est-elle, d'ailleurs, autre chose que la sensibilité consciente et prédominante? Toute émotion dont la force excito-motrice est transmise, sans obstacle, selon ses voies naturelles, aboutit à un acte volontaire, s'il est conscient. Mais, laissant de côté toute explication métaphysiqne, et me confinant dans les données expérimentales de mon sujet, il m'a suffi de montrer la volonté aussi accusée chez le tout jeune enfant que chez l'adulte, énergique jusqu'à l'entêtement et à la violence, et surtout essentiellement subordonnée aux excitations de la sensibilité. Pour moi, chaque fois que je vois cette faculté fonctionner dans l'enfant, qu'il ait

deux mois ou deux ans, je suis toujours porté à n'y voir qu'une forte tendance, obéie parce qu'elle est forte, à faire et à désirer ce qui plaît, à fuir et à repousser ce qui déplaît.

Après avoir étudié les mouvements,qui sont le contre-coup de l'émotivité, et l'expression des phénomènes intellectuels, j'ai appliqué mon attention à l'étude de ces derniers. Qu'est-ce qu'une idée ? Je n'en sais rien autre chose, sinon que toutes celles que nous avons nous paraissent formées par suite de diverses sensations que nous avons éprouvées, et qu'elles s'établissent et s'ordonnent dans notre intelligence suivant des lois générales que l'on est convenu de classer sous la rubrique d'opérations intellectuelles. J'ai respecté ce classement et ces dénominations, qui n'ont rien de scientifique, parce que j'y trouvais un cadre tout fait pour présenter mes observations dans un ordre favorable à la clarté.

En tête de ces opérations intellectuelles, j'ai retrouvé la conscience, dont j'avais eu déjà occasion de parler. La simple succion, la prompte habileté que l'enfant montre dans l'acte instinctif de téter, indique chez lui le souvenir de certaines perceptions nettes, c'est-à-dire conscientes, puisqu'elles aboutissent à des mouvements de plus en plus sûrs. Le fait, qui a ses analogues chez les animaux, est d'ailleurs confirmé par des expériences en sens contraire. Il y a des idiots auxquels manquent les plus simples instincts : ils ne savent pas mâcher les aliments qu'on leur met dans la bouche ; on est obligé de leur enfoncer la nourriture dans le gosier, pour qu'ils l'avalent, ou plutôt pour qu'elle se précipite d'elle-même

dans l'œsophage. Il est donc évident que la plupart des mouvements d'abord automatiques sont, dès les premiers jours, pensés et ressouvenus, conscients et volontaires.

Qui dit conscience, dit presque attention. Le petit enfant, à peine âgé de quelques jours, qui tète, a une conscience plus ou moins nette des sensations tactiles, sapides, thermogènes, musculaires, qui accompagnent cette action. Et avec quelle application soutenue il s'occupe de cette importante et douce besogne! Le chien de Rabelais rongeant son os médullaire, un animal carnassier qui guette sa proie, un avare comptant son or, un savant cloué devant son tableau noir, un penseur rivé à son livre, un artiste fasciné par son idéal, ne paraissent pas plus profondément attentifs à ce qu'ils font, que ne l'est l'enfant qui tète. Mais l'attention est dès lors, chez l'enfant, ce qu'elle est chez l'adulte beaucoup plus souvent qu'on ne pense : c'est-à-dire passive et inconsciente, bien plus que consciente et volontaire. Dans le phénomène de l'attention, on dirait qu'il y a prise de possession du sujet observant par l'objet observé ; s'il y a tension musculaire, on croirait qu'elle se fait de l'extérieur à l'intérieur plutôt que de dedans en dehors. L'attention peut être volontaire, mais, si j'en crois les attitudes ordinaires de l'enfant attentif, elle est tout autre chose que la volonté.— Que les excitations de la sensibilité donnent à l'attention un surcroît d'énergie, ou tout au moins de vivacité, c'est là un fait d'observation si vulgaire, que je n'insiste pas sur les faits le confirmant, que j'ai pu noter. Tout le monde sait aussi que, quelques différences que les pré-

dispositions naturelles, l'exercice habituel, et les influences éducatrices, mettent, sous le rapport de l'attention, entre les différents esprits, son caractère essentiel, et surtout pour l'enfant, est d'être courte, mobile et superficielle. On n'a pas encore précisé la mesure de l'attention que peut fournir, en général, un enfant qui ne parle pas. C'est une intéressante étude, que je signale particulièrement aux physiologistes et aux médecins aliénistes : la psychologie enfantine profitera certainement beaucoup d'une étude comparative, très-rigoureusement faite, entre l'état mental du nourrisson, et celui, soit du vieillard dément, soit de l'idiot dépourvu de la faculté de parler. On peut aller loin dans cette voie, sur les traces d'Esquirol, et de Brierre de Boismont.

Les mouvements, les cris, l'exercice primitif des sens, toutes les facultés intellectuelles et morales, que l'on rapporte, chez le petit enfant, aux influences de l'automatisme, relèvent de ce qu'on peut appeler la *mémoire héréditaire*. S'il est vrai que les impressions mystérieuses de la vie intra-utérine aient laissé quelque trace dans le cerveau de l'enfant, quelques-unes des prédispositions susdites doivent être rapportées à cette autre mémoire hypothétique, dont le vrai nom serait celui de *mémoire fœtale.*

Mais, si nous restons dans le domaine des faits bien établis, le nombre des acquisitions personnelles d'un petit enfant âgé de deux ou trois mois nous paraît considérable. Il faut qu'il en soit ainsi, puisque nous constatons chez lui tout le riche ensemble, à peu près complet, des opérations qui constituent l'intelligence de l'adulte.

Il faut, d'ailleurs, remarquer que les souvenirs les plus solidement établis dans son cerveau ne sont pas ceux dont ses cris, ses gestes et ses mouvements, accusent le plus fortement l'existence. Dans l'enfant qui ne parle pas, il y a plus à deviner qu'à observer, à supposer qu'à induire. Les plus importants souvenirs de l'âge du berceau, ceux qui composent le fond obscur mais dominant de l'âme, ce qu'on pourrait appeler les virtualités de sa vie future, sont déposés, pour revivre au besoin, dans le trésor de ses énergies réflexes et latentes. Pas plus que nous ne pouvons lire dans le cerveau d'un animal, nous ne pouvons lire dans celui d'un enfant encore muet, Or que de souvenirs gravés dans le *sensorium* d'un jeune animal, et qu'il n'exprime pas ! Nous devons donc croire que la mémoire de tout homme conserve un dépôt inconscient d'acquisitions antérieures à l'évolution du langage. S'il en est ainsi, ne doutons pas que la pédagogie du nourrisson, quand elle pourra être faite, n'intéresse l'avenir de l'humanité, pour le moins autant que la pédagogie de l'enfant plus âgé.

L'association des faits psychiques, qui n'est qu'un cas particulier de la grande loi d'associabilité de tous les faits vitaux, se montre en même temps que la mémoire, qui la suppose, et qu'elle implique elle-même. Pas d'association sans souvenir, pas de souvenir sans association. Un enfant de quinze jours se plaît déjà à retrouver, à côté d'une sensation connue, une autre sensation agréable qui lui est associée ; il s'étonne ou se fâche de ne pas la retrouver quand l'autre paraît, et surtout de trouver à sa place une sensation toute différente de celle

qu'il attendait. De très-bonne heure, et tout au moins à l'âge de deux mois, j'ai cru reconnaître dans l'enfant le germe de toutes ou de presque toutes les associations intellectuelles, dont les psychologues descriptifs ont étudié avec admiration les nombreuses variétés dans l'adulte.

Une intéressante question est celle de savoir si le petit enfant abstrait. Si l'on entend par abstraction la conception pure d'une substance ou d'une qualité, à coup sûr, l'enfant, soit muet, soit parlant, n'abstrait pas. Si l'on entend seulement par abstraction une sorte d'analyse qui nous fait isoler, mais jamais complétement, les détails des ensembles, les individus des masses, les qualités et les modes des êtres ou des choses, je réponds hardiment: oui, le petit enfant, de même que l'animal très-jeune, est capable d'abstraire. Les impressions dominantes persistent, à l'état de perceptions, ou si l'on veut, de conceptions saillantes, tranchées, isolées: de là les notions séparées d'individus et de qualités. Il n'y a pas, à mon avis, d'autre abstraction que celle-là, même pour l'adulte. Le savant, le philosophe le plus exercé dans ce qu'on appelle le pur raisonnement, ne peut se former une idée de nombre, de temps, d'étendue, de bonté, de beauté, d'ordre, de couleur, de saveur, etc., sans que cette idée conserve quelque vestige des perceptions de la réalité, ou sans que le signe qui en est la représentation la plus réduite et la plus étirée ne soit lui-même l'équivalent d'une ou de plusieurs perceptions sensibles. Ce qui a pu donner lieu à l'illusion des idées abstraites, absolument abstraites, c'est que le langage qui sert à les délimiter, leur prête une apparence d'ob-

jectivité mentale. Mais le langage n'a pas le pouvoir de changer la nature de nos perceptions, et les idées qu'il nous aide souvent à former n'ont pas nécessairement besoin de lui pour être formées. L'enfant qui parle, l'adulte, peuvent donc abstraire, c'est-à-dire isoler avec plus de puissance que l'animal et l'enfant muet, mais non pas autrement.

La véritable comparaison réclamant le concours de l'abstraction, de l'abstraction telle que je viens de la définir, et qui, pour s'exercer pleinement, exige un certain effort de l'intelligence, il ne faut pas s'étonner si l'enfant, même âgé d'un ou deux mois, est, ou du moins m'a paru incapable de comparaison effective. A trois mois, il prend encore des objets ressemblants pour le même objet, et je crois qu'il ne saisit aucunement les différences. Mais je ne répond pas, à cet égard, de la justesse de mes interprétations. A huit mois, il prend, pendant quelques minutes, deux chats semblables pour un seul et même animal. A dix mois, il saisit avec promptitude et justesse un certain nombre de différences ; il voit bien, deux objets étant rapprochés sous ses yeux, ou lui étant successivement présentés, que l'un n'est pas l'autre ; c'est dire qu'il abstrait déjà assez bien, car il voit précisément en quoi l'un n'est pas l'autre. Mais, à cet âge, il est encore paresseux à la comparaison ; elle le fatigue et l'ennuie. A l'âge de quinze mois, et surtout à l'âge de deux ans, l'aptitude à comparer a suivi les progrès accomplis par la langue, et l'enfant, plus apte aussi à juger, utilise les associations d'idées, les analogies, les différences concrètes, en un mot, tous les éléments de comparaison,

tous les termes de rapports inconsciemment combinés, dont il fait alors, et déjà volontairement, de vrais rapports logiques. On le voit, dès lors, user et abuser de cette faculté si lente à se développer, par des rapprochements et des métaphores, le plus souvent ineptes et bizarres, mais qui ne laissent pas que d'intéresser au plus haut point son imagination facile et joyeuse.

L'imagination reproductive, ou faculté des vives réminiscences, fonctionne avec beaucoup d'entrain chez le petit enfant, s'il faut en croire ses attractions, ses répulsions, touchant des objets déjà connus, et surtout l'expression des émotions intenses qui l'agitent dans ses rêves. Dès que les vives images du sommeil ou de la veille ne reproduisent plus exactement la réalité, dès qu'il y a suppression, amplification ou inversion, dès que quelque changement s'opère, soit dans les caractères, soit dans la disposition des souvenirs, on peut voir là une sorte de composition mentale, ébauche de l'imagination productive ou créatrice. On peut donc affirmer que l'imagination, sous ses deux formes essentielles, fonctionne énergiquement, et surtout pendant le rêve, chez le nourrisson. Mais l'existence de cette double faculté se traduit aussi, pendant le veille, par des manifestations évidentes, et déjà vers l'âge de deux mois. A quatre mois, cette faculté a fait des progrès très-visibles: à cet âge, l'enfant comprend déjà la plaisanterie, il rit des jeux qu'il voit faire, il cherche lui-même à faire rire. Vers la même époque, la manie destructive et la manie constructive sont, chez lui, deux formes de l'imagination créatrice. L'imitation des gestes, du chant des personnes ou du cri des animaux,

indiquent, entre sept et dix mois, un premier éveil du sentiment esthétique. Ce sentiment se manifeste encore dans la vive impression que font sur lui les jolis visages et les jolies choses, dans la joie que lui font éprouver les sons musicaux, dans le culte des chiffons, des poupées, de la parure, qui est déjà très-développé chez un grand nombre de petites filles. Il se montre surtout dans cette soif insatiable du merveilleux, des récits fictifs, qui sont pour l'enfant des histoires d'autant plus vraies, qu'elles sont plus invraisemblables.

Voici maintenant une faculté que plusieurs philosophes regardent encore comme une des facultés supérieures de l'intelligence humaine, et qu'ils refusent aux animaux, et partant à l'enfant qui ne parle pas : c'est la généralisation. Mes observations personnelles m'ont fait constater, chez le petit enfant, de même que chez l'animal, des ébauches d'idées générales, équivalant à des similitudes plus ou moins étendues, et formées sans le secours du langage. Dès que l'enfant débute dans l'apprentissage de la parole, les idées générales sont si faciles à constater, que Max Müller et Taine, ont pu croire à une génération nécessaire de ces idées par les termes qui les expriment. J'ai cité un certain nombre de faits et donné un assez grand nombre de raisons, qui m'ont amené à ne pas être entièrement de l'avis de ce philologue et de ce psychologue éminents.

Le jugement est l'éveil de la personnalité consciente, à propos d'impressions ou de souvenirs rapprochés d'une manière et par une cause quelconque. C'est dire que l'enfant, encore peu habile, soit à comparer, soit à

à abstraire, exerce déjà son jugement, d'une façon inconsciente et concrète. L'association des idées facilite l'opération du jugement, en rapprochant, sous les yeux de l'esprit, des termes dont il ne tarde pas à saisir plus ou moins nettement le rapport. L'infinie variété des jugements est surtout expliquée par la variété des prédispositions individuelles de l'intelligence. Ces différences d'aptitudes se manifestent, dès les premiers mois; mais elles se notent, dès que l'enfant s'essaie à parler, de la manière la plus marquée. Il est cependant des jugements communs à l'espèce, des jugements universels, correspondant à la structure générale du cerveau, à la constitution même de l'esprit humain, et aux propriétés permanentes des choses. Les idées qui en découlent sont nécessaires, puisque toute intelligence les possède. Elles constituent ce qu'on peut appeler le sens commun, et ce qu'on appelait autrefois la raison. Nous naissons tous avec la faculté de les tirer, avec plus ou moins de rapidité et de netteté, des impressions qui nous viennent de l'extérieur. De là naissent ces idées de quantité, de nombre, que certains animaux forment à leur façon, mais qui se développent si lentement, sous leur forme dite abstraite, chez le petit enfant même déjà en possession de la parole. De là ces idées de l'espace et du temps, du bien, du beau, du laid, toujours si confuses dans l'esprit de l'enfant, quand on lui en demande, non plus une distinction pratique, mais une distinction faite au moyen des signes parlés. L'enfant, comme l'animal, juge souvent très-bien, sous une forme concrète : le jugement abstrait lui réussit beaucoup moins, et j'avoue qu'en cela l'adulte lui ressemble plus qu'il ne le croit.

Si le raisonnement n'est pas autre chose qu'une suite de jugements ordonnés entre eux suivant la loi des associations les plus habituelles, il est évident que le petit enfant raisonne de très-bonne heure. A huit mois, à sept mois, et peut-être avant cette époque, un geste, un regard, le rire, les larmes, un cri, un mouvement, une expression synthétique quelconque, résument, pour lui, comme des actes analogues chez les animaux, les divers éléments intellectuels dont la liaison constitue un raisonnement.

Que ces opérations intellectuelles soient très-souvent automatiques et inconscientes, comme les mouvements qui en sont pour nous la manifestation, je ne le nie pas. L'observation ne peut d'ailleurs, que très-incomplétement nous renseigner là-dessus. Mais il est bien des cas, où la facilité avec laquelle l'enfant modifie utilement ces actes en grande partie mécaniques, indique l'invasion de la conscience dans le domaine de l'inconscient. C'est même dans cette aptitude à approprier les expériences passées aux circonstances nouvelles, à étendre sans cesse la chaîne des inductions et des déductions utiles, que l'enfant et l'animal montrent une force d'invention, que l'adulte, plus porté, malgré sa puissance de réflexion, à vivre sur les raisonnements tout faits, qu'à en édifier de nouveaux, pourrait souvent leur envier. Le petit enfant fait preuve à chaque instant de cette imagination inventive, appliquée au raisonnement pratique. Tous ses progrès intellectuels, moraux, physiques, ses occupations, ses jeux, ses goûts, ses habitudes, tout dénote en lui une élasticité de raisonnement qui étonne parfois

l'observateur. Quel dommage que les influences de l'éducation et du milieu viennent souvent comprimer et dévoyer, dès le début, et pour toute la vie, une raison souvent si sûre et si ingénieuse !

La faculté de l'expression est commune à l'homme et aux animaux, et le langage humain, comme le chant naturel des oiseaux, est considéré comme un legs héréditaire, ce qui ne les empêche pas d'apprendre une langue ou un chant particulier. A l'âge de deux mois, le petit enfant exprime un certain nombre de sentiments et de besoins, par des gestes, des cris, des attitudes des mines, qui d'automatiques deviennent conscients, et bientôt intentionnels. Avant cet âge, il attache même une signification à certains regards, à certaines intonations de voix, produits par les personnes qui l'entourent. L'instinct inné de l'expression, et l'association des idées, ont promptement opéré ce progrès. A trois mois, il comprend parfaitement le sourire, les caresses, le refus, la colère, la menace. A sept mois, il sourit au premier venu qui l'appelle par son nom. A dix mois, il sait la valeur de la parole, et il s'ingénie à l'apprendre. M. Taine prétend que ce travail est, chez lui, plus spontané qu'inspiré par l'imitation. C'est une question délicate, et qui appelle de nouvelles expériences. Inventé ou appris, le langage enfantin reflète, dans le plus ou moins de rapidité de ses progrès, dans les variétés infinies de la prononciation, les influences du tempérament, de la sensibilité, de la force intellectuelle, et aussi les influences de l'éducation et du milieu environnant. Son acquisition paraît obéir, en général, à la loi du moindre

effort : aussi l'enfant débute-t-il de préférence par des voyelles, ou des articulations la plupart du temps simples et monosyllabiques, et plutôt répétées qu'isolées.— Les mots qu'il retient le plus volontiers sont, à part les sons que la routine lui impose, ceux qui désignent pour lui les objets les plus connus, ou, dans ces objets, les qualités dominantes. C'est là ce qui le rend si facilement apte à retenir le nom des objets semblables, c'est-à-dire à ébaucher des idées générales. — Il m'a paru que, plus l'enfant est intelligent, et la souplesse héréditaire des organes mise à part, plus il est prompt à oublier les mots inutiles, qui n'ont pas de signification pour lui, qui ne l'intéressent que comme sons. Si mon opinion est fondée, la pédagogie enfantine peut en faire son profit.

Après avoir successivement étudié les facultés intellectuelles et morales du petit enfant, j'ai cru devoir consacrer quelques pages à cette faculté, qui en est la plus noble application, et comme le complément précieux, à savoir le sens moral, qui a pour fondement la notion distincte de la personnalité.

La notion du moi n'est que le développement progressif de ce sentiment intime et universel de la personnalité, que l'on peut regarder jusqu'à un certain point comme héréditaire, mais qui se précise et s'affirme avec le temps. Le moi se distingue des autres objets, en même temps qu'il distingue ces objets les uns des autres. A trois mois, ce progrès est déjà fort accusé. Mais cette notion du moi, alors concrète, comme elle le restera longtemps, représente pour lui un objet à part, toujours présent, toujours suceptible d'être perçu dans ses prin-

cipaux modes par la conscience, en un mot, un objet inséparable du sujet qui le sent. Cette personne distincte de toutes les autres n'est jamais pour l'enfant une troisième personne, mais sa personne même. S'il dit *Paul*, avant de dire *je* ou *moi*, c'est qu'on lui en a donné l'habitude: mais l'un et l'autre, à mon avis, expriment pour lui la même idée. Cette idée de sa propre individualité est toujours très-distincte, même avant l'usage de la parole, précisément parce qu'elle se confond toujours avec le sentiment qui lui a donné naissance, et qu'elle est toujours plus concrète qu'abstraite. La personnalité est si puissante chez l'enfant, que, de même que chez les animaux, elle est toujours sur le point de s'exagérer. Elle va, chez lui, jusqu'à l'égoïsme, la suffisance, et même le pédantisme, quoique avec des retours subits de sympathie, de tendresse, de crédulité, de défiance de soi-même.

C'est de cette personnalité, flattée ou contrariée dans ses tendances propres, que naît le sens moral, ou que ce qu'il a d'héréditaire tire la matière de son développement. Pour le jeune enfant, comme pour l'animal, comme pour le prétendu sauvage, le bien, c'est ce qui est permis, le mal c'est ce qui est interdit. La distinction concrète du bien et du mal se dégage peu à peu de la sanction pénale ou rémunératrice de ses actes. Dès qu'il obéit par crainte ou par habitude, c'est-à-dire quelquefois à l'âge de six, sept ou huit mois, l'enfant entre déjà en possession du sens moral. Dès qu'il obéit, pour être récompensé, loué, estimé, c'est-à-dire souvent dès l'âge de dix mois, il peut commencer à être appelé, quoique

dans une mesure des plus restreintes, un être moral.

Avec cette distinction tout objective du bien et du mal, on comprend, chez l'enfant même le mieux doué et le mieux élevé, la fréquente incertitude du jugement moral, en présence d'actes nouveaux pour lui. On comprend aussi la facilité avec laquelle son sens moral s'oblitère, sous l'influence de circonstances différant de celles de son milieu habituel : quelques semaines suffisent pour bouleverser les habitudes morales d'un enfant, même âgé de trois ans. Le sens moral est donc, à ce qu'il me semble, l'une des facultés héréditaires les plus susceptibles d'être modifiées, en bien ou en mal, par les influences de l'éducation. Il me paraît dépendre de la culture, plus encore pour l'individu que pour l'espèce, et dans des limites qu'on n'a pas encore précisées. C'est là, du reste, un point sur lequel la psychologie expérimentale de l'enfant âgé de plus de trois ans jettera certainement quelque lumière.

---

# TABLE DES MATIÈRES

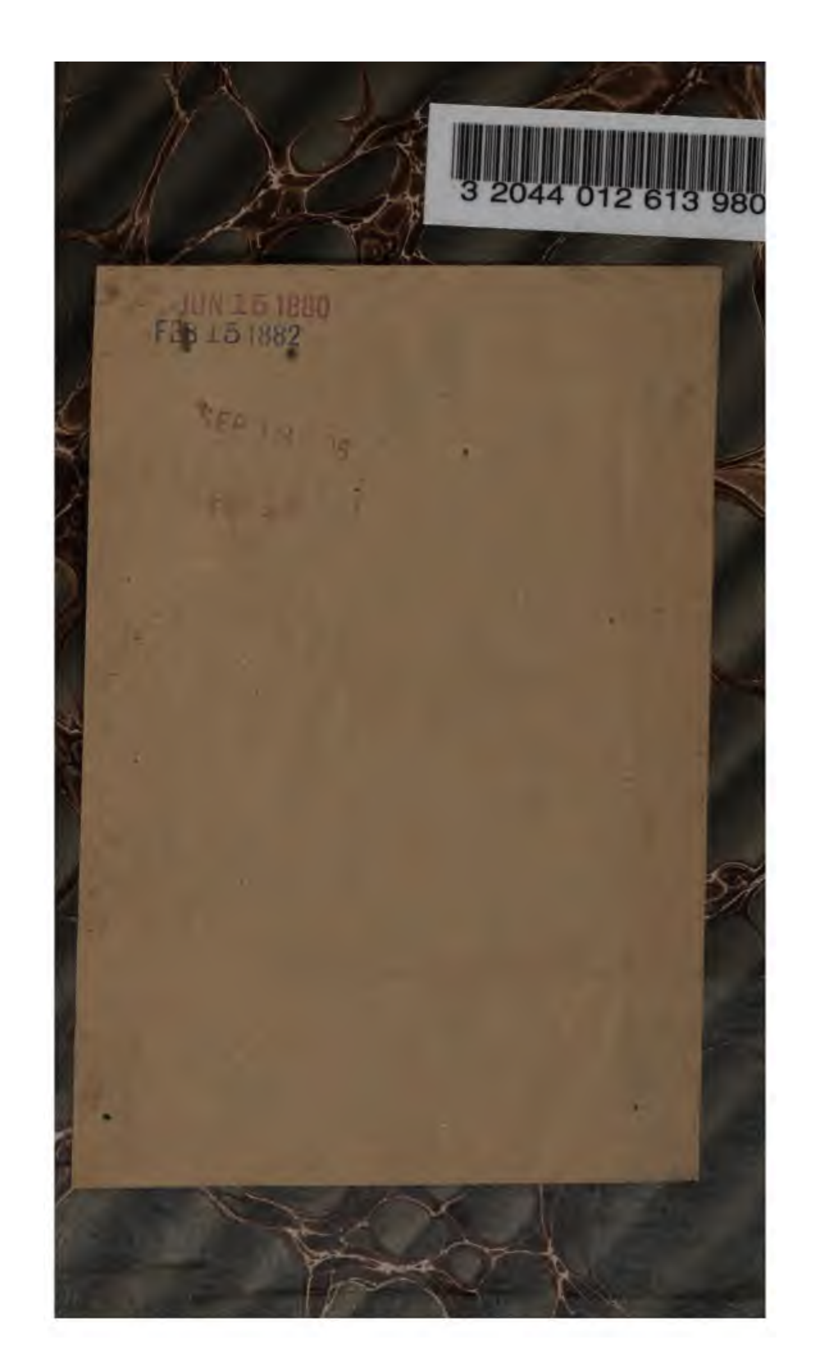



Mayenne, Imp A. DERENNE, — Paris, boulevard Saint-Michel, 52.

## ERRATA.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Page | 31, | ligne | 24, | lisez | Agate. |
| — | 34, | — | 28, | — | Sanglotante. |
| — | 86, | — | 16, | — | Jeune. |
| — | 110, | — | 12, | — | Tient. |
| — | 169, | — | 20, | — | Telle ou Telle |
| — | 177, | — | 8, | — | Intuitions. |




3 2044 012 613 980
JUN 15 1880
FEB 15 1882

